

Arnaud
PELLABEUF
Adieu Tagab

Les Belles Lettres • *Mémoires de Guerre*

MÉMOIRES DE GUERRE

*Collection dirigée
par
François Malye*

Arnaud Pellabeuf

Adieu Tagab

Gendarmes en Afghanistan, été 2011

Paris
Les Belles Lettres
2022

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.

© 2022 Société d'édition Les Belles Lettres
95, bd Raspail, 75006 Paris
www.lesbelleslettres.com

ISBN : 978-2-251-91770-2

« Une nation qui fait une grande distinction entre ses érudits et ses guerriers verra ses réflexions faites par des lâches et ses combats menés par des imbéciles. »

Thucydide, citant un roi de Sparte.

« Si on doit un jour ne plus comprendre comment un homme a pu donner sa vie pour quelque chose qui le dépasse, ce sera fini de tout un monde, peut-être de toute une civilisation. »

Hélie de Saint-Marc, *Les Sentinelles du soir*.

Avant-propos

J'ai effectué trois séjours en Afghanistan.

Un premier de deux mois en 2006 dans l'armée de Terre, pour mettre en œuvre en tant que logisticien parachutiste un pont aérien entre les villes de Kandahar et de Jalalabad, au profit du commandement des opérations spéciales. La France avait à ce moment-là la responsabilité de Kaboul, la capitale, mais ses forces spéciales, issues de toutes les armées, combattaient dans les provinces du pays. Jalalabad, c'était la route d'infiltration principale des talibans en provenance du Pakistan voisin. Nos forces spéciales roulaient et combattaient à l'époque dans des véhicules pour lesquels n'existe pas de meilleur qualificatif que celui de « Mad Max » : des jeeps P4 débâchées surmontées d'une mitrailleuse, des camions VLRA sur le plateau desquels étaient tendus des filets de camouflage antichaleur accrochés à des piquets en bambou et pourvus de sièges hétéroclites. Là aussi, une mitrailleuse surmontait la cabine, une autre sur le plateau pouvait se tourner dans toutes les directions. Aucun blindage.

Mon second séjour de six mois en 2011, objet de ce livre, je l'ai passé à la tête d'une unité de gendarmerie mobile pour accompagner sur le terrain la police afghane. La France avait remis Kaboul aux soldats turcs et avait pris la responsabilité d'une petite zone à l'est de Kaboul : la province de Kapisa et le district de Surobi. Les soldats français étaient sous blindage et vivaient dans des bases avancées, les FOB.

Au cours du troisième séjour, de sept mois, que j'effectuai entre 2012 et

2013 comme porte-serviette d'un général de gendarmerie en état-major otanien, le retrait français était en préparation et serait effectif en 2014. Les militaires français ne sortaient quasiment plus de leurs bases et le terrain était définitivement perdu.

Je repense au témoignage d'un officier français qui avait vécu au début des années 2000 l'arrivée de nos militaires dans le pays aux côtés des Américains, juste après la fuite des talibans. Pour les soldats de ce mandat dans les troupes régulières, il n'y avait pas eu de combats. Lorsqu'ils arrivaient dans un village, en jeep et sans gilet pare-balles, ils étaient accueillis en libérateurs par une population en liesse. Les haies d'honneur n'étaient pas rares et des femmes y participaient.

En résumé, après la victoire éclair initiale qui a permis de chasser les talibans en 2001, les choses n'ont fait qu'empirer jusqu'au terrible épilogue de l'été 2021 avec la chute de Kaboul et le retour au pouvoir des talibans. Vingt années de guerre pour en arriver là. Comment ?

Tout a déjà été écrit sur ce que l'on peut appeler la chronique d'un désastre annoncé. S'il est facile de prédire l'issue lorsqu'on la connaît déjà, il n'empêche que ce désastre était ressenti par tous à chaque retour en France après une opération extérieure dans le pays et que nous en parlions entre nous. Pour avoir vécu les choses sur plusieurs années, dans différents endroits du pays et à des postes de terrain puis d'état-major, côté français d'abord puis international, je peux dire que les conditions de l'effondrement sont connues, qu'elles étaient sans doute prévisibles et qu'elles résultent de la conjonction de multiples facteurs : l'histoire et la géographie du pays, le fameux « royaume de l'insolence », ingérable, qu'aucun envahisseur n'a jamais réussi à comprendre ni à tenir ; un sentiment national quasi inexistant en Afghanistan, dont les allégeances vont avant tout à la famille, puis au clan, puis au village, puis à l'ethnie ; la corruption généralisée du gouvernement et par capillarité d'à peu près tout ce que le pays comptait de fonctionnaires, militaires et autres petits chefs qui, tous, à leur niveau de la

chaîne, ont croqué une part du gâteau ; la vertu affichée des talibans en parallèle, au sein de structures clandestines miroirs du gouvernement, qui rendaient la justice rapidement et gratuitement ; l'incapacité évidente pour des forces étrangères, qui plus est majoritairement non musulmanes, de « gagner les esprits et les cœurs » ; les techniques de contre-insurrection qui dans ce cadre se révèlent donc assez inefficaces, la moindre erreur voyant se dresser de nouveaux insurgés par familles entières ; les opinions publiques et donc les gouvernements des pays de la coalition qui n'acceptaient pas ou peu de pertes et se désintéressaient de ce combat ; l'industrie américaine sous toutes ses formes qui trouvait un débouché en Afghanistan, dont les bâtiments construits après 2001 possédaient donc des toilettes à l'occidentale et des climatiseurs réversibles au lieu de toilettes à la turque et de poêles à bois. Anecdote, certes, mais ô combien révélateur de la réelle indifférence à l'égard des besoins et des cultures véritables des populations afghanes. Cette liste ne serait pas complète (et elle ne le sera jamais) si j'omettais de mentionner un des points principaux de l'échec : l'annonce du retrait. Si les Afghans réellement engagés aux côtés de la coalition étaient déjà rares et prenaient tous les risques pour eux et leurs familles, l'annonce du départ a totalement tari la source. Qui aurait encore eu envie de tout miser sur nous, en sachant qu'au pot il y a sa propre vie et celle de ses proches ? Toutes proportions gardées, c'est le même mécanisme que pour les harkis en Algérie lorsque de Gaulle a commencé à négocier avec le FLN.

Au moment de quitter l'Afghanistan en 2011 après l'opération racontée dans ce livre, mes gendarmes et moi avions une certitude doublée d'une intuition. Une certitude, d'abord : les forces afghanes étaient très loin d'être au niveau pour tenir le pays après le départ des armées de la coalition. Nous avions participé au mensonge consistant à faire croire l'inverse en passant les indicateurs au vert. Il fallait bien justifier à la fois de notre action et du retrait voulu et annoncé. Une intuition, ensuite : les horreurs auxquelles

nous avons été confrontés au cours du mandat, nous les retrouverions un jour sur notre sol. Nous pensions tout particulièrement aux *suicide bombers*, ces kamikazes aux vestes bourrées d'explosifs qui avaient tué cinq de nos camarades en juillet 2011. Les attentats-suicides de 2015 suivant le même mode opératoire au stade de France l'ont malheureusement confirmé. Les engins explosifs improvisés au bord de nos routes ne sauraient tarder.

Se pose alors la question, lancinante, de savoir si nos soldats tombés là-bas étaient morts pour rien. Cette question, pour un militaire, ne se pose heureusement pas en ces termes. Car nous savons que l'inutilité peut n'être qu'apparente et que notre présence a permis de semer des germes qui éclore un jour. Nous savons surtout qu'une fois dépassée la théorie fondamentale des raisonnements sur le sacrifice, le don de sa vie pour son pays (abstraction nécessaire), la pratique se vit très différemment. Sous le feu, au bout du bout, on se bat et on meurt pour son unité, pour ses camarades, pour ses frères d'armes. On meurt en se battant, pour vaincre, pour permettre à un copain de s'en sortir, pour être à la hauteur de soi-même et des autres, loin, très loin de toutes les abstractions malgré tout fortement intériorisées qui auront aidé à accepter le risque.

Je n'ai pas trouvé de meilleure explication, s'il en faut une, que celle que j'ai entendue autrefois à Saint-Cyr pour évoquer les morts pour la France : « Ils possédaient en leur cœur les mêmes sentiments : l'amour de la Patrie, la foi en leur vocation et en l'humanité. Dites bien à ceux qui raillent de tels exemples, parlant de sacrifice inutile, de gâchis, de folie ou d'insouciance, qu'ils sont morts par amour et par dévouement. Parlez de droiture, de courage, de don de soi et de désintéressement. Et puis non, ne leur dites rien, ils ne comprendraient pas... »

Puisse ce récit permettre au lecteur de saisir cet esprit au-delà des mots.

J'ai retrouvé une photo. Elle porte la date de la naissance de mon fils.

Dessus, on voit des hommes en tenue camouflée, dans un paysage lunaire. Leurs armes sont toutes braquées dans la même direction et on peut presque ressentir la tension qui émane du groupe.

Baudouin est né le 6 juin 2011 à Agen.

À plus de 5 000 kilomètres de là, je m'apprêtais à faire ouvrir le feu sur deux hommes qui gravissaient à toute allure la montagne devant nous. Mes gendarmes avaient pris leur visée et n'attendaient plus qu'un ordre que je tardais à donner. Je voulais être sûr, et sentais bien que la nouvelle que je venais de recevoir par radio ne plaidait pas en faveur d'une lucidité totale. J'étais papa pour la troisième fois.

Une vie nouvelle, deux qui allaient se terminer.

Qu'est-ce que je foutais là au lieu d'être avec ma famille ?

Le départ

« Objet : Afghanistan, désignation des unités.

Primo : sont désignées pour effectuer un mandat de mai à octobre 2011 en accompagnement de la police afghane les unités dont les noms suivent. Escadron de gendarmerie mobile 12/2 de Bouliac ; escadron de gendarmerie mobile 13/2 de Marmande. »

C'est par ces mots tirés du message officiel de désignation que débute mon discours. Il est une heure du matin au cantonnement de la gendarmerie mobile de Nogent-sur-Marne, et les 80 gendarmes présents écarquillent les yeux. On entendrait une mouche voler. L'escadron est en mission au Palais de Justice de Paris pour cinq semaines. Les journées sont denses pour les gars, les équipes travaillent par roulement à la police d'audience et à l'escorte des détenus, mais j'ai malgré tout souhaité m'adresser à tous.

Le message est tombé sur ma boîte mail personnelle à 18h30, doublé d'un coup de téléphone. Personne ici n'a encore l'information. J'avais le choix pour leur parler : tôt le matin au réveil, en obligeant ceux qui sont rentrés tardivement à se lever aux aurores, ou bien tard dans la nuit, en forçant ceux qui ont commencé très tôt à veiller. Ce sera la deuxième option. Il est des annonces qui ne se font pas au saut du lit, l'ambiance ne collerait pas.

Tous les membres de l'unité avaient été prévenus que je m'adresserais à eux à 1 heure du matin dans le réfectoire, seule pièce à même de nous

accueillir tous. Tenue noire de service pour tout le monde. Un tel rassemblement nocturne constitue un événement exceptionnel. Les suppositions allaient donc bon train parmi mes hommes.

« Le patron va nous pourrir, c'est sûr. Un expert a sorti une arme aujourd'hui lors de sa déposition à l'audience. C'était pour appuyer sa démonstration, mais si on avait bien fait notre boulot, il n'aurait pas dû surprendre tout le monde !

— C'est pas notre faute, il est passé avec les avocats, on n'a pas le droit de les fouiller ! Non, moi je pense que c'est pour l'Afgha.

— Tu crois ?... »

L'Afghanistan, tout le monde en parle à l'unité, mais tout le monde n'en veut pas. « C'est pas notre boulot. » « On a suffisamment à faire en France. » « Trop long. » « Trop risqué. » « Je ne suis pas devenu gendarme pour faire ça... » Tous les arguments sont bons. Et les gars ne s'étaient pas privés lorsque j'avais tâté le terrain un an auparavant, l'air de rien, peu après mon arrivée à la tête de l'escadron.

À l'époque, le directeur général de la Gendarmerie nationale venait d'officialiser la mission de la gendarmerie aux côtés des armées sur cette terre lointaine. Celle-ci étant éloignée de nos missions habituelles, il n'était pas illogique qu'elle fasse réagir. Mais passé les premières réactions, à force de pédagogie, l'état d'esprit a évolué. Très vite, à de rares exceptions près, les gendarmes de l'escadron se sont laissé prendre au jeu et tenter par l'aventure.

À la suite du message de désignation, l'escadron d'un effectif de 110 gendarmes avait donc maintenant officiellement à fournir, outre le contingent de 42 pour l'Afghanistan, 20 gendarmes pour l'Irak et 18 pour l'île de La Réunion. Les missions s'annonçaient très différentes. Pour l'Afghanistan, une mission de six mois de conseil des forces de police locales. Formation continue dans tous les domaines, et surtout

accompagnement des policiers afghans sur le terrain. Pour l'Irak, garde statique de l'ambassade de France à Bagdad, sans aucune sortie pendant trois mois. Pour La Réunion, renfort traditionnel de trois mois au profit de la gendarmerie locale. On oublie trop souvent que « la gendarmerie nationale est une force armée instituée pour veiller à l'exécution des lois ». Ses membres sont des militaires, avec tout ce que cela implique. Ces missions en OPEX¹ sont d'ailleurs directement liées à ce statut militaire.

Qui choisir parmi mes subordonnés ? Mon premier réflexe fut de prendre une décision unilatérale. « Un chef, c'est fait pour cheffer », comme l'a très justement rappelé Jacques Chirac. Mais cette mission n'a effectivement rien de commun avec notre quotidien. Il ne suffira pas de partir, il va falloir tenir et un vrai volontaire travaillera bien mieux qu'un « volontaire désigné ». Je décide de sonder mes hommes, leur spécifiant dans mon discours que je m'efforcerai dans la mesure du possible de leur donner satisfaction, mais qu'il est entendu qu'ils sont militaires. À ce titre, je ne m'interdirai pas de désigner parmi les non-volontaires ceux dont j'estimerai avoir besoin. La mission doit être remplie.

Aussi, je fais mettre à l'affichage trois listes : Afghanistan, Irak et La Réunion, dont j'annonce qu'elles seront relevées le lendemain matin. La tension devient palpable. Il va falloir maintenant se dévoiler, devant tout le monde.

Cette nuit-là, après mon discours, je fais rouvrir le bar de l'unité. Les conversations vont bon train et beaucoup viennent me voir. La nuit est courte et nous ne la voyons pas passer.

Ma crainte est de retrouver le lendemain la liste La Réunion remplie, la liste Irak à peine à moitié pleine, et quelques rares noms seulement pour l'Afghanistan. Crainte infondée ! À ma plus grande joie, c'est exactement l'inverse qui se produit.

Le long travail d'accoutumance à l'idée de la mission, le discours après la désignation et les quelques heures au bar ont payé. L'excellent état d'esprit de mes gendarmes a fait le reste. Ils sont pleins d'allant, ont un vrai sens du devoir, et relever un tel défi ne leur déplaît finalement pas, bien au contraire. J'ai presque honte de mes moments de doute. Certains me demandent un délai d'une journée supplémentaire, réservant leur réponse définitive. Ils tiennent d'abord à avoir leur épouse ou compagne au téléphone. Dans un sourire, ils me font comprendre qu'ils se font fort de les convaincre.

En somme, j'ai plus de volontaires qu'il ne m'en faut. C'est plutôt une bonne chose, car il faut prévoir des suppléants. En six mois de préparation, on ne sait jamais ce qui peut se passer...

Avec mes officiers, nous finalisons les listes. C'est globalement assez aisé, même si quelques cas posent un problème. Certains que je ne suis pas sûr de vouloir emmener, mais à qui je décide de laisser une chance. Également des gens que je souhaite prendre avec moi mais qui ont inscrit leur nom sur la liste pour l'Irak, voire La Réunion. Avec ceux-là, j'aurai une conversation dans mon bureau.

Il nous reste encore quelques mois avant de commencer la préparation. Période à la fois dense et longue. Il est dur de vivre le quotidien dans l'attente de l'exceptionnel...

Finalement, le 3 janvier 2011, nous y sommes. Sur le modèle des « mises en condition avant projection » de l'armée de Terre, la gendarmerie a construit une préparation opérationnelle particulièrement intense. En toute logique, puisque tout est nouveau !

Nous troquons notre tenue noire de maintien de l'ordre pour d'amples treillis camouflés. Nous reléguons au garage nos camionnettes bleues pour piloter des VAB² surblindés. Nous stockons nos vieilles radios et percevons

une gamme bien plus moderne et complexe afin de nous intégrer au réseau de transmissions de l'armée de terre. Nous conservons nos pistolets automatiques de service habituels, mais leur adjoignons un fusil d'assaut HKG36, et formons des tireurs pour d'autres types d'armes qui nous étaient jusqu'alors inconnus : des fusils de précision à lunette, des lanceurs de grenades à accoupler au fusil, des lance-roquettes et des grenades à fusil, de petites mitrailleuses « Minimi » en calibre 7,62 et enfin des mitrailleuses de calibre 12,7 montées sur tourelleau pour nos blindés.

Quant aux techniques, tactiques et procédures qu'il faut acquérir, elles n'ont qu'un lointain rapport avec celles que nous utilisons d'habitude. Il faut tout réapprendre des fondamentaux du combat embarqué et débarqué. Tout apprendre de la façon dont on lutte contre les IED³, les tristement célèbres engins explosifs improvisés, hantise du soldat sur ces nouveaux théâtres d'opérations. Acquérir la maîtrise complète de notre matériel dans les conditions les plus difficiles, de jour comme de nuit et par tous les temps. Apprendre à connaître au mieux notre future zone d'action, ses habitants et leurs coutumes.

Nous ne saurons jamais tout ce que nous devons à nos instructeurs, dont l'immense majorité a rempli sa mission avec abnégation et un grand professionnalisme. Avec, en plus, la pleine conscience de ce qui les attendait : rester, en nous voyant partir.

Je me souviendrai toujours de l'un d'entre eux, particulièrement atypique. Quatrième mandat de gendarmerie à partir, l'Arme avait acquis une grande autonomie dans sa préparation opérationnelle par rapport au premier contingent. Mais elle en déléguait encore quelques parties à l'armée de Terre. En l'occurrence pour la lutte contre la menace IED, nous étions confiés aux bons soins d'un immense adjudant-chef de la Légion étrangère.

Autrichien d'origine, son charisme personnel auquel s'ajoutait celui du corps mythique dont il était issu nous en imposait, d'autant plus que nous prenions très au sérieux le domaine particulier qui était le sien. Sa grande compétence avait été chèrement acquise à l'occasion de multiples missions sur les récents théâtres de guerre. Bref, quand il parlait, nous nous taisions.

Le soir du dernier jour de préparation, sur le camp de La Courtine, se tenait un buffet dînatoire. Discours de circonstance de nos chefs, puis libations. L'ambiance était joyeuse, voire électrique. On allait enfin y aller ! Nous étions prêts. Je vais chercher l'adjudant-chef de la Légion, lui demande de me suivre et l'amène derrière le bâtiment. Étonné, il se fige : toute l'unité se tient face à lui au garde-à-vous et entonne « contre les Viêts », refrain connu de la Légion datant de l'épopée indochinoise. Mes gendarmes ne connaissaient pas ce chant militaire 24 heures auparavant, et m'avaient demandé de le leur apprendre après avoir entendu que c'était le préféré de l'adjudant-chef. Il le fredonnait souvent lorsque, sourire narquois aux lèvres, il nous regardait évoluer sur les parcours truffés d'IED fictifs qu'il avait imaginés à notre intention.

Je vois le colosse se raidir face à nous dans un garde-à-vous à faire pâlir d'envie la garde royale de Buckingham et se mettre à chanter à l'unisson, les yeux de plus en plus humides. La dernière note envolée, il se détend lentement puis nous dit avec son accent allemand tout droit sorti d'un film :

« Merci. Vous m'emmerdez, les gendarmes. J'ai d'abord cru que vous me traîniez ici pour me casser la gueule, et finalement vous me faites chialer ! »

Nous retournons à l'intérieur, l'émotion renforcée par l'imminence du départ « là-bas », dont nous commençons lentement à prendre conscience. Né en Allemagne et ayant usé mes fonds de culotte sur le banc d'écoles allemandes durant une dizaine d'années, j'ai passé la fin de soirée avec ce sous-officier extraordinaire. Il s'est un peu raconté et, connaissant la pudeur proverbiale des légionnaires, je mesure l'honneur qui m'a été fait. Nous

avons surtout chanté. En allemand, bien sûr. Je ne me souviens pas exactement comment j'ai regagné ma chambre, mais je me souviens par contre que ma montre indiquait 5 heures du matin. Puis que, sans transition, elle affichait 8 h 15. Soit l'heure exacte à laquelle j'étais censé me trouver à la cérémonie de lever des couleurs prévue ce matin-là, jour de notre départ pour une semaine de permissions avant le grand saut...

Heureusement, quelques instructions éparses étaient encore programmées et tout le monde n'assistait pas aux couleurs. Mon absence passa inaperçue. Du moins le croyais-je. J'ai su bien plus tard qu'un cadre du camp avait demandé à ce que je sois sanctionné pour n'avoir pas été présent. C'était compter sans mon chef, le lieutenant-colonel Éric.

Le lieutenant-colonel Éric avait été désigné pour assurer le commandement et la coordination des équipes gendarmerie de notre mandat, les POMLT⁴. Frais émoulu de l'École de Guerre, il avait choisi son affectation en toute connaissance de cause. C'était un mélange étonnant, Éric : saint-cyrien, officier de Légion, il avait basculé comme capitaine dans la gendarmerie, et s'y était tout de suite adapté. De son précédent corps il avait gardé une certaine raideur, mais la compensait par un grand sens de l'humain, et de remarquables compétences opérationnelles. Exigeant envers ses officiers, il l'était plus encore envers lui-même. Son pragmatisme excluait tout caporalisme, mais il pouvait se montrer cassant quand il le voulait et c'est sans doute sur un ton peu amène qu'il répondit à celui qui lui demandait de me punir. En substance et en plus poli, mon détracteur fut invité à se mêler de ses affaires et à ne plus y revenir. Et tant qu'il y était, à balayer devant sa porte, ses propres subordonnés étant loin d'être exempts de tout reproche. Pour finir, Éric lui indiqua que s'il était trop stupide pour comprendre qu'on ne punit pas un officier pour une telle broutille, encore moins après six mois de préparation intensive, et surtout pas avant de partir avec lui sur un théâtre de guerre, il ne pouvait vraiment plus rien pour lui.

Je ne fus jamais puni.

Le jour du départ finit par arriver. Nous devions rejoindre à Bouliac la deuxième unité qui partait en même temps que nous, puis de là monter à Paris en convoi. Les gars avaient le sourire et je regardais tout le monde embarquer dans les bus gendarmerie spécialement affrétés. Pour ma part, je partais en véhicule de service et avais donc un peu plus de temps devant moi. J'étais serein et surexcité à la fois. Il était encore tôt et j'avais pris mes précautions en disant au revoir à mon épouse et à mes filles la veille au soir. C'était plus facile.

Du moins jusqu'à ce que je me rende compte que j'avais oublié un sac à la maison...

J'y retourne, un peu stressé, et ce qui devait arriver arrive. Entretemps ma femme s'est réveillée, levée, et elle et moi nous retrouvons nez à nez alors que je pénètre dans l'appartement. Je bafouille en récupérant mon sac et nous nous regardons sans rien dire. Elle est encore en nuisette, tendue à craquer sur ses seins lourds et son ventre rond magnifique. Exactement ce que nous voulions éviter. Les larmes aux yeux nous nous embrassons une dernière fois. Pour six mois. Ou pour toujours. C'est dans un sourire crispé et en séchant mes yeux humides que je quitte définitivement l'appartement, essayant d'évacuer le « pourquoi ? » lancinant qui résonne dans mon crâne.

Heureusement, les filles dormaient encore.

[1.](#) Opération extérieure.

[2.](#) Véhicules de l'avant blindés.

[3.](#) *Improvised Explosive Device*.

[4.](#) *Police Operational Mentoring and Liaison Team*, équipes de liaison et d'accompagnement de la police. Le nom de notre mission mais également de notre unité.

Bagram

Nous nous sommes posés à BAF le 30 avril 2011. Bagram Air Field, cette immense base américaine, la plus grande du pays, était une des portes d'entrée de l'Afghanistan. 35 000 personnes y vivaient. Ce n'est pas sans émotion, ni d'ailleurs sans une certaine appréhension, que nous avons senti les roues de l'avion toucher le sol. Autour de nous, l'armée américaine dans toute sa démesure : des avions de chasse, des drones, des hélicoptères de toute sorte s'alignaient, à perte de vue. On se serait cru dans un film.

Suivirent les longues formalités d'arrivée sur le théâtre d'opérations. Nous étions un peu perdus, azimutés dans cette base énorme avec nos 60 kilos de bagages individuels et nos caisses de matériel collectif.

On finit par nous diriger vers notre lieu de vie pour ce temps de transit. Ce lieu, nos guides l'appelaient en souriant « la chambre individuelle de 500 ». De fait, une énorme tente contenant environ 250 lits métalliques superposés nous attendait. La démesure. Premiers contacts avec des unités étrangères, qui semblaient autant perdues que nous. Premiers échanges de patchs, aussi. C'est un sport militaire, l'échange de patchs : on troque un de ses écussons d'uniforme représentant le pays ou l'unité contre son équivalent étranger. Une manière de faire coutume, en quelque sorte. J'ai dû mettre un frein à l'ardeur de mes gendarmes, sous peine de les voir se délester de tous leurs insignes officiels, qui n'ont pas qu'un rôle décoratif : sur le terrain, au milieu d'autres unités habillées et équipées sensiblement comme nous, avec le casque, le gilet pare-balles appelé la « frag » et les lunettes ou masques,

tous ces signes distinctifs permettent de savoir au premier coup d'œil à qui l'on a affaire. Ce qui peut se révéler précieux lorsque la situation se tend...

Nous étions justement en train de percevoir notre armement individuel et nos frags (17 kilos à nu), lorsque l'on entendit des cris résonner au loin, qui se transformèrent rapidement en clameur. J'envoyai un gendarme aux nouvelles : c'en était une bonne, qui semblait placer notre mission sous de bons augures. Ben Laden venait d'être tué par les Navy Seals¹, le jour de notre arrivée en Afghanistan. La fierté rayonnait sur le visage des soldats américains, et nous félicitons tous ceux que nous croisions. « *Good job, guys!* »

Puis ce furent les retrouvailles avec nos « précurseurs », puisque trois gendarmes nous avaient précédés de quinze jours en Afgha pour assurer la jonction avec nos prédécesseurs. Mon adjoint, le lieutenant Pierre, accompagné de deux sous-officiers, Aldo et Steph. On ne croiserait pas l'unité qu'on relevait, et ce système de « tuilage » permettait de ne pas avoir à tout réinventer et de s'assurer une arrivée dans les meilleures conditions.

Pierre était un jeune saint-cyrien coopté par mes soins pour la mission. Il me manquait un adjoint à Tagab, et je gardais un bon souvenir de lui. Nous avions passé une année ensemble à l'École des Officiers de la Gendarmerie Nationale à Melun, lui sortant directement de Saint-Cyr, suffisamment bien classé pour choisir la gendarmerie, moi déjà capitaine de l'armée de Terre et rejoignant la gendarmerie en cours de carrière par le biais d'un concours ouvert aux capitaines des armées de Terre, de l'Air et de la Marine. À sa sortie de Melun, Pierre avait pris le commandement d'un peloton d'intervention dans une unité dépendant administrativement de la même région que moi. Je l'avais appelé un soir, pour lui poser la question tout de go :

« L'Afgha, ça t'intéresse ? »

— Et comment ! Tu as quelque chose à me proposer ?

— L'escadron part en POMLT en Kapissa, il me manque un officier. Six mois de préparation, six mois de mission.

— J'achète !

— Je ne voulais rien faire sans t'en parler avant. Tu es sûr que tu n'as pas besoin de plus de temps pour réfléchir ?... D'accord, je lance la demande officielle. »

Pierre n'attendait que ça. Il rêvait de cette mission et en avait à vrai dire déjà parlé à son épouse.

C'était un jeune et fougueux lieutenant, pétri de certitudes comme on peut l'être à cet âge-là, avec une haute conception de son métier. Plutôt petit et râblé, il avait un visage poupin pourvu d'une peau très lisse, et des joues rouges. Ce qui lui valait de régulières boutades.

Mais ce jour-là, à Bagram, il faisait l'ancien, roulait un peu des mécaniques et affectait un air blasé. Quinze jours d'Afgha, ça vous change un homme. Je le rabrouai en riant. Une de ses remarques me porta pourtant un coup au moral. Quand nous nous retrouvâmes, après m'avoir serré la main il me glissa dans un demi-sourire : « Tu vas ramasser. Vraiment. »

Il avait raison, mais je n'avais pas besoin de l'entendre. La pression était déjà suffisamment forte comme ça.

Première nuit difficile. Je me sentais déphasé, et la proximité de notre tente avec les pistes n'aidait pas. Un aéronef en décollait toutes les 30 secondes. Pour la première fois, à peine plus de 24 heures après le départ, je me demandais ce que je foutais là, avant de sombrer dans un sommeil agité et sans rêve.

Le lendemain fut une journée d'attente. Longue. Nous jouions aux cartes, nous fumions, en attendant qu'on veuille bien venir nous chercher pour nous amener aux hélicoptères qui devaient assurer le trajet vers notre base avancée, la FOB² de Tagab. L'ambiance était bizarre. Un mélange

d'impatience – nous étions là, il fallait maintenant que ça commence –, d'appréhension et de lâche soulagement pour le temps gagné avant que ça ne commence vraiment. Un sentiment que nous n'aurions montré ni exprimé pour rien au monde.

Pierre et ses deux comparses précurseurs ne cessaient de raconter comment, lors d'une sortie avec nos prédécesseurs quelques jours auparavant, ils s'étaient vu encadrés par des obus de mortier, qui n'avaient heureusement fait aucune victime. L'expérience semblait les avoir marqués, même s'ils nous la racontaient en s'esclaffant. D'autant qu'*a priori*, bien que cette affaire n'ait jamais vraiment été tirée au clair, les mortiers qui les avaient pris pour cibles provenaient selon toute vraisemblance des rangs de l'armée nationale afghane³, en opération à proximité. Un tir fratricide en quelque sorte. Encourageant. Surtout pour nous qui allions devoir travailler exclusivement avec la police afghane, dont la réputation était encore moins bonne que celle des militaires. Et ce n'est pas peu dire !

Je réviserais mon jugement sur les forces afghanes au cours du mandat, mais à ce moment précis, tout juste arrivé, mon opinion était plutôt mitigée. Elle provenait essentiellement de mes conversations avec des camarades de promotion de retour d'OPEX. Leurs témoignages étaient assez dissemblables. Les moins critiques venaient des petites équipes de soldats français immergées au sein de bataillons afghans et qui les accompagnaient au combat. Cela aurait dû me rassurer, mais je me méfiais de ce que nous appelions le syndrome affectif de proximité. Bref, je réservais mon jugement, et la mésaventure de mes précurseurs ne m'incitait pas à un enthousiasme béat.

Finalement, on nous fit grimper dans des camions pour nous acheminer vers notre zone d'embarquement. Nous attendîmes très longtemps, avant d'être ramenés au point de départ : les hélicos d'escorte avaient reçu une mission prioritaire d'appui au sol au profit de troupes US engagées par

l'ennemi. Or aucun hélico de transport ne volait sans escorte.

Retour à la case départ, avec toute la frustration que cela peut engendrer. Deuxième nuit à Bagram. On commençait presque à s'habituer. D'autant que la logistique américaine ne cessait de nous ébahir. Nous zonions dans les ordinaires, ouverts 24/24, en nous gavant de hamburgers, d'*onion rings* et de cookies, et en buvant du Dr Pepper. Pas très sain, mais roboratif !

Enfin, le lendemain matin, le moment tant attendu arriva. Le lieutenant-colonel Éric prononça un discours calme et sérieux : nous y allions, nous étions prêts. Il fallait se mettre en mode combat, et regarder vers l'avant. Nous avions toute sa confiance. Il déroula ses manches jusqu'alors retroussées pour qu'elles lui couvrent les avant-bras⁴. Simple et efficace. À nouveau les camions nous transportèrent en bordure de piste. Nous étions en sueur, avec tout notre paquetage. On nous amena sur le tarmac et les Chinook se posèrent enfin. Les Chinook sont d'énormes hélicoptères US de transport à double rotor, qui font penser à des bananes volantes.

Une fois de plus on se serait cru dans un film de guerre américain. C'étaient bien des Américains. C'était bien la guerre. Mais ce n'était pas un film.

Une scène me revint justement en mémoire. De jeunes soldats américains viennent d'arriver au Vietnam. Ils sont rasés de près, ont l'air innocents et anxieux. Leurs tenues sont neuves, leur équipement aussi. Ils doivent embarquer dans un avion, mais de cet avion descendent d'abord ceux qui terminent leur mandat. Ceux-là ont l'air épuisés, mais forts. Leurs tenues sont usées, tout comme leur équipement. Des guerriers. Ils passent sans un regard pour les bleus. Ils ne sont pas de la même race.

C'est exactement cette sensation que j'ai éprouvée alors. Nous étions parqués en colonne par deux avec notre matériel tout propre. Casques de travers, frags mal ajustées, treillis neufs et luisants, visages pâles. La

tranche arrière du Chinook s'est ouverte, et ils ont commencé à descendre.

Ils, c'étaient les soldats français qui venaient d'achever leur mandat de six mois sur la FOB de Tagab. Il y avait eu de violents combats, des morts.

Ils passèrent devant nous sans un regard. Des guerriers. Et nous des bleus.

Enfin on embarqua. Le vol fut court, mais extraordinaire. Mes hommes étaient au comble de l'excitation. Je vis avec amusement le mitrailleur latéral de l'hélico porter sur la manche un de nos insignes de la gendarmerie. Mes gars ne perdaient vraiment pas de temps !

C'était un géant, que j'imaginai texan et nourri de bœuf aux hormones, rendu encore plus impressionnant par son masque en néoprène noir et son casque à la visière teintée baissée sur les yeux. Ils sont forts, ces Américains !

Face à moi, un de mes gendarmes exhibait fièrement à ses camarades l'insigne d'hélicoptériste US qu'il avait gagné dans l'échange. Je lui souris, tendis mon pouce, et profitai ensuite des fameux paysages tourmentés et rocaillieux de l'Afghanistan. À titre personnel il s'agissait de mon deuxième séjour dans ce pays après un tour en 2006 avec l'armée de Terre, et c'était toujours aussi beau.

Enfin nous atterrîmes, après un vol sans encombre d'une petite vingtaine de minutes. On débarqua tant bien que mal, sous l'œil goguenard de quelques groupes de soldats qui nous observaient en fumant. Les mêmes guerriers que précédemment embarquèrent à notre place. Pour eux c'était la fin. Pour nous, le début.

Rassemblés au bord de la piste d'atterrissage – ou plutôt de la DZ comme tout le monde l'appelait⁵ –, nous avons regardé nos hélicos redécoller, puis s'éloigner tels de gros hannetons. Nous étions enfin arrivés et ces mêmes hélicos reviendraient nous chercher... six mois plus tard.

J'observai mes hommes qui regardaient le ciel, puis se tournèrent vers moi l'un après l'autre. Je me secouai, leur fis un grand sourire, et demandai

à Pierre de nous guider vers la zone-vie de la POMLT.

- [1.](#) Pour *Sea, Air, Land*, équivalent américain de nos commandos de marine.
- [2.](#) *Forward Operational Base*, base opérationnelle avancée.
- [3.](#) ANA, pour *Afghan National Army*.
- [4.](#) Au combat, quelle que soit la chaleur, on expose par principe le moins de peau possible.
- [5.](#) Pour *drop zone*, appellation impropre puisque rien n'y était largué, mais bel et bien posé.

Tagab

En Afghanistan, la France avait hérité en 2009 d'une zone minuscule, représentant à peine 1 % du territoire. Elle comprenait la province de Kapissa, ainsi que le district de Surobi, petit district rattaché à la province capitale de Kaboul.

Ces deux ensembles distincts étaient limitrophes, la Kapissa au nord, la Surobi au sud. Trois FOB françaises constituaient les bases avancées d'opération. Deux en Kapissa, les FOB de Nijrab et de Tagab, et une en Surobi, la FOB de Tora. À Nijrab, la plus au nord, se trouvait l'état-major de la TFLF, la « Task Force La Fayette », au nom évocateur. Cette *task-force*, commandée par un général français, s'intégrait au sein d'une zone plus vaste sous commandement US dans laquelle l'insurrection talibane était particulièrement active. Pour le mandat de l'été 2011, les Américains furent tout d'abord de la fameuse 101^e aéroportée, les « *screaming eagles*¹ » du débarquement de juin 44, puis de la non moins fameuse *First Cav*², celle du film *Apocalypse Now* avec ses hélicoptères équipés de haut-parleurs jouant du Wagner. Côté français, c'était la 11^e brigade parachutiste qui s'y collait, organisée en deux bataillons interarmes³, un au nord, l'autre au sud. Au nord en Kapissa, le groupement tactique était constitué autour du 1^{er} régiment de chasseurs parachutistes de Pamiers, le 1^{er} RCP. Il prendrait le nom de *Raptor*⁴. Son chef-ops, en charge de la planification et de la conduite des opérations, s'était gentiment moqué de l'indicatif radio que je m'étais choisi, *Marshal*. Je lui rétorquai dans un sourire : « Mon

commandant, quand on nomme son unité Raptor, on a la délicatesse de ne pas se moquer du choix des autres ! » J'en fus quitte pour un bon coup de poing dans le gras de l'épaule assorti d'un éclat de rire.

Le poste de commandement de Raptor qui dirigeait les opérations du Nord en Kapissa sous les ordres du patron du 1^{er} RCP, le colonel Renaud, était pour sa part implanté à Tagab, avec deux compagnies de combat et leurs appuis. Une troisième compagnie de combat était à Nijrab. Bertrand, un camarade de promo de Saint-Cyr, la commandait. Il ne le savait pas encore, mais il aurait souvent l'occasion de venir à Tagab renforcer ses camarades lors de grosses opérations.

Notre FOB, celle de Tagab, était posée sur l'emplacement d'une ancienne base soviétique, au pied d'une montagne pelée baptisée *Koh-e-Sofi*. Juste devant la base, plein est, passait la route appelée « Vermont ». Cet axe logistique était le seul à traverser l'intégralité de la zone de responsabilité française, et à nous relier à Kaboul. Seul axe goudronné de tout le secteur aussi. Il était donc stratégique pour nous, et par voie de conséquence également pour les insurgés. Au-delà de Vermont, le village de Tagab et la fameuse « zone verte ». L'évocation de ce nom fait instantanément ressurgir un flot de souvenirs à tout soldat français ayant été déployé sur place. Le fond de vallée que nous surplombions légèrement était planté d'arbres, essentiellement fruitiers, et au milieu coulait un *wadi*, nom donné aux rivières afghanes. La physionomie de la zone variait ainsi fortement d'une saison à l'autre. Ce qui n'était pas sans influence sur les opérations.

L'hiver nous appartenait. La zone verte n'était pas verte. Les arbres dénudés offraient des vues dégagées, où la supériorité de notre armement et de notre technologie jouait à plein. On voyait l'ennemi de loin, on le tirait de loin. Ça n'empêchait pas les combats, et un mandat hiver n'était pas plus simple qu'un mandat été. Juste différent.

L'été revenaient les feuilles qui masquaient la vue. La pression insurgée se

faisait alors de plus en plus forte, et les patrouilles étaient finalement prises à partie à des distances parfois inférieures à cinq mètres. Avec le couvert des arbres, le travail des hélicos était rendu plus délicat. Eux aussi voyaient moins bien. On trouvait même des passerelles de fortune courant entre les arbres, formant par endroits de véritables réseaux utilisés par les talibans pour nous harceler et s'exfiltrer facilement. En patrouille, il fallait toujours garder un œil sur la cime des arbres. En plus du reste.

Bref, l'été, c'était plus chaud dans tous les sens du terme, car les températures montaient à plus de 40 °C. Avec nos 30 kilos d'équipement en moyenne sur le dos, et nos véhicules blindés sans climatisation, nous avions tous les jours l'impression de rouler dans des boîtes de conserve plongées au bain-marie. La poussière soulevée par nos blindés s'infiltrait partout et nous collait à la peau.

La zone verte s'étendait du nord au sud le long du *wadi*, mais aussi vers l'est et la vallée d'Alasay.

Si l'hiver on pouvait, au prix de rudes combats, atteindre le fond de la vallée, l'été voyait notre zone d'action se rétrécir considérablement, et nous en tenions péniblement l'entrée. Avec cet effet pervers que, chaque fin d'hiver, les régiments rentrant en France annonçaient avoir quasiment gagné la guerre – ce qui était faux –, poussé l'insurrection locale dans ses retranchements – ce qui était vrai –, et accusaient ensuite leurs successeurs d'avoir gâché les avantages si durement acquis. Sauf que les successeurs, eux, se battaient l'été.

Les combats se déroulaient finalement sur une zone de quelques kilomètres carrés, parfois à peine à quelques centaines de mètres de la FOB.

Quant à nous, gendarmes, qui n'étions pas une unité de mêlée comme le sont l'infanterie ou la cavalerie, nous ne pouvions évoluer en autonomie que dans les seuls 800 mètres autour de la FOB. En somme, le bourg de Tagab et son commissariat⁵, ainsi que deux postes de police implantés au

bord de la route Vermont de part et d'autre de la FOB. Au-delà nous devions être accompagnés par des unités de l'armée de Terre. Nous profitons alors de leurs opérations quotidiennes et pouvions atteindre des endroits qui nous auraient été inaccessibles autrement. Par ailleurs, les paras n'étaient pas mécontents, passée la méfiance initiale vis-à-vis des pandores, de disposer au cas où de notre puissance de feu loin d'être négligeable.

Sur la quarantaine de gendarmes de l'escadron partis avec moi, trois étaient détachés à l'état-major afghan provincial de Mahmud-e-Raqi, capitale de la province de Kapissa. Avec différents spécialistes de toutes les armées, ils conseillaient leurs homologues afghans dans leurs domaines respectifs ; 22 autres gendarmes formaient la POMLT de Nijrab.

Nous étions également 22 à Tagab, dont deux officiers, Pierre et moi : 20 sous-officiers, 18 de l'escadron de Marmande, mon unité, et deux gendarmes départementaux en renfort, Steph et Biloute.

La mission de la POMLT était de « mentorer » la police du district de Tagab. Ce barbarisme trouve son étymologie dans le nom de Mentor, précepteur de Télémaque. Par extension, un mentor est un conseiller. « Mentorer », dans son acception militaire, signifie non seulement conseiller mais plus largement guider et accompagner sur le terrain.

Pour assurer cette mission, l'unité se structurait de la façon suivante :

Moi-même, chef de la POMLT, servais à tout juste 30 ans de mentor au colonel commandant la police du district, vieux grigou formé à Moscou à l'école du KGB et chef du commissariat local et de ses centaines de policiers⁶. Dans un pays où l'âge est synonyme de sagesse, et où les sages, les *maleks*, sont surnommés les « barbes blanches », c'était une gageure...

Steph et Biloute, les deux gendarmes départementaux auxquels j'avais adjoint Jordy, un adjudant-chef de l'escadron, étaient les mentors opérationnels. Leur rôle consistait, lors de chacune de nos sorties, à conseiller au plus près les policiers afghans pour les faire progresser dans

tous les domaines. Comment contrôler un véhicule, fouiller une personne, prendre contact avec des commerçants, rendre compte, agir en sécurité. Bref, tout.

Le reste de la POMLT constituait une « force protection », qui formait une bulle de sécurité autour des mentors et des policiers afghans, afin qu'ils puissent travailler le plus sereinement possible, sans nécessiter de détourner de sa mission une unité d'infanterie.

Seul le modèle intégré de la gendarmerie nationale, force armée exécutant des missions de police, permettait cela. Les POMLT étrangères qui avaient envoyé des policiers civils les faisaient protéger par des sections d'infanterie dédiées, et ne sortaient de leurs bases que si la zone était jugée parfaitement sûre. À ce rythme-là nous ne serions jamais sortis...

Il arrivait aussi que les policiers afghans viennent sur la FOB pour des séances d'instruction que nous organisions à leur profit. Mais, le plus souvent, c'est nous qui nous rendions au commissariat et, une fois sur place, les mentors tentaient d'inculquer aux officiers afghans des notions de gestion des ressources humaines, de suivi du matériel et des stocks, de procédure pénale, toutes choses qui leur échappaient à peu près complètement.

Pour ma part, je m'échinai à démontrer au colonel afghan l'utilité de l'anticipation et de la planification des événements connus ou à tout le moins prévisibles. Peine perdue. *Inch'Allah*, advienne que pourra. Leur fatalisme, fruit d'un héritage religieux et historique solidement enraciné, est une force d'inertie incroyable.

Avant l'arrivée de la gendarmerie française, les policiers afghans étaient mentorés par des fantassins américains. Ces derniers avaient formé cette jeune police faite de bric et de broc peu ou prou comme une unité combattante, destinée à servir de troupe supplétive à l'armée dans sa lutte contre les talibans. Nous cherchions quant à nous à en faire de vrais

policiers : au contact et au service de la population, avec le devoir de la protéger. Ils devaient patrouiller, ramener du renseignement et mener des enquêtes. Vaste programme. Tout restait à faire, dans un contexte incroyablement défavorable.

Déjà, c'était l'Afgha. Raison qui à elle seule suffisait à rendre les choses d'une complexité sans nom. Leurs codes nous échappaient, nous restions à la surface, n'avions accès qu'à la partie émergée de l'iceberg.

À cela venaient s'ajouter d'autres facteurs. Tout d'abord, la police avait été créée *ex nihilo* à la chute du régime taliban. Si les cadres étaient recyclés de la période soviétique, les policiers de base en revanche étaient jeunes, inexpérimentés pour la plupart, analphabètes dans leur immense majorité, et d'une autre ethnie que la population locale, ce qui n'arrangeait rien. Mal équipés et mal formés. Pour couronner le tout, hormis au commissariat de district, ils avaient été dispersés par petits groupes de 4 ou 5 dans des postes précaires isolés répartis le long de l'axe Vermont. La logique qui avait prévalu était la même que pour la RC4⁷, et elle était imparable : la route est stratégique, il faut donc la protéger. Pour la protéger, il faut construire des postes à intervalles réguliers. Ils surveilleront la route, pourront renseigner et intervenir, si nécessaire se renforcer les uns les autres. Comparaison n'est pas raison, et Vermont n'est pas la RC4. Il n'empêche. Dans les faits, les policiers ne renseignaient pas. Ils ne sortaient plus de leurs postes, sauf quand nous y allions.

Par « poste de police », il faut comprendre un container peint en vert et siglé « police », entouré de *bastion walls*. Les *bastion walls*, c'est un système de fortification très simple, héritier des gabions en osier du XVI^e siècle : d'immenses casiers de la hauteur d'un mur constitués de solides fils de fers croisés avec un sac à l'intérieur, qu'il suffit de déplier et de placer selon la forme que l'on veut donner à l'enceinte, puis de remplir de terre à la pelleuse. Dans le container on a percé une porte et deux fenêtres, et fixé deux lits superposés. À la merci de la moindre attaque de n'importe

quel groupe d'insurgés.

Dans un pays où le sentiment national, s'il existe, en est au stade embryonnaire et arrive loin derrière l'appartenance au groupe ethnique, au village et à la famille, on comprend que ces policiers ne fassent pas de zèle. Je n'arrivais même pas à leur en vouloir. C'était tout bêtement pour eux une question de survie.

[1.](#) Les « Aigles hurlants », nom donné à la 101^e du fait de leur insigne représentant une tête d'aigle au bec ouvert.

[2.](#) *First Cavalry Division*, 1^{re} division de cavalerie US.

[3.](#) Groupement tactique interarmes ou GTIA, désignant une unité de circonstance formée d'une ossature régimentaire à majorité d'infanterie (fantassins) ou de cavalerie (blindés), disposant de tous ses appuis : sapeurs du génie, artilleurs, etc.

[4.](#) Rapace en anglais. L'insigne de l'unité est un aigle.

[5.](#) *District Center of Police*, DCP, commissariat de district.

[6.](#) En six mois de présence, nous n'avons jamais réussi avec certitude à savoir combien de policiers étaient affectés au district de Tagab. Les salaires versés par les Américains constituent une piste plausible d'explication à cet état de fait...

[7.](#) Route coloniale n° 4, surnommée la « route sanglante ». Elle est l'axe stratégique en Indochine française, longeant la frontière avec la Chine, et qui permettait le ravitaillement de plusieurs places fortes et les liaisons entre grandes villes du secteur. Émaillée de postes isolés dont le ravitaillement épuisait le corps expéditionnaire, il a finalement fallu l'abandonner.

Combat

En Afghanistan, toute sortie de la FOB est une mission de combat, et se prépare comme telle. On ne quitte la base qu'en véhicule blindé, équipé et armé, en unité constituée ou représentant une masse suffisamment critique.

À notre arrivée sur la FOB de Tagab, avant de pouvoir effectuer notre première sortie, un protocole de l'OTAN nous imposait comme à toutes les POMLT de respecter un programme de formation complémentaire d'une semaine environ comprenant du tir, des parcours de lutte contre les IED, du secourisme et bien d'autres joyeusetés déjà largement maîtrisées, vues et revues au cours de la préparation. Mais il existait en Afghanistan des POMLT en provenance de nombreux pays, qui toutes ne se trouvaient pas au même niveau à leur arrivée sur le théâtre. L'OTAN imposait donc par ses standards un plus petit dénominateur commun.

Je ne m'en plaignis pas. Il fallait du temps pour s'installer, s'acclimater, et prendre confiance. Précipiter la première sortie ne paraissait pas être une bonne idée.

Cette semaine fut bien remplie et mise à profit pour régler les ultimes détails matériels et de procédure. Sur une base de 850 parachutistes, il nous fallait nous intégrer et prendre nos marques. Je pouvais compter sur Aldo pour m'aider dans cette tâche.

Aldo était un sous-off expérimenté, stéréotype de l'ancien, bougon mais au grand cœur, un tantinet paresseux mais démerdard au possible. Doté en

plus d'une facon de toute méridionale et de l'accent qui va avec. Arrivé sur la FOB avec l'équipe des précurseurs, il connaissait déjà tout le monde. Par « tout le monde », il faut entendre les munitionnaires, les menuisiers qui nous permettaient d'améliorer le confort plutôt spartiate de nos installations, les gens de l'ordinaire qui nous préparaient à manger, et ceux de l'atelier qui réparaient les véhicules. Sans oublier le major de camp en charge de la discipline sur la FOB et capitaine parachutiste de son état. Prénommé Xavier, issu du rang, ce dernier avait les cheveux blonds coupés en brosse et la mâchoire carrée. C'était ce qu'on appelle une « gueule » et il valait mieux l'avoir de son côté.

Ce vieux roublard d'Aldo discutait avec chacun, sympathisait de même, et obtenait tout ce qu'il voulait. Il disparaissait souvent, pour réapparaître bien plus tard, jamais les mains vides. Je n'ai jamais voulu connaître dans le détail les magouilles ni les trafics peu avouables auxquels il se livrait. Je me bornais à constater que nous ne manquions jamais de rien, et qu'il nous trouvait toujours de tout. C'était l'Afghanistan, et nécessité fait loi.

Cette mission de POMLT représentait une première dans l'histoire de la gendarmerie, et nos camarades des Armées n'étaient pas habitués à notre présence. Des gendarmes en OPEX, il y en a toujours eu. Ça s'appelle des prévôts. Ils fonctionnent généralement par binôme, sont officiers de police judiciaire aux armées et accompagnent les troupes sur tous les théâtres d'opérations. Ils sont en général très mal vus. Des empêcheurs de tourner en rond, qui s'assurent que les soldats ne rapportent pas plus de cartouches de cigarettes qu'ils n'en ont le droit à leur retour. C'est évidemment particulièrement réducteur¹, il n'en reste pas moins vrai qu'ils sont souvent perçus ainsi et que leur position peut demeurer assez inconfortable malgré une nette amélioration aujourd'hui dans les relations avec les forces sur les théâtres d'opérations.

À Tagab, les paras se demandaient donc ce qu'ils avaient fait pour mériter

d'avoir 22 prévôts pour eux tout seuls. Jusqu'à la fin du mandat, des gens de l'armée de Terre viendraient timidement jusqu'à notre zone-vie pour des procurations diverses ou bien déposer plainte pour tout un tas de raisons, liées à des événements survenus en France ou des escroqueries sur Internet. Toutes choses pour lesquelles nous ne pouvions rien pour eux, à part les orienter vers le vrai binôme de prévôts, bel et bien présent sur la FOB, fort sympathique au demeurant et parfaitement inséré à la task-force !

Les relèves d'unités en fin de mandat s'échelonnaient bien évidemment, pour des raisons aisément compréhensibles. Pendant que nous nous préparions encore sur la FOB, les premières unités de l'armée de Terre arrivées avant nous partaient déjà en mission. Avec les premières missions commencèrent aussi les premiers combats. Les insurgés connaissaient pertinemment les périodes de relève, et avaient annoncé, comme chaque année à la même date, leur grande offensive de printemps. Renforcés par des arrivées de combattants en provenance des zones tribales du Pakistan voisin, ils venaient tester le dispositif ennemi et se frotter aux paras.

Le premier combat du mandat a lieu quelques jours à peine après notre arrivée. Nous sommes dans notre zone-vie quand retentissent les premiers coups de feu et des rafales d'armes automatiques, rapidement entrecoupés d'explosions. Les combats se déroulent à peine à plus d'un kilomètre de la FOB.

Sans nous concerter, mes gendarmes et moi-même grimpons à l'aide d'une échelle sur les containers contenant notre matériel. En nous tournant vers la zone verte, on peut voir les flammes des départs de coup et les nuages de poussière soulevés par les tirs de roquettes. Dans le container qui me sert de bureau et de secrétariat, la radio est allumée, sur haut-parleur. Nous pouvons suivre les affrontements, presque comme au cinéma. L'incongruité de la scène m'apparaît d'un seul coup, telle une évidence.

« Allez, les gars, tout le monde redescend, on n'est pas au spectacle ! »

Je veux descendre le dernier, et je m'apprête à le faire après avoir jeté un dernier coup d'œil autour de moi. Je n'en crois pas mes yeux. Un peu plus loin sur la base, il y a un gusse en slip allongé sur une serviette sur le toit d'un container. Il est tranquillement en train de bronzer. Perplexe, je descends l'échelle à la suite de mes gendarmes.

La radio annonce en crachotant un blessé dans les rangs français. L'air grave, mes hommes réunis autour du poste de transmission se regardent sans mot dire. Je lis dans leurs yeux ce que j'allais y lire bien souvent par la suite. Un mélange de colère et de tristesse, le tout dominé par un intense sentiment de frustration : nous étions impuissants à aider nos camarades.

J'ai souvent repensé à cette scène par la suite. Notre premier mouvement était bien compréhensible. Nous venions tout juste d'arriver en Afgha, il s'agissait du premier combat, et il se déroulait presque sous nos yeux, à quelques centaines de mètres. Réflexe naturel. En revanche, même après toutes ces années, je n'admets toujours pas ce que j'ai vu avant de redescendre. On pourrait objecter qu'après tout la vie ne s'arrête pas pour les autres chaque fois qu'une unité est engagée. Que c'est chacun son tour. Il n'empêche. On ne reste pas allongé au soleil à bronzer quand des camarades combattent et risquent leur peau à quelques centaines de mètres. C'est une question de principe.

Quoi qu'il en soit, le ton était donné et le décor planté. Nous venions de plonger brutalement dans ce qui allait devenir notre quotidien. Rapidement, les tirs d'arme à feu et le bruit des combats deviendraient la norme. Nous supporterions de mieux en mieux l'ardeur du soleil, et l'effort physique en altitude. Même les blessés, même les morts, nous allions nous y habituer. S'en moquer ? Au contraire. Ne pas être triste ou en colère ? Au contraire. Mais s'habituer. Il y a toujours un premier.

Nous découvrons l'univers du soldat. Nos camarades ne mouraient pas

dans un accident de la route, ni au cours d'une agression. Les auteurs n'allaient pas être condamnés, et les familles n'obtiendraient pas réparation devant un tribunal. Ce n'était ni drôle, ni juste. C'était même profondément injuste. Mais ils n'étaient pas des victimes. Ils étaient des héros. Nos camarades avaient posé un choix, librement consenti. Ils avaient fait leur devoir, jusqu'au sacrifice suprême. Ils étaient tombés au champ d'honneur. Ils étaient morts pour la France.

La seule chose que l'on puisse faire est de ne pas oublier. De ne pas les oublier.

[1.](#) Les missions de la gendarmerie prévôtale sont primordiales : police judiciaire militaire auprès des forces armées françaises stationnées hors du territoire national, police générale, appui à la force, renseignement.

Pacha Gul

Je garde en somme assez peu de souvenirs de la première sortie. Pourtant, nous l'avions préparée avec ardeur, la peaufinant dans les moindres détails. J'avais ciselé mes ordres. Volontairement, j'avais limité mon ambition. Pour la première, il ne s'agissait que de nous rendre au commissariat, pour un premier contact avec « nos » policiers. Je voulais surtout que mes hommes prennent confiance. Qu'ils démystifient les sorties de la FOB.

J'adoptai un schéma classique qui allait devenir un rituel. En OPEX, il est bon d'avoir des repères. Ce n'est pas pour rien que les légionnaires tracent une place d'armes et peignent tout en blanc lorsqu'ils arrivent quelque part. La routine tue mais les repères rassurent. La frontière entre les deux étant ténue, je me demandai si j'allais réussir à trouver le bon équilibre. Finalement ce ne fut pas un problème. Mes gendarmes étaient sérieux, conscients du danger, et les nombreux TIC¹ qui émaillèrent le mandat avec leur lot de blessés et de morts nous maintiendraient pour chaque sortie dans un état de vigilance permanent.

Cela se déroulait de la manière suivante : chaque jour, je décidais de l'opération du lendemain, en fonction de l'actualité et des nécessités du service. Il m'arrivait aussi régulièrement de planifier un mouvement plusieurs jours à l'avance en fonction des opérations de nos camarades de l'armée de Terre, soit qu'ils nous sollicitent, soit que nous ayons un intérêt quelconque à nous y joindre. Mais ce n'était pas la majorité des cas. En

moyenne durant les premiers mois, nous allions sortir en opération six jours par semaine, le vendredi étant, sauf opération majeure, considéré comme un « *day off* », une journée libre par les Afghans, prière oblige.

La veille de la mission, après le dîner, je rassemblais la POMLT dans notre tente-popote. C'était une grande tente que les mandats successifs avaient petit à petit améliorée. Elle était « wintérisée », c'est-à-dire isolée par un plancher et des cloisons en placo, et abritait une climatisation réversible. Quelques tables, beaucoup de chaises pliantes, un frigo, une télé grand écran et sa console de jeux, des étagères dont l'honnêteté m'oblige à admettre qu'elles étaient assez faiblement pourvues en livres, ainsi qu'un superbe comptoir en bois qui faisait notre fierté. Le tout agrémenté des habituels écussons, fanions et posters que l'on trouve toujours dans ce type d'endroits.

Pierre préparait la mission selon les ordres que je lui donnais, associant la plupart du temps nos chefs de groupe. Il me présentait ensuite le tout pour validation. Le résultat tenait en quelques diapos que nous projetions lors du rassemblement du soir. J'exposais la mission et ses objectifs, Pierre donnait les détails tactiques, puis les gars posaient toutes leurs questions. Rien ne devait être laissé au hasard, et aucun doute ne devait subsister dans l'esprit de quiconque. Nous essayions d'anticiper tous les cas non conformes susceptibles de se présenter, et de donner des consignes en conséquence. En cas de prise à partie par arme à feu, caillassage ou embuscade complexe. En cas d'explosion d'un IED, qu'il fasse sauter le VAB de tête, celui du milieu ou le dernier. Selon que l'IED serait ou non valorisé par une embuscade. En cas de route bloquée et de changement d'itinéraire, etc.

Puis je choisissais un gendarme au hasard, qui nous rejouait le film en fonction de ce qu'il avait compris. Je lui injectais parfois des incidents en lui demandant comment réagir. Tout cela était fastidieux, mais ce sont ces habitudes et cette rigueur qui bien souvent font la différence le moment venu.

Le matin de l'opération, devant les VAB moteurs tournant, je fais un court briefing récapitulatif. Personne n'a de question et nous embarquons après les habituelles vérifications du bon fonctionnement de nos liaisons radio et de nos armes. La tension est palpable et c'est bien compréhensible. Nous attendons ce moment depuis si longtemps et l'heure a enfin sonné. Pour ma part je n'en mène pas large. Mais quiconque m'aurait vu à ce moment-là aurait pu jurer que je n'avais jamais été aussi calme ni aussi heureux ! Nous commençons à rouler vers l'entrée de la base. C'est le moment de demander au PC, le poste de commandement, l'autorisation de sortie de la FOB.

Chacun de mes gendarmes est doté d'une radio individuelle pourvue d'écouteurs et d'un micro. C'est ce que nous appelons le « réseau bas », interne à la POMLT, qui nous permet de parler entre nous. Mais il existe un réseau haut de commandement, dirigé depuis le PC, auquel toute unité quittant la FOB est reliée.

Je me tourne donc vers Biboul, et lui fais signe qu'il peut s'annoncer sur la fréquence.

Biboul, c'était mon radio. Transmetteur de formation, il tenait déjà ce rôle en France lors de nos missions de maintien de l'ordre. Sauf qu'en Afgha, le poste radio pour le réseau haut pesait une dizaine de kilos, qui venait s'ajouter au poids déjà important de son équipement. Il était ma voix et mes oreilles, et son job incluait le redoutable honneur de devoir me suivre partout comme mon ombre.

Pas très grand, le dos large, une touffe de cheveux châains et un éternel sourire au coin des lèvres, Biboul respirait la franchise et son regard clair inspirait confiance. D'origine basque, il supportait sans broncher le poids supplémentaire imposé par sa fonction. Calme et professionnel, plutôt taiseux, il était doté d'un humour fin qui le faisait apprécier de tous. C'est en soirée qu'il se révélait. Il possédait en effet un répertoire impressionnant

de chants du Sud-Ouest grâce auquel, en véritable boute-en-train, il entraînait son auditoire. Combien de fois nous sommes-nous évadés vers Mauléon-Licharre ou Bayonne l'espace de quelques minutes, oubliant momentanément l'Afgha et Tagab ?

À force de se côtoyer, un radio et son chef développent une grande proximité. Ce qui valait à Biboul de se faire traiter de fayot à tout bout de champ. Il était « le fils du patron ». Je l'avais un jour félicité devant tout le monde pour son excellent travail. Erreur ! Depuis ce jour, ses camarades s'arrêtaient à côté de lui, le regardaient, et s'exclamaient d'une voix de jeune fille et avec des yeux énamourés : « Oh ! Ne serait-ce pas là le meilleur transmetteur de France ? » Et invariablement il se trouvait quelqu'un pour renchérir : « Non ! Pas de France. Du monde ! » Pauvre Biboul, il en aura vu, des vertes et des pas mûres... Mais je continue à penser que c'était le meilleur transmetteur, de France et du monde. Son seul défaut était d'être un supporter inconditionnel du PSG.

Il me tend le combiné dans un sourire, me laissant gentiment l'honneur d'annoncer notre première sortie.

« Marshal.

— Marshal ?

— Marshal, demande autorisation de sortie de la FOB. Mission "DCP 1", conforme aux plans transmis.

— Marshal, autorisation accordée. Bonne mission.

— Marshal. »

Cette première se déroula sans anicroche. Nous atteignîmes le commissariat central du district de Tagab sans encombre. Les policiers afghans nous attendaient et nous firent un accueil chaleureux. J'eus droit pour ma part à la traditionnelle tasse de thé et à une assiette de pistaches et de fruits secs. Pacha Gul, le colonel, m'honorait et ce faisant me démontrait

aussi l'étendue de son pouvoir. Il avait un garde armé devant son bureau. Sa plus grande gloire était une sorte d'interrupteur sans fil en plastique qu'il promenait partout avec lui lorsqu'il déambulait dans la pièce. Régulièrement il appuyait dessus, ce qui avait pour effet presque immédiat de faire se matérialiser un policier, qui venait avec déférence prendre ses ordres. Le plus souvent, il revenait cinq minutes après avec de nouvelles tasses de thé – très bon, d'ailleurs.

Je me présentai à lui. Il voulut tout savoir de ma vie et de ma carrière. Lorsqu'il apprit que mon épouse attendait notre troisième enfant qui naîtrait pendant l'OPEX, il se troubla. Cet homme qui se battait depuis toujours et avait survécu dans un univers impitoyable était sincèrement touché par ce jeune officier français qui laissait sa femme enceinte et ses enfants pour venir aider son pays. À l'image de leur terre, les Afghans étaient tout en contrastes.

J'avais déjà deux filles. Afghan, mâle et guerrier, cela ne comptait pas pour lui. Il me promit, si c'était un garçon qui naissait, de m'offrir pour lui des vêtements traditionnels. Il tint parole.

Pendant ce temps, sous les ordres de Pierre, ma POMLT se mettait en protection à l'intérieur du DCP et le sécurisait. Des binômes de gendarmes se relayaient dans les différentes tours de guet. Un VAB, mitrailleuse de 12,7 en batterie, prenait le portail principal en enfilade. Ceux qui n'étaient pas de garde remplissaient à la pelle des sacs-à-terre pour améliorer les défenses passives du commissariat. Cela contribuait aussi à renforcer la sécurité de nos policiers, car malgré mes tentatives et celles de mes prédécesseurs il ne fallait pas attendre d'eux qu'ils le fissent. À quoi bon ? Si Allah voulait qu'ils meurent, ils mourraient. Si Allah voulait qu'ils vivent, ils vivraient. Qui étaient-ils pour s'opposer à ce qui est écrit ? J'ai plusieurs fois tenté d'échanger avec eux autour du « aide-toi, le Ciel t'aidera ». Ils ont souri poliment.

Les mentors prenaient contact avec leurs homologues. Pacha Gul fit les présentations et nous effectuâmes le tour du propriétaire. Il y avait une vieille carcasse de char soviétique dans la cour, tournée plein est vers la vallée d'Alasay. Le colonel commenta de façon laconique : « C'est leur char qui s'est avancé le plus loin dans la vallée. » Il resta stoïque mais il me sembla percevoir le message. Beaucoup d'étrangers étaient venus en Afghanistan. Ils avaient tous fini par repartir, sans avoir gagné autre chose que des morts.

Nous rentrâmes à la FOB en fin d'après-midi. Nous avions chaud, nous étions crevés, mais nous étions heureux. Après nous être occupés du matériel, nous nous retrouvâmes pour un débriefing. Les mentors expliquaient aux autres membres de la POMLT ce qu'ils avaient fait durant la journée. Les chefs de groupe puis Pierre commentaient l'opération, les difficultés rencontrées et les bonnes pratiques. Il ne s'agissait pas d'être scrupuleux, mais d'améliorer nos procédures. Tous les gendarmes pouvaient s'exprimer pour poser des questions ou faire des propositions. J'intervins en dernier pour clore le débriefing.

La douche fut particulièrement appréciée ce soir-là. L'objectif était atteint : mes gendarmes prenaient confiance.

Ils allaient en avoir besoin pour la suite du mandat.

¹. *Troops in contact*, terminologie US pour une prise à partie par arme à feu. Repris en français, cela a même donné le verbe « se faire tiquer ».

Arrestations

Une autre des missions de la POMLT avait été mise en place par l'équipe de nos prédécesseurs. Nous appelions cela la « QRF¹ judiciaire ». Le concept en était simple. Au cours de leurs opérations, il arrivait souvent aux militaires français de faire des prisonniers ou tout au moins de retenir des personnes suspectes. Nos règles d'engagement permettaient légalement de jeter un voile pudique sur certaines libertés d'aller et venir dans le but de préserver la sécurité de nos troupes, ce qui à tout prendre valait mieux pour les individus concernés que de perdre la vie. Sauf que l'Afghanistan était un État souverain avec lequel nous n'étions pas en guerre. Il convenait donc de le faire sous couvert de l'armée afghane dont certaines unités accompagnaient nos soldats, puis de remettre pour enquête les personnes interpellées à la police afghane. D'autant que les unités françaises étaient souvent engagées au contact de l'ennemi et n'avaient aucun homme à distraire pour la garde de prisonniers.

C'était donc à nous, POMLT, d'accompagner les policiers afghans pour récupérer en première ligne les retenus. Nous devions ensuite assister les enquêteurs lors des auditions des mis en cause. Cela nous permettait de nous assurer que les suspects étaient convenablement traités, la procédure pénale respectée, mais aussi d'obtenir du renseignement que nous faisions immédiatement remonter.

Ce jour-là je fus appelé au PC de toute urgence. Nous savions qu'il y avait

une opération en cours et que les paras étaient aux trousses d'un chef insurgé local. Les combats faisaient rage, et il y avait à nouveau des blessés dans les rangs français. Je donnai l'ordre à Pierre de faire mettre tout le monde sur le pied de guerre. L'affaire semblait sérieuse.

Le poste de commandement était situé non loin de la POMLT, il suffisait de traverser la zone de poser des hélicoptères. C'était un gros ensemble de plain-pied recouvert de six mètres de terre pour pouvoir résister aux obus. À l'intérieur, des officiers d'état-major et des techniciens de toute sorte tenaient des quarts et assuraient une permanence 24 heures sur 24. C'est ici qu'étaient conçues puis conduites les opérations. Le chef de corps et le chef-ops y avaient leur bureau.

Ils m'exposèrent la situation. La traque du chef insurgé s'était achevée autour d'un *compound*, une maison afghane en torchis dont les murs très épais n'avaient que peu d'ouvertures. Les bâtiments formaient généralement un carré et disposaient de ce fait d'une cour intérieure où se déroulait la vie familiale, les femmes y étant protégées des vues et donc relevées provisoirement de l'obligation du port de la burqa. Une fois le *compound* encerclé, il avait fallu longtemps encore avant que les paras ne réussissent à l'investir totalement. De chef insurgé, point. Il y avait en revanche une trentaine de personnes à l'intérieur, dont aucune bien entendu n'avait la moindre idée de qui était l'insurgé en question. Ni de ce que les paras faisaient là. Ah bon, quelqu'un leur avait tiré dessus à partir d'ici ? Pas au courant. On avait donc ramassé tout le monde.

J'indiquais au colonel Renaud que j'allais pouvoir remplir la mission, mais sous certaines conditions uniquement : que j'obtienne de Pacha Gul des policiers afghans², ainsi que l'aval de ma propre hiérarchie. Enfin je lui exposai mon point de vue sur la situation. Nous n'allions pas pouvoir embarquer trente personnes, ne serait-ce que pour des raisons logistiques.

Cela ne semblait de toute façon ni crédible, ni même souhaitable. Un *compound* abrite généralement plusieurs générations d'une même famille, et celui-ci ne devait pas faire exception à la règle. Il devait bien y avoir des femmes, des enfants et des vieillards dans le lot. Je demandais donc à ce que le chef du dispositif sur place s'assure de ne sélectionner que des combattants potentiels, ce qui fut accordé par le chef de corps.

Je revins à la POMLT et les informai rapidement de la situation. J'ordonnai aux mentors d'appeler le commissariat pour que des policiers nous accompagnent et à Pierre de contacter la compagnie française engagée pour convenir d'un lieu de rendez-vous.

Quant à moi, j'appelai mon chef le lieutenant-colonel Éric afin d'obtenir l'autorisation nécessaire. Ce processus de validation systématique d'une mission par son supérieur qui lui-même n'est pas physiquement présent peut sembler assez lourd. Il avait pourtant pour objectif de nous protéger, de nous-mêmes et des autres. Cette mission de POMLT était très récente pour la gendarmerie. Il fallait se garder de l'enthousiasme trop marqué d'un jeune capitaine qui aurait pu entraîner son unité dans des missions qui n'auraient pas correspondu au mandat reçu.

Mais à Tagab, comme capitaine, j'étais le gendarme le plus gradé, et faisais face à un colonel de parachutistes qui était à la tête de tout le bataillon, sans pour autant m'avoir sous son commandement direct. Faire valider ma mission par mon supérieur dans la chaîne hiérarchique de la gendarmerie équivalait donc à lui faire porter le poids de la décision. Cela m'exonérait vis-à-vis du colonel Renaud en cas d'éventuel refus. Éric avait d'ailleurs dit à tous ses capitaines avant le départ : « Si vous êtes sollicités pour une mission qui vous semble sortir de votre mandat, dites-le-moi. Je vérifierai et si c'est bien le cas, je ne donnerai pas mon accord. J'en assumerai les conséquences auprès de l'état-major de la Task Force La Fayette. Appuyez-vous sur moi. » Un vrai chef. Il s'était abstenu de préciser que nos éventuels refus devraient être sérieusement motivés. Il savait

qu'avec nous, il risquait plutôt d'être confronté à devoir brider notre allant.

Ce coup-ci, il donna son accord. Dix minutes plus tard nous quittions la FOB, précédés par deux pick-ups de la police afghane. Nous nous dirigeâmes vers le sud, au point de rendez-vous fixé.

Il s'agit de l'un des rares postes de police en dur, grand bâtiment aux trois quarts vide. L'endroit est clos de murs épais d'origine, et sécurisé par l'armée de Terre qui y a laissé ses blindés pour manœuvrer à pied. Nous attendons patiemment le retour des fantassins avec leurs prisonniers.

Comme je le craignais, la logique du tri n'a pas été poussée jusqu'au bout. Nous voyons se détacher sur la ligne de crête, après de longues minutes d'attente, des silhouettes d'hommes en armes qui en encadrent une vingtaine d'autres, mains attachées dans le dos.

Je prends contact avec le commandant de compagnie, qui m'explique les conditions de la capture et les combats qui la précédèrent. Un de mes gendarmes note l'affaire, pour permettre aux policiers afghans de mener plus tard une audition correcte sur la base de ces éléments. J'explique à mon camarade parachutiste que nous n'allons pas pouvoir ramener tout le monde et qu'il va falloir procéder à une première discrimination. Il paraît déçu. Il me rétorque qu'une partie des prisonniers a déjà été relâchée conformément aux ordres reçus. OK. On nous a donc épargné les femmes, les enfants, l'aveugle et le vieillard cacochyme... Mais tous ceux qui sont en âge de tenir un fusil sont là. Et ça fait du monde.

Je demande à mes gendarmes de faire interroger par des policiers chaque personne retenue. Après quoi les policiers nous donneront leur avis et nous ne garderons que les plus suspects à leurs yeux. Pas très orthodoxe ni probablement très efficace. Mais nous sommes en Afghanistan, sans aucun pouvoir judiciaire en propre. Notre rôle consiste simplement à conseiller la police afghane, police nationale d'un État souverain. Police que par ailleurs nous savons peu fiable.

Durant ces auditions express, nous discutons avec les soldats de la compagnie para. Plusieurs viennent nous voir. « Ils vont partir en taule, hein, mon capitaine ? Ces salopards nous ont canardés pendant des heures. On a des blessés ! »

Facteur supplémentaire à prendre en compte. Nos camarades sont éreintés, ils ont durement combattu, et certains de leurs copains sont blessés. Tout cela rend la situation assez tendue, et je commence à me sentir entre le marteau et l'enclume, place inconfortable s'il en est.

Je me tourne vers Steph. Steph, c'est un de nos mentors opérationnels, un de ceux qui travaillent au plus près des policiers afghans. Issu de la gendarmerie départementale, plus précisément un motard de la gendarmerie. Quand ils l'apprennent, la plupart des gens s'étonnent. Steph a plutôt un physique à servir en unité d'intervention. Il mesure plus d'1,90 mètre et doit bien peser dans les cent kilos. Les épaules larges et des mains comme des battoirs. Beau gosse, cheveux plutôt longs pour les standards militaires, mèche noire devant les yeux et bouc bien taillé, d'un naturel joyeux, il attire la sympathie. Calme et posé, grand professionnel.

J'attends de lui la bonne idée pour sortir par le haut de cette situation inextricable. Je ne peux ramener tout le monde, mais dois le faire comprendre à mes camarades.

Steph trouve la solution. Dans son matériel de mentor, il possède un produit révélateur de traces de poudre. Si des traces apparaissent sur les mains après application du produit, cela démontre que l'on a tiré dans la journée. Les policiers afghans, sur ses indications, s'en donnent à cœur joie. Pour les gars de l'armée de Terre, c'est conforme. Un truc comme dans les séries télé, là c'est du sérieux. Plus en tout cas que le flair de l'enquêteur afghan.

Le résultat ne comble pas nos espérances. Le produit ne révèle qu'un seul suspect dont les mains sont recouvertes de poudre. Les paras ont en outre formellement identifié deux autres types comme ayant participé aux

combats. Concernant ces derniers, j'entame alors une difficile négociation avec les policiers afghans. Le produit révélateur de poudre devient l'alpha et l'oméga de l'enquête. Il n'a rien donné pour ces deux-là, il n'y a donc pas de raison de les embarquer... J'obtiens finalement gain de cause après de longues palabres, les paras passablement énervés, tournant autour de nous d'un air peu amène.

Sur ces entrefaites, et comme si la situation n'était pas assez compliquée, les *maleks* font leur apparition. Autorités coutumières locales, ils viennent réclamer la libération de tous les prisonniers, selon eux parfaitement blancs dans cette affaire.

C'était tout ça, l'Afgha. Nous avons relâché tous les autres et sommes repartis avec nos policiers et les trois suspects retenus. Personne n'était dupe, mais les apparences étaient sauvées. Des auditions plus poussées eurent lieu en notre présence sur la FOB.

En fin de compte, après une nuit passée dans les cellules du DCP, ils furent tous relâchés. Ils avaient été arrêtés sur les lieux d'un combat, l'un d'entre eux avait assurément tiré dans la journée, et les autres étaient formellement identifiés par plusieurs des participants aux combats. Un « faisceau de présomptions », dirions-nous dans notre jargon. Mais, dans un pays où tout le monde chasse et porte une arme, cela n'était visiblement pas suffisant.

Le dessous des cartes nous échappait à peu près complètement, mais je suis quasiment sûr qu'en France aussi ils auraient été relâchés. Nous n'avions aucun élément matériel de preuve. Il n'empêche. Tout ici dépendait du bon vouloir des policiers afghans, dont la logique nous déconcertait et n'était assurément pas la nôtre. En revanche, aux yeux de l'armée de Terre, nous étions en tant que gendarmes clairement responsables de la suite des événements. Je touchais là du doigt pour la

première fois du mandat une difficulté qui s'imposerait de plus en plus. Peu important les explications, les bonnes ou les mauvaises raisons, chaque fois que la police afghane relâcherait des prisonniers, ce serait la faute des gendarmes. On ne me le dirait pas, mais on me le ferait sentir.

Et c'était particulièrement agaçant.

1. *Quick response force* : Unité de réaction rapide. Terme désignant généralement une unité de combat en réserve d'intervention sur la base, capable de renforcer sur très court préavis une unité en difficulté à l'extérieur.

2. La règle était simple : pas de policiers afghans, pas de mission pour la gendarmerie française. Notre raison d'être était d'accompagner la police, pas de nous y substituer.

Chat noir

Cette semaine-là, le colonel Bruno, patron de tous les gendarmes d'Afghanistan, devait venir nous rendre visite. Il est d'usage qu'un chef militaire fasse au moins une fois au cours de son mandat ce que l'on appelle la « tournée des popotes ». Responsable de l'intégralité du dispositif de la gendarmerie en Afghanistan, Bruno n'avait pas choisi un poste facile. Outre les POMLT de Tagab, Nijrab et Tora, les gendarmes français étaient présents dans deux écoles de police au Nord et à l'Est du pays, ainsi qu'individuellement dispersés dans un certain nombre de postes d'experts en état-major ou au sein de laboratoires de police technique et scientifique. Sans compter les prévôts, ni l'état-major du commandement de la gendarmerie, le COMGEND, en charge de l'administratif et de la logistique pour tout ce petit monde.

Le colonel Bruno savait que la direction générale à Paris surveillait ce qui se passait en Afghanistan comme le lait sur le feu. Sa responsabilité était énorme, tout comme la tension qui l'accompagnait.

Bruno était un chef comme on en croise peu dans une carrière. Brillant, travailleur acharné, extrêmement bienveillant, il ne haussait le ton qu'en de très rares occasions. Major de sa promotion de Saint-Cyr, Bruno avait directement choisi la gendarmerie, au sein de laquelle il déroulait une carrière sans faute. Il avait été apprécié dans toutes ses affectations, de ses chefs comme de ses subordonnés, qu'il s'agît de postes opérationnels ou en état-major. Juste avant l'Afghanistan, il se trouvait à la tête du bureau du

personnel officiel, le BPO¹. À ce titre, il était le gestionnaire de tous les officiers de gendarmerie. Au lieu de s'aménager une sortie facile et en douceur, il avait choisi l'Afgha, où il n'y avait que des coups à prendre. Sans parler du célibat géographique d'un an. D'allure militaire, les cheveux grisonnants coupés courts, le colonel Bruno était grand et sec. Des yeux perçants dans un visage émacié. Il devait arriver pour passer 48 heures à Tagab. J'avais évidemment concocté un programme en conséquence, d'autant qu'il tenait à sortir en mission avec nous.

Un hélico français le déposa le jour dit et je lui fis visiter notre zone-vie et rencontrer mes gendarmes, qui de fait étaient aussi les siens. Il découvrit ainsi cette enclave au sein du village gaulois, juste en-dessous de la DZ, la zone de poser hélicoptère. Il ne dit rien en voyant les quatre tentes de six places qu'occupaient les gars. Mais il me regarda et nous pensâmes probablement la même chose. Ces mêmes gendarmes qui râlaient outre-mer à cause du confort spartiate de leurs bungalows en préfabriqué, pourtant tout à fait corrects, logeaient ici sous une tente avec un espace intime de 2 mètres carrés. Un lit picot, une armoire de toile, une cloison fermée d'un vague rideau pour isoler et l'arme accrochée à un grillage au-dessus du lit. Et ils étaient heureux !

Le colonel Bruno, à qui le chef de corps des paras avait proposé un logement de passage plus décent, avait décliné poliment, sachant qu'il restait des places sous tente. Il tenait à partager nos conditions de vie durant sa visite, et ce simple point en disait déjà long.

Il trouva digne d'un roi le container percé d'une fenêtre et d'une porte que je partageais avec Pierre et jugea très fonctionnel celui qui lui faisait face et qui nous servait de bureau. Il avait raison.

Il assista au briefing pour la mission du lendemain matin et passa la soirée avec nous autour d'une bière. Sa discrétion et sa bienveillance lui valurent

très vite l'estime et le respect de mes gendarmes à qui il consacra beaucoup de temps.

Le lendemain nous nous mettons en route pour le commissariat. Le but de la mission est double : présenter le colonel Bruno au colonel Pacha Gul et effectuer une patrouille à pied dans le marché de Tagab.

La première partie se déroule sans incident. Pacha Gul, très honoré de cette visite, accueille Bruno avec tout le décorum qui sied dans les pays d'Orient. Nous buvons beaucoup de thé et mangeons beaucoup de fruits secs.

Puis, après un dernier briefing, la patrouille quitte le commissariat pour s'enfoncer dans les ruelles de Tagab. Le marché est très pittoresque. Comme au Moyen Âge en Europe, les différentes corporations sont rassemblées par rues ou par quartiers. Il y a les marchands d'épices, les maraîchers, les mécaniciens, les vendeurs de jouets, les fripiers. Le tout dans une ambiance de souk. Les gens s'invectivent d'un étal à l'autre, des bandes de gamins chapardeurs courent dans tous les sens. Ma rue préférée est celle des bouchers. Les carcasses pendent à ciel ouvert sur d'énormes crocs, et chaque morceau est intégralement recouvert de centaines de mouches vrombissantes. L'odeur douceâtre du sang et de la viande est écœurante. Le dépaysement garanti !

Notre présence ne semble gêner personne. Des sourires, ou de l'indifférence, mais nous ressentons rarement de l'hostilité. Il faut malgré tout rester particulièrement vigilants, et ces sorties ne sont pas de tout repos pour les nerfs.

La POMLT protège les mentors qui eux-mêmes se trouvent avec une poignée de policiers afghans. Ils prennent contact avec les commerçants, discutent, palabrent, attrapent au vol des bribes de renseignement qu'il conviendra de recouper et d'exploiter. Le prix des denrées est déjà un

indicateur en soi. Plus les choses vont mal, plus l'approvisionnement est compliqué. Et plus c'est cher.

Sous cette façade exotique et bon enfant, le danger est partout. À Tagab, l'insurrection est chez elle comme un poisson dans l'eau, et nous ne sommes à l'abri nulle part. Chaque véhicule stationné, chaque bouteille de gaz posée à même le sol peut être un piège.

De loin en loin, nous croisons des hommes en armes, en civil. Ils portent un vague brassard fluorescent, qui marque leur appartenance à l'Afghan Local Police, l'ALP, milices villageoises à la loyauté plus que douteuse, qui combattent l'insurrection aux côtés du gouvernement et des forces de la coalition internationale. Les motivations de leurs membres sont troubles, en tous cas extrêmement variées. Certains ont été torturés, ou bien ont perdu des membres de leur famille par la faute des talibans et consorts. Ceux-là sont les plus fidèles, car leur haine pour notre ennemi commun nous assure qu'ils ne trahiront jamais. Les autres sont des voyous, des mercenaires, ou tout simplement des idiots. Là aussi les logiques tribales et claniques jouent à plein et il nous est impossible de démêler l'écheveau. Physiquement, la différence entre un Taleb et un ALP tient dans le brassard, que tous ne portent pas...

Le thermomètre, c'est nos policiers. Ils connaissent la population, ont des contacts partout et, étant afghans, perçoivent des choses invisibles pour nous. Lorsque nous sommes inquiets, il suffit de les regarder pour savoir si nous avons des raisons de l'être. Leur nervosité est un signe qui ne trompe pas. Et justement, ce jour-là, ils semblent tendus. Pour nous, cette patrouille ressemble en tout point à celles que nous avons déjà menées jusqu'alors. Il est vrai cependant que j'ai eu du mal à obtenir un groupe de policiers pour nous accompagner sur le bazar, alors qu'habituellement ce n'est pas un problème. Il m'a fallu insister et mettre en avant la présence parmi nous du colonel Bruno, sous peine d'annuler la mission.

Nous venons de reprendre la progression après un arrêt auprès d'un vendeur de pastèques quand soudain une forte explosion se fait entendre, très proche. Instantanément, les gars se postent. Chacun se met en sécurité au plus près de là où il se trouve. À la radio, je demande aux chefs de groupe de me faire le point de leurs ouailles, et un compte rendu sur ce qui se passe. Un panache de fumée noire s'élevant derrière un des *compounds* où nous nous trouvons, ainsi que les cris de nos policiers, répondent à la question.

« *Arpidji, arpidji*² ! », crient-ils en courant vers moi accompagnés des mentors. Ces derniers me rendent compte que les policiers viennent d'armer leur kalachnikov. C'est un signe de plus : nous avons d'habitude le plus grand mal à leur faire tenir leur arme autrement que comme un sac à mains.

Quelques rafales d'armes automatiques résonnent ensuite, en provenance du même endroit que l'explosion. Autour de nous, la vie continue et c'est à peine si les Afghans prêtent attention à l'événement, preuve que nous ne sommes pas visés directement. Puis plus rien. Je vais donner l'ordre de reprendre la patrouille, quand je me rends compte que la présence du colonel Bruno qui m'observe influe sur ma décision. Je veux lui montrer que nous avons du sang-froid à revendre et ne sommes pas impressionnables. Réflexe idiot qui met inutilement la vie de mes hommes en danger.

Après un bref compte rendu radio au PC, j'ordonne prudemment le repli vers le commissariat et la fin de la patrouille. Le lieu de l'explosion est visible depuis la FOB et mes gendarmes restés de garde sur les tours de guet du DCP me rendent compte également de ce qu'ils peuvent observer. Les policiers ne se calment qu'une fois à l'abri. Le colonel Pacha Gul nous attend avec un petit groupe en armes. Il se perd dans des explications alambiquées auxquelles je n'entends goutte.

Nous n'avons jamais su ce qui s'est passé ce jour-là, mais le colonel

Bruno y a gagné définitivement sa réputation de « chat noir ». C'était la première fois du mandat qu'il arrivait quelque chose pendant une patrouille-bazar ! Nous nous sommes réorganisés et le reste de la journée fut consacré à de l'instruction au profit des officiers et policiers présents au commissariat.

Le trajet du retour se déroula sans encombre et je donnai mes ordres pour le lendemain avant de passer une agréable soirée avec Pierre et le colonel Bruno. Aussi improbable que cela puisse paraître, il y avait une pizzeria « italienne » sur la FOB. Ouverte au début de notre mandat et tenue par des civils indo-pakistanaïes, elle détonait dans notre univers guerrier de baraquements, tentes et barbelés. Mais justement elle donnait un petit air de civilisation à notre villégiature. L'espace d'une grosse heure, malgré nos tenues de combat, nous eûmes la sensation d'être au repos à l'arrière. Joie simple et délicieuse.

[1.](#) L'évocation de ces initiales fait immédiatement réagir tout officier de gendarmerie, qu'il espère ou non avoir encore une carrière !

[2.](#) Pour RPG-7, abréviation de *routchnoy protivotankovy granatamiot*, le mythique lance-grenades soviétique que tous les rebelles du monde portent en bandoulière en plus de leur kalachnikov.

La loi de Murphy

Le lendemain avait lieu une opération d'un genre particulier. Il s'agissait d'un « *cordon and search*¹ », mission qui vise à l'interpellation domiciliaire d'un insurgé. Elles émailleraient le mandat et nous participerions à la plupart d'entre elles avec nos policiers. Le principe était le suivant : les troupes se mettaient en place de nuit après une longue approche à pied, et formaient deux cordons. Un cordon extérieur au plus loin de l'objectif, afin d'empêcher l'arrivée de renforts ennemis. Un cordon intérieur, qui entoure l'objectif – généralement un *compound* – au plus près, pour s'opposer à toute fuite. Aux premières lueurs du jour, une colonne d'assaut mêlant policiers afghans et gendarmes français du GIGN², ou bien commandos parachutistes en l'absence de ces derniers, pénètre dans le *compound* en vue d'interpeller l'insurgé recherché. Une perquisition se déroule ensuite pour chercher documents et caches d'armes.

Notre place aurait dû être dans le cordon intérieur au plus près du bâtiment visé, mais pour cette première du mandat nous ne participâmes qu'à la périphérie de l'opération en mettant en place un *check-point* sur la route d'accès avec nos policiers. Cela leur permettait de travailler, et nous de nous assurer que rien n'arriverait de ce côté-là sur nos camarades engagés dans le « *cordon and search* ».

L'opération principale avait débuté depuis longtemps et nous suivions son déroulement à la radio. Nous nous étions pour notre part implantés sur un

des fameux postes de police qui s'égrenaient le long de la route Vermont. Nos mentors étaient sur l'axe avec les policiers, et j'avais fait positionner des appuis à partir des *bastion walls* du poste. Les VAB se trouvaient un peu en surplomb et avaient tourné leurs mitrailleuses de 12,7 en direction de la zone verte qui s'étendait face à nous, de l'autre côté de la route.

Tout est calme. Installé aussi confortablement que possible dans une tour de guet de fortune du poste de police, je devise en fumant avec mon radio. Exceptionnellement ce jour-là, ce n'est pas Biboul, mais Ruth, le radio suppléant.

Ruth est un sacré personnage. Grand, les cheveux blonds coupés courts, très sérieux dans le boulot, il est pourtant le clown de la bande. Il a choisi son pseudo en référence à Ruth Elkrief, journaliste de BFMTV, et passe son temps à réaliser de faux reportages sur ce qu'il voit ou imagine, en commençant invariablement son sketch par « ici Ruth Elkrief, en direct de... ». Grande gueule mais sympa, apprécié de tous, il a inventé tout un répertoire de grimaces – sa tête de chameau recueillait tous les suffrages – et ne peut s'empêcher de danser, sautiller et faire le pitre. Mais il sait aussi s'arrêter à temps, et son exubérance ne comporte pas une once de méchanceté. Il possède cette qualité rare de savoir pratiquer l'autodérision. Bref, un gendarme attachant, d'autant qu'il conserve sa bonne humeur dans les moments difficiles, et qu'il est franc comme un écu non rogné.

Dans la zone verte, l'opération touche à sa fin. L'insurgé recherché a été interpellé, une cache d'armes trouvée, ainsi que des uniformes de l'ANA, l'armée nationale afghane. Les troupes se préparent à se replier, dans l'ordre inverse de leur mise en place : d'abord le cordon intérieur, puis l'extérieur. Nous devons voir passer tout le monde sur notre *check-point* avant de pouvoir faire nous-mêmes retour sur la FOB, en bons derniers.

Justement, Ruth me dit :

« Encore une guerre qui aura fait plus de cocus que de morts, mon capitaine ! »

Je m'esclaffe, c'est notre expression consacrée chaque fois qu'il ne se passe rien. C'est nul, voire glauque, en y regardant de plus près, mais ça nous fait toujours autant marrer. Je rétorque :

« Détrompe-toi, mon vieux, ces opérations de *cordon and search* sont les pires. À l'aller généralement, tout se passe bien. Les talebs sont surpris et nous laissent faire. Mais ils profitent du temps que dure la perquis' pour se mettre en place, et nous attendent sur le chemin du retour. Crois-moi, c'est pas fini. »

À peine ai-je prononcé ces mots que les premières rafales claquent. Puis les explosions désormais familières. AK47, PKM, RPG-7³. La radio crépite, annonçant le contact. Le bruit caractéristique des armes françaises se fait entendre quasi instantanément. La riposte est engagée.

De notre position, nous observons les panaches de fumée qui commencent à s'élever. Les flics afghans quittent le *check-point* en courant se mettre à l'abri derrière de gros troncs d'arbre en bord de route. Du bon sens, mais inquiétant tout de même. Les mentors les imitent. Du regard je fais le tour de mon dispositif. Tout le monde est en sécurité, sous blindage, dans le poste ou derrière des protections naturelles. J'évalue les combats à 1 000-1 500 mètres de distance.

Je trouve le temps de dire à Ruth : « Normal ! Le colonel Bruno a voulu sortir avec le GIGN aujourd'hui ! » Il rigole franchement, jusqu'à ce qu'une rafale vienne s'écraser sur la route devant nous, lui coupant la chique. Une deuxième atterrit peu après juste devant un de mes VAB, soulevant de petites gerbes de poussière. Les gars me rendent compte à la radio, mais nous ne voyons pas l'ennemi. Je mets quelques secondes à comprendre. Ce sont des balles perdues, des tirs de mitrailleuses insurgées qui n'ont pas atteint leur but et viennent mourir devant nous. Ça confirme mes estimations sur la distance des combats.

Je fais reculer mes VAB et réarticule mon dispositif. Le feu perd en intensité. À la radio, on entend une voix haletante demander un appui-mortier. À peine les coordonnées ont-elles été transmises que les premiers obus de 120 mm partent de la FOB. La section mortiers lourds du 35^e Régiment d'artillerie parachutiste⁴ vient d'entrer en action.

L'arrivée d'une patrouille d'hélicoptères de combat français composée d'un Tigre et d'une Gazelle calme définitivement les ardeurs des talebs. Un quart d'heure après, les premiers blindés amis passent devant nous, mitrailleuses braquées vers la zone verte. Une heure et demi plus tard, nous faisons notre entrée sur la FOB.

Le colonel Bruno nous raconta comment il s'était retrouvé à ramper à côté des gars du GIGN lors de la prise à partie. Il était secoué, mais heureux. On ne se sent jamais autant vivant que lorsqu'on a le sentiment d'avoir échappé de justesse à la mort. C'est cette plénitude que le colonel dégageait à ce moment-là. Après le débriefing et la remise en condition, j'accordai l'après-midi à tout le monde. Les gars se reposaient, regardaient un film ou faisaient du sport. Le trafic de disques durs externes tournait à plein régime. Les plus bricoleurs s'étaient fabriqué un ingénieux système de fine planche en bois pivotante, qui permettait de regarder un film tout en restant allongé dans son lit, puis de relever la tablette contre la cloison quand on avait terminé. La FOB disposait également d'une salle de sport et de musculation correctement pourvue.

Lorsque je fis un tour à la popote après avoir rédigé mes ordres pour le lendemain, j'entendis des cris, de joie et de frustration mêlées. Je rentrai et trouvai le colonel Bruno disputant une partie de foot endiablée sur la console de jeux, entouré d'un cercle d'admirateurs. Il venait de battre un de nos champions et n'était pas peu fier !

Et puis la « LEM » s'abattit de nouveau sur lui. LEM pour « loi de l'emmerdement maximum », aussi connue sous le nom de « loi de

Murphy ». On apprit que l'hélicoptère qui devait venir le récupérer pour le ramener à Kaboul ne viendrait pas. Pareil le lendemain, puis le surlendemain. Finalement, c'est une semaine complète qu'il passa parmi nous. Et nous en avons été ravis. Il s'était discrètement mais totalement intégré. Il avait par exemple constaté avec amusement que le matin, au lieu de se serrer la main, on se *checkait*, poing contre poing. Très marqué « film de guerre américain », ce geste avait pourtant et surtout le grand avantage d'être plus hygiénique que la poignée de main traditionnelle à la française. En opération, surtout dans un pays chaud, il arrivait fréquemment que se propagent des épidémies de certaines maladies désagréables et embarrassantes. Il s'y était donc mis et *checkait* allègrement mes gendarmes qui n'en revenaient pas de se faire saluer de la sorte par un colonel. Aucune démagogie derrière cette attitude, mais bien un très vif sens de l'à-propos et de l'humain. Les gars ne s'y trompaient pas, d'ailleurs, qui n'oubliaient jamais de présenter leurs respects, selon la formule consacrée dans l'armée française. Ce fut une belle semaine, riche en péripéties. Le jour de son départ, on le sentait visiblement ému d'avoir à nous quitter. Il nous salua l'un après l'autre et eut un mot pour chacun.

Pierre et moi l'accompagnâmes jusqu'à la DZ pour attendre l'hélico et l'aider à porter ses affaires. Nous discussions tranquillement lorsqu'une explosion retentit, suivie de rafales d'armes automatiques. Nous étions encore en train de nous demander d'où ça venait, quand un sifflement se fit entendre au-dessus de nos têtes, immédiatement suivi d'une explosion, juste de l'autre côté de la zone de poser d'hélicos, derrière les *bastion walls* qui formaient l'enceinte extérieure ouest de la FOB, à 100 mètres de là où nous nous trouvions. Sur un geste de ma part, Pierre et moi agrippâmes le colonel et nous commençâmes à l'amener vers le poste de commandement tout proche, capable de résister à tous les types d'obus. Un hélico français surgit alors de la montagne et se posa sous nos yeux médusés. Nous bifurquâmes et le colonel embarqua rapidement, non sans nous avoir demandé en criant

de lui rendre compte de ce qui se passait.

L'hélico redécolla aussi sec. La FOB venait de subir une attaque, plutôt un harcèlement. Mais l'affaire était si récente que personne hormis les gens de garde n'avait réagi. Les pilotes de l'hélicoptère ignoraient donc ce qui se passait au sol. Sans cela, le colonel était bon pour passer encore quelques jours parmi nous. Je l'appelai le soir-même pour lui rendre compte. Il me remercia et me promit de revenir nous voir.

- [1.](#) Littéralement « entourer et fouiller ».
- [2.](#) Groupe d'intervention de la Gendarmerie nationale.
- [3.](#) Fusil d'assaut, mitrailleuse et lance-roquettes.
- [4.](#) Le 35^e RAP, basé à Tarbes.

Baudouin

Bruno reparti, la vie reprit son cours et les missions s'enchaînèrent. Jusqu'à ce 6 juin qui restera à jamais gravé dans ma mémoire. La POMLT participait comme la quasi-totalité des forces disponibles à l'opération « Condor Circle », qui revenait de façon récurrente. Elle avait pour but de sécuriser l'axe Vermont pour y faire passer un convoi logistique français destiné à ravitailler nos bases avancées. Parti de Kaboul, le convoi remontait vers le nord, passait devant Bagram, puis bifurquait à l'est vers Nijrab avant de redescendre plein sud sur Tagab, son point d'arrivée. Sur chacune des deux FOB avaient lieu des opérations relativement longues de déchargement avant que le convoi composé de plusieurs dizaines de camions et de véhicules d'escorte ne puisse reprendre la route. Une fois le déchargement terminé à Tagab, le convoi repartait en sens inverse pour retourner vers Kaboul.

En ce qui nous concerne, nous devions être en place bien avant le passage du convoi, et ne pouvions nous désengager qu'après qu'il serait repassé devant nous. Cela pouvait représenter jusqu'à une dizaine d'heures d'opération hors de la FOB. Pannes de véhicules, IED, embuscades, temps de déchargement, tout cela rendait les choses fort aléatoires.

Les premières fois j'avais bien tenté de donner à mes hommes une estimation, mais rapidement j'avais abandonné au vu du delta trop important entre mes prévisions et la réalité. Lorsque l'un de mes gendarmes

me posait malgré tout la question fatidique « vous pensez qu'on en aura pour combien de temps, mon capitaine ? », je me contentais de hausser les épaules et de marmonner dans un sourire : « Le moins longtemps possible, *inch'Allah*. » Le fatalisme des Afghans commençait à déteindre sur nous. Insensiblement nous faisions nôtre leur dicton « vous avez la montre, nous avons le temps »... Les troupes françaises de Tagab se répartissaient tout le long de Vermont vers le nord jusqu'à un col où se faisait la jonction avec les gens de Nijrab.

La plupart du temps, l'armée de Terre se positionnait à l'ouest de la route logistique, sur les contreforts caillouteux de la Koh-e-Sofi, la montagne pelée longée par Vermont. Une fois installés sur les surplombs de la route, les soldats observaient la zone verte, ses arbres et ses habitations, prêts à tirer sur les groupes insurgés qui chercheraient à s'approcher du convoi pour l'attaquer. Certaines unités tenaient quelques points clés du terrain, hameaux ou gros carrefours côté zone verte, dans le but de pouvoir fixer l'ennemi ou de manœuvrer pour le contrer.

Quant à nous, avec nos policiers, nous montions là encore un *check-point* sur l'axe, à partir d'un poste de police, dans des espaces lacunaires, qui n'étaient pas tenus par d'autres forces. J'en choisisais généralement deux, ce qui nous permettait de changer en cours de journée et de faire travailler plus de policiers.

Les premiers à sortir étaient les sapeurs du DOIP, le détachement d'ouverture d'itinéraire piégé. Ces soldats du génie s'assuraient avant le déplacement des troupes que la route ainsi que les lieux de stationnement n'étaient pas truffés d'engins explosifs de toute sorte. Ces trompe-la-mort, équipés de véhicules blindés spécifiques évoquant un bestiaire de science-fiction, vérifiaient chaque centimètre carré de terrain. Certaines portions se faisaient en véhicule, d'autres à pied avec les soldats munis de détecteurs de métaux, les fameuses « poêles à frire ». Il n'était pas rare qu'ils découvrent

des IED. La plupart « dormants », c'est-à-dire pas encore reliés à un détonateur, d'autres actifs et destinés à un emploi immédiat. Dans un cas comme dans l'autre, il fallait les désamorcer. Le détachement était aussi régulièrement la cible de tirs insurgés et une section de combat protégeait ceux qui déminaient. Il faisait l'admiration de tous et nous sortions sans crainte de la FOB lorsque l'on nous rendait compte que le DOIP avait terminé son ouverture de route.

C'est ce qui se passa ce matin du 6 juin. On nous annonça la fin de la reconnaissance par le DOIP et l'autorisation de nous déployer. Les unités quittaient la FOB dans un ordre prédéfini. Quand vint notre tour, nous prîmes la route pour nous mettre en place à l'endroit convenu. Une heure plus tard le dispositif était opérationnel et les contrôles sur l'axe effectifs. Le calme dura peu, on nous signalait à la radio l'arrivée d'un groupe insurgé par la zone verte, un peu plus au sud de notre position. Il tomba sur des miliciens de l'Afghan Local Police qui engagèrent le combat, l'empêchant d'atteindre le bord de la route pour y monter une embuscade contre notre convoi. Les hostilités durèrent une grosse demi-heure, durant laquelle plusieurs ALP furent blessés.

Quant aux talibans, il était toujours difficile d'obtenir un décompte précis de leurs pertes. Ils avaient pour habitude de ne jamais laisser d'hommes sur le terrain, qu'ils soient morts ou blessés. Il nous fallait attendre que les policiers nous renseignent, tout en sachant que les chiffres qu'ils fournissaient étaient à prendre avec des pincettes.

Il y a encore des coups de feu sporadiques lorsque je suis contacté sur le réseau haut. On m'indique que je vais être appelé sur mon téléphone portable. Ce n'est absolument pas la procédure habituelle. Je me lève aussitôt pour chercher un endroit où je pourrais capter, une gageure dans la zone où je me trouve. Je réfléchis à toute allure, essayant de deviner ce que

l'on me veut. Une malheureuse barre de réseau apparaît enfin sur mon téléphone local. Je n'ai pas longtemps à attendre avant de le sentir vibrer et je décroche en essayant de rester stoïque.

« Allô, mon capitaine, c'est Jordy. Vous m'entendez ? »

Jordy est un gradé de l'escadron avec lequel je m'entends particulièrement bien. La voix est chaleureuse et joyeuse, et je me détends instantanément.

« Je t'écoute, Jordy, qu'est-ce qui se passe ?

— Mon capitaine, j'ai la joie de vous annoncer que vous êtes l'heureux papa d'un petit Baudouin ! »

Je ne réponds pas tout de suite. Les pensées les plus variées se bousculent dans ma tête et un flot d'émotions contradictoires me submerge. Je bafouille un « Comment ? Déjà ? » maladroit, en même temps que les larmes me montent aux yeux. Larmes de joie pour ce fils qui vient de naître. Larmes de tristesse de n'être pas là aux côtés de ma femme pour la soutenir et accueillir ce petit homme.

Jordy enchaîne en me racontant sa conversation téléphonique avec mon épouse. Il semble aussi heureux que moi. Je le remercie chaleureusement et raccroche, complètement déphasé. Les yeux dans le vague, abasourdi, j'allume une cigarette tout en m'asseyant sur un rocher derrière le poste de police, à flanc de montagne.

Je ressens un immense sentiment de gratitude pour ma femme. La naissance était censée avoir lieu une bonne semaine plus tard, je ne m'y attendais pas. Biboul vient me rejoindre et comprend tout de suite. Il me félicite chaleureusement. Dans la zone verte, il n'y a plus de coups de feu.

J'entends soudain mes gendarmes m'appeler, avec une certaine excitation dans la voix. « Mon capitaine, venez voir, y a des gusses en civil qui grimpent sur la montagne devant nous !

— Et donc ?

— Ils sont armés ! Kalach et RPG ! »

Je me précipite sur le mur d'enceinte formé par les *bastion walls*. À mes pieds, la route Vermont. Puis une bande de zone verte peu large et une autre montagne pelée qui nous fait face. Et, sur la pente distante d'à peu près 600 mètres, on peut voir en effet deux hommes qui montent vers le sommet. Leur vitesse est ahurissante. De vrais chamois. Aux jumelles, on les voit très distinctement. Ils sont en civil et sans brassard. L'un d'eux porte effectivement une kalachnikov en bandoulière, l'autre un RPG-7 dans le dos. Il est évident qu'ils arrivent de la zone où vient de se dérouler l'accrochage entre insurgés et ALP.

Je fais mettre en position mes deux tireurs de précision avec leur fusil à lunette ainsi que la mini-mitrailleuse. Pour faire bonne mesure, j'oriente également les mitrailleuses lourdes de mes trois VAB. Ils ne peuvent pas nous échapper. Je rends compte à la radio, espérant obtenir plus de renseignement.

« Marshal. De ma position, 600 mètres plein est, deux civils armés en train de grimper sur la montagne qui nous fait face. Une AK47, un RPG-7, aucun signe distinctif. En mesure de neutraliser. »

J'attends un peu, probablement le temps qu'il faut au poste de commandement pour localiser sur une carte ma position et celle de l'ennemi présumé.

« Marshal ? Est-ce que vous avez une PID¹ ?

— Marshal, négatif, pas pour l'instant. »

Tout me porte à croire qu'il s'agit bien de talebs. On commence à bien connaître la zone, et il n'y a pas d'amis qui aient quoi que ce soit à faire sur cette montagne. Qui plus est, les deux hommes sont en civil et ne portent pas de brassards. Il vient d'y avoir des combats dans le secteur.

« Qu'est-ce qu'on fait, mon capitaine ?

— Attendez et ne tirez que sur mon ordre ! »

Je me tourne vers les policiers qui nous ont rejoints et dis à l'interprète :

« Demande-leur si c'est des talibans ou des miliciens ALP ! Je dois savoir, vite ! »

Le plus gradé sort son téléphone et entame une discussion animée.

« Va y avoir un feu d'artifice pour la naissance de Baudouin ! » Visiblement, la nouvelle s'est répandue parmi mes hommes. Ils sourient, tout en restant concentrés sur nos cibles.

« Mon capitaine, d'ici moins de trente secondes ils auront atteint le sommet et disparaîtront. Qu'est-ce qu'on fait ? » La tension se fait de plus en plus forte. Ils vont nous échapper. Nous sommes en train de voir disparaître la possibilité d'abattre deux ennemis.

« Mon capitaine, quinze secondes ! »

Tirer ou ne pas tirer ? Baudouin, les talibans, les ALP, les policiers. La situation m'échappe.

« Ne tirez pas ! Laissez tomber ! »

Je comprenais d'un coup qu'il n'y avait qu'une seule chose dont j'étais sûr. Justement que je n'étais sûr de rien. En essayant malgré la pression de prendre un peu de hauteur, je m'étais aperçu que les conditions n'étaient pas réunies, que mon esprit s'embrouillait et que la nouvelle de la naissance m'empêchait d'être pleinement lucide. Une certitude s'était dégagée d'un seul coup : il valait mieux laisser filer deux ennemis que d'abattre deux innocents.

Les deux hommes disparurent de notre champ de vision. Mes gendarmes se relâchèrent et me regardèrent. Aucun reproche dans leurs yeux. Personne ne pipait mot. Le calme fut rompu par la sonnerie d'un téléphone. J'attendis que les interprètes me traduisent.

« Un poste de miliciens ALP a été construit là-haut cette semaine. Ils ont oublié de prévenir tout le monde. Les deux qui sont montés sont des miliciens qui combattent les talibans. »

Un frisson me parcourut la nuque. J'étais à la fois immensément soulagé

d'avoir pris la bonne décision et rétrospectivement honteux d'avoir à plusieurs reprises failli donner l'ordre de tir. Ces deux-là ne sauraient jamais ce à quoi ils venaient d'échapper. Quant à moi, je n'ose imaginer ce qui se serait passé si j'avais fait descendre deux alliés.

Je rallumai une cigarette et respirai profondément. Un par un, *via* notre réseau radio interne, les gendarmes me félicitaient pour la naissance de Baudouin. Ce fut un beau moment, à la fois heureux et triste. Je venais de faire le calcul, il me restait cinq mois avant de pouvoir connaître mon petit bonhomme.

Le soir, les yeux grands ouverts dans mon lit, la question surgit, lancinante : qu'est-ce que je foutais là, au lieu d'être avec ma famille ?

[1.](#) *Positive identification*, terme employé lorsque l'on est certain d'avoir affaire à un ennemi.

KAIA

Au mois de juin nous commençons à être parfaitement rodés et acclimatés. Nous avons pris nos marques, connaissons le terrain ainsi que nos interlocuteurs du quotidien, qu'il s'agît des policiers afghans ou des militaires français.

Les sorties s'enchaînaient et mes gars commençaient à avoir des têtes de baroudeurs. Sans jamais s'autoriser une trop grande fantaisie dans la tenue, l'attitude et le regard suffisaient à dévoiler le changement opéré. Chacun avait trouvé sa place dans le groupe. Nos trente kilos d'équipement individuel portés à chaque sortie, cumulés à la chaleur, à l'altitude et à la vie en plein air, avaient affûté et creusé les traits. La confiance et la forte cohésion du groupe avaient poli le tout. J'étais heureux et fier d'être le chef de cette bande.

Bref, tout se déroulait sans accroc et, si j'avais été superstitieux, j'aurais trouvé ça louche.

Ce jour-là, l'opération avait duré une dizaine d'heures. La chaleur, la vigilance constante, la crainte permanente bien que diffuse des coups de feu ou explosions qui viendraient déchirer en une seconde le calme relatif d'une opération de « routine ». Tout cela mis bout à bout finissait par affecter les organismes. L'opération était terminée. Nous étions dans un des postes sur la MSR¹ Vermont. Après un dernier tour d'horizon à partir des *bastion walls*, je donnai mes ordres pour le retour puis descendis les marches

inégales pour me retrouver au milieu du poste. En posant le pied par terre, je sentis le sol se dérober et une douleur fulgurante me traverser la cheville. Je m'affalai de tout mon poids. Impossible de me relever sans aide. Une bonne leçon d'humilité. Je rassurai mes hommes et fis en clopinant le trajet jusqu'au VAB, appuyé à l'épaule de mon radio. Pendant tout le trajet du retour, je maudis mes chevilles en chewing-gum, mon manque de vigilance, la vétusté des postes de police afghans et leur sol inégal. Je fulminais intérieurement et me repassais la scène un millier de fois en souhaitant avoir une chance de la revivre pour en modifier l'issue. La douleur ne me disait rien qui vaille. Après les opérations de sécurité des armes obligatoires pour entrer dans la FOB, mon VAB me déposa directement à l'infirmerie de la base. Le diagnostic me fut confirmé par les médecins militaires. Une belle entorse qui nécessiterait plusieurs jours de repos forcé au minimum. Mais ils craignaient l'arrachement osseux, qui signifierait une fin de mission immédiate, et rendez-vous fut pris pour moi à l'hôpital militaire de Kaboul, tenu par la France : KAIA, pour Kabul International Airport.

Le reste de la soirée fut consacré à la remise en condition, aux différents comptes rendus, à tenter d'accepter l'inacceptable et de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Au fil des jours le malaise s'accrut. Je n'allais pas mieux et je ne supportais pas de voir sortir la POMLT sans moi. J'étais le chef et je restais sur la base. Cela contrevenait à l'ordre naturel des choses. Tout le temps que durait la mission, j'étais dans mon bureau, à suivre à la radio le déploiement de l'unité aux ordres de mon adjoint. Je ne soufflais que lorsqu'ils étaient revenus sur la base. Puis tout recommençait. J'avais le temps de ruminer et j'imaginais mon départ pour la France, abandonnant mes hommes au beau milieu de cette aventure extraordinaire et risquée. Je ne trouvais plus le sommeil. Et s'il leur arrivait quelque chose et que je ne sois pas là pour assumer mon rôle ? Tout bonnement inenvisageable. Ne pouvoir strictement rien y faire ne facilitait pas les choses. Nous sommes habitués à nous battre, à faire face aux coups du sort,

à faire preuve de volonté. Mais l'impuissance se révéla bien plus difficile à supporter.

Je partis pour KAIA à bord du convoi logistique suivant. Plusieurs dizaines de camions militaires escortés par des blindés pour un trajet Tagab-Nijrab vers le nord, puis vers l'ouest et Mahmud-e-Raqi, avant de redescendre plein sud pour Kaboul en passant par Bagram. Le trajet devait durer six heures, il en dura dix. Les suspicions d'IED qui obligeaient le génie à *checker* intégralement une zone avant de pouvoir repartir. Les pannes sur des véhicules soumis à rude épreuve qu'il fallait réparer sur place. Pour couronner le tout, un petit désagrément personnel vint s'ajouter à la longue liste des déboires de ce voyage. Nous nous retrouvions plusieurs passagers dans un VAB de l'escorte. Tous les hublots latéraux étaient fermés de sorte que nous étions plongés dans le noir en plus d'avoir comme d'habitude extrêmement chaud. La seule lueur était celle qui filtrait de l'avant du véhicule ainsi que des trappes arrières où deux hommes se tenaient debout, le buste et l'arme sortant du véhicule. Autant dire qu'on n'y voyait goutte. Tout le monde souffrait en silence en espérant que le trajet serait le plus court possible jusqu'à Kaboul. Face à moi, un lieutenant féminin, psychologue de son état, qui venait de passer une semaine sur la FOB de Tagab. Mandatée par l'état-major pour soutenir les unités qui avaient eu des morts au combat, elle rentrait à Kaboul, sa mission achevée.

Elle remua soudain en fouillant dans sa poche et en sortit un sachet de plastique qu'elle déchira avant de proposer à la ronde.

« Quelqu'un a faim ? » J'en pris une poignée en remerciant. C'était mou et visqueux. Le séjour dans une poche de treillis à l'intérieur d'un blindé chauffé à blanc n'avait rien arrangé. Impossible de savoir ce dont il s'agissait. J'ai pensé à des raisins de Corinthe. Manque de pot, c'était aussi des cacahuètes, auxquelles je suis sévèrement allergique. Je commençai à avoir la langue et le cou qui gonflent et tout un tas d'autres sensations plus

désagréables les unes que les autres. Sans attendre, je dégageai un des hommes de sa trappe arrière et pris sa place à l'air libre. Sous les yeux hilares de l'équipage du VAB qui nous suivait, je vomis tout ce que je pouvais et plus encore. J'avais avalé les arachides, mon estomac en fut ravagé. Aujourd'hui encore je me demande comment j'ai tenu les heures interminables qui restaient avant d'arriver.

À KAIA, la prise en charge fut extraordinaire. À peine arrivé, on m'attribua une chambre ou plutôt un lit et je pus voir immédiatement un kiné-ostéopathe. Le service de santé des Armées déployait en opérations extérieures tout ce qu'il fallait pour le soutien des forces. Il y avait des médecins, des infirmiers, des brancardiers-secouristes sur toutes les bases. Ils accompagnaient la plupart du temps les troupes en opération à bord de VAB médicalisés, flanqués d'une croix rouge sur fond de carré blanc. Les hélicoptères français lorsqu'ils étaient en configuration « mission d'évacuation sanitaire » avaient tous un médecin à bord. À l'inverse de la doctrine US en la matière qui ne plaçait à bord que des *medics*, paramédicaux qui donnaient les premiers soins, les médecins attendant à terre. Surtout, l'hôpital militaire français de KAIA disposait du matériel le plus pointu et des plus grands spécialistes issus des hôpitaux militaires parisiens.

Mon ostéo ne dérogeait pas à la règle. Je pouvais à peine poser le pied par terre en arrivant. Il me manipula la cheville et le pied quelques minutes puis me dit simplement :

« Voilà, j'ai tout remis en place ! »

De fait, je pouvais à nouveau marcher à peu près normalement. Je passai une radio dont le diagnostic fut réconfortant : pas d'arrachement osseux. Je me vis prescrire une semaine de rééducation intensive avant de pouvoir reprendre la mission. Le soulagement et la joie furent immenses, il ne me restait plus qu'à prendre mon mal en patience.

La pression retombait après plus de deux mois d'opération. C'est à cet instant que je pris conscience de la tension accumulée. Je dormis comme un loir pour me réveiller dans une chambre qui s'était remplie au cours de la nuit. Plusieurs fantassins d'un groupe de combat en provenance de Surobi, la partie sud de la zone française, nous avaient rejoints. Leur VAB avait été traversé par une roquette. L'aventure s'arrêtait là pour certains d'entre eux, criblés d'éclats, brûlés par endroits, quand d'autres savaient déjà qu'ils pourraient rejoindre leur unité. Dans l'après-midi, un soldat blessé par balle à la main en Kapisa vint terminer de remplir notre chambre. Tous me racontèrent facilement et avec force détails leurs péripéties et les circonstances de leurs blessures. Ils étaient admirables. Jeunes et passionnés, ils vivaient là l'aventure de leur vie. Ils avaient trouvé en Afgha ce qu'ils étaient venus chercher à l'armée, de façon plus ou moins consciente : du sens. L'ivresse des combats, les dangers partagés, la camaraderie, tout cela donnait une coloration particulière et une intensité rare à tout ce qu'ils vivaient. Le plus dur serait pour eux le retour à une vie « normale », au quartier en France pour commencer, mais plus encore après le retour dans le civil. Certains n'y arriveraient jamais. Ceux qui surmonteraient cette épreuve seraient excellents.

J'avais honte de mon entorse, entouré de tous ces blessés au combat. Je me sentais idiot, surtout au premier contact :

« Et vous, mon capitaine, qu'est-ce qui vous est arrivé ? »

Le plus surprenant, c'est que je fus le seul à me juger aussi sévèrement. Ces sous-officiers et soldats valeureux n'avaient aucune malice en eux. Les entorses, il y en avait beaucoup parmi nos troupes, sur ce terrain chaotique et rocailleux d'Afghanistan. Et on ne peut plus combattre correctement si une entorse nous empêche de marcher. Il faut donc se soigner. Ni plus, ni moins. À chacun de mes retours d'une séance de rééducation, ils me demandaient comment ça allait et se réjouissaient avec moi des progrès et

de la perspective du proche retour sur FOB. Nos journées étaient rythmées par les soins, les pauses cigarette et les repas. Nous déjeunions et dînions tous ensemble à l'ordinaire de la base sur laquelle se trouvait l'hôpital. Encore une tour de Babel comme à Bagram. Kabul International Airport, comme son nom l'indique, est un aéroport où des troupes de toutes les nationalités se croisaient et se retrouvaient autour de la nourriture américaine cuisinée par des Afghans. Tout un poème. C'était extraordinaire à observer et, en bons *Frenchies*, nous ne nous privions pas de commenter de façon plus ou moins caustique tout ce que nous voyions.

Ce fut une semaine reposante et heureuse. Les plus tristes étaient paradoxalement ceux qui devaient rentrer en France. Malgré leurs blessures, étreints par la honte, ils avaient le sentiment d'abandonner leurs frères d'armes. C'est finalement quand on risque sa vie que celle-ci apparaît comme valant le plus la peine d'être vécue !

Le commandement de la gendarmerie en Afghanistan faisant bien les choses, c'est en vingt minutes d'hélicoptère que je rejoignis la FOB de Tagab, m'épargnant ainsi le trajet retour en convoi et ses lieutenants aux poches pleines de cacahuètes.

[1.](#) MSR pour *Main Supply Road*, route logistique principale en jargon otanien.

Salco

J'eus la chance à l'atterrissage d'être accueilli par Pierre, qui avait commandé par intérim en mon absence et par le lieutenant-colonel Éric venu visiter la POMLT de Tagab qui avait perdu momentanément son capitaine. Après m'avoir laissé le temps de poser mes affaires et de saluer les gars, ils m'apprirent ce qui s'était passé durant la semaine.

« Les gendarmes sont accusés d'avoir relâché dans la nature une dizaine de talibans...

— Pardon ? Racontez-moi ça ! »

En théorie, ça se tenait. Deux nuits plus tôt, la POMLT avait été appelée en urgence pour se rendre quelques kilomètres plus au nord de la base. Dans le cadre d'une opération, nos amis de Raptor annonçaient la capture de dix talebs. Cueillis sur la zone des combats, « habillés de noir et en baskets », dans la plus pure tradition du combattant local. Selon les termes de notre mission de force de réaction rapide judiciaire, la fameuse QRF au profit de l'armée de Terre, il nous revenait effectivement d'accompagner la police afghane afin qu'elle puisse les récupérer et procéder aux actes d'enquête. La POMLT avait donc monté une mission et quitté la base moins d'une heure après avoir été engagée. Deux pick-ups de la police avaient intégré le convoi des trois blindés de la gendarmerie. Sur place, tout s'était bien passé. Ni embuscade, ni IED sur le trajet et un premier objectif réalisé : l'armée de Terre n'avait plus à distraire des effectifs de son opération pour garder les prisonniers.

C'est après que ça se compliqua.

Les prétendus talibans portaient les tenues dépareillées que portent tous les paysans afghans. Aucune n'était noire. De baskets, point. Celles dont ils auraient dû être chaussés, à en croire les comptes rendus, étaient en fait diverses sandales en cuir ou en pneu et autres babouches plus ou moins rapiécées. Aucune arme non plus retrouvée sur eux ni à proximité du lieu d'interpellation. Plus embêtant, l'un des prisonniers avait un garrot au niveau de la cuisse. Atteint par une balle française de gros calibre alors qu'il téléphonait sur son portable. Les règles d'engagement¹ de l'armée française le permettaient en Afghanistan, car dans cette guerre dite « asymétrique », où l'ennemi se fond dans la population, nos mouvements étaient observés jour et nuit, fidèlement et immédiatement rapportés à l'insurrection. Dans ces conditions, nul Afghan n'ignorait ce qu'il risquait en utilisant son téléphone portable dans une zone de combat.

Conformément à sa mission, la POMLT guidait les policiers dans leur enquête, à commencer par l'audition des suspects. En parallèle avec nos camarades du renseignement, les téléphones portables des insurgés putatifs étaient scannés de fond en comble. Le résultat de l'exploitation de la téléphonie fut équivoque. On trouva bien des numéros qui correspondaient à des téléphones de membres de l'insurrection dans les contacts de plusieurs d'entre eux. Pour autant, cela ne voulait rien dire. Si nous avions pu scanner les contacts de tous les portables des environs, nous aurions probablement trouvé aussi ces numéros dans chacun d'entre eux.

C'est peu dire que l'État dans la zone était défaillant. Pas grand-chose ne fonctionnait de l'administration ou de la justice. Aussi les talibans avaient-ils dupliqué dans la plupart des provinces le système étatique corrompu et à bout de souffle. On appelait cela les « *shadow governments* », les gouvernements fantômes. L'État désignait un gouverneur ? Les insurgés faisaient de même. Un juge ? *Idem*. Sauf qu'eux travaillaient vraiment et

sans contrepartie financière. Et voilà comment les talibans réglaient des litiges et administraient des pans entiers de la vie quotidienne des Afghans, dix ans à peine après avoir été chassés du pouvoir.

Certains des contacts retrouvés dans les téléphones étaient ceux de membres du « *shadow government* ». On pouvait regretter de les y voir, mais on pouvait difficilement en déduire que les propriétaires desdits téléphones étaient des combattants ennemis. Les auditions, les tests de poudre, les fichiers de renseignement, tout fut exploité en vain. Le blessé fut soigné, les autres libérés dès le lendemain.

Voilà comment les gendarmes se sont retrouvés accusés de libérer les talibans. Le lieutenant-colonel Éric devait repartir pour Nijrab. Il se chargerait d'arrondir les angles avec l'état-major de la brigade La Fayette mais me pria de faire de même sur ma base.

Le terrain était glissant. Nous devenions les boucs émissaires tout trouvés dans cette affaire et les pertes au combat n'aidaient pas à rendre le sujet apaisé. Malgré tout, nous étions bien intégrés sur la FOB et reconnus comme des frères d'armes par les paras, hormis pour quelques irréconciliables qui pouvaient se classer en deux groupes : d'abord, les cons ; puis ceux qui avaient eu affaire à des gendarmes cons, en France. Heureusement, les représentants de l'une comme de l'autre catégorie étaient très peu nombreux. Je décidai donc de me livrer à un petit exercice de pédagogie à l'occasion du point de situation quotidien.

Chaque jour en effet, le colonel Renaud, patron de la FOB et chef militaire de la zone, réunissait ses grands subordonnés et chefs de service pour faire un point de la journée et parler de l'avenir, généralement des opérations du lendemain. Au-delà de l'ordre du jour, il y avait systématiquement un tour de table au cours duquel chaque commandant d'unité pouvait librement s'exprimer. J'ai donc demandé à Salco de me

préparer un PowerPoint, quelques diapos simples avec des photos, souvent bien plus parlantes que de longs discours.

Salco, adjudant de son état et chef de groupe au sein de la POMLT, était un personnage à la fois complexe et fabuleux. Grand, costaud, le cheveu ras, arrivé à l'escadron de Marmande en même temps que moi à l'été 2009, il débarquait du Pakistan où il avait mené une mission de protection de six mois comme garde du corps de l'ambassadeur de France à Islamabad. Avant cela, il avait été déployé au Yémen, en Haïti, en République démocratique du Congo et en Irak, chaque fois pour des durées moyennes de six mois. L'affectation qui précédait toutes celles-ci était un séjour de trois ans en Colombie, auprès de l'ambassadeur à Bogota. Quelques gendarmes mobiles, volontaires et triés sur le volet, étaient formés par le GIGN à ce type de mission, puis envoyés en trinôme dans les pays à risques pour protéger les diplomates. Ils pouvaient faire cela pendant trois ans renouvelables avant de reprendre un poste plus classique en escadron. Forts caractères le plus souvent, on y trouvait quelques cow-boys vaniteux mais une immense majorité de grands professionnels auxquels l'expérience du danger donnait une vraie épaisseur. Salco comptait parmi ceux-là.

En 2009, je l'avais reçu en entretien individuel dans mon bureau quelques jours après son arrivée à l'unité, comme je l'ai fait avec la totalité des 110 gendarmes de l'escadron. Il restait droit sur sa chaise, impassible.

« Mon capitaine, l'honnêteté m'oblige à vous le dire. Il y a une catégorie en gendarmerie que je ne peux pas supporter.

— Ah bon ? Laquelle ?

— Les officiers. »

Du haut de mes 28 ans, face à lui qui en avait 45, j'avoue qu'à cet instant j'ai été décontenancé. Je ne l'avais pas vu venir. Sincérité, pure provocation, suicide professionnel ? Pour lui répondre, j'avais essayé en quelques secondes de deviner à qui j'avais affaire. Fallait-il botter en touche ? Lui rentrer dedans ? D'un caractère résolument optimiste, je

m'étais décidé à lui faire confiance. Après tout, une certaine liberté de ton n'était pas pour me déplaire, surtout ainsi en face-à-face. À moins d'être pathologique, elle devait refléter un vrai courage intellectuel.

« Ah oui ? À ce point ? Eh bien, j'espère réussir à vous faire changer d'avis, mon adjudant. »

Je n'eus jamais à le regretter. Dix ans après, nous sommes toujours en contact et nous voyons presque tous les ans pour un dîner. Salco était un idéaliste, doté d'une haute conception de son métier. Pas facile à manier, bien sûr, d'un caractère bourru et entier, il rencontrait quelques problèmes relationnels dans l'unité. Trop direct, trop franc, trop exigeant. Trop chiant aussi, parfois. À tel point que j'avais longuement hésité à l'emmener en Afghanistan. Que valait-il mieux ? Quelqu'un d'un peu moins opérationnel mais qui ne me poserait aucun problème, ou bien lui ? Six mois à vivre les uns sur les autres en tension permanente... Le lieutenant-colonel Éric m'avait tout d'abord déconseillé de le garder mais laissé libre de mon choix.

« Si vous le prenez, vous aurez intérêt à l'assumer le moment venu, je ne veux pas entendre parler de lui ! »

À ma demande, Éric et moi l'avons finalement reçu en entretien, pour une franche explication. Salco a tellement bien mené sa barque qu'il a réussi à convaincre le colonel et que l'entretien s'est terminé sur une ferme poignée de mains entre les deux hommes.

Nous avons estimé que ses qualités intrinsèques, sa grande compétence opérationnelle et son apport dans le domaine tactique justifiait de l'embarquer dans l'aventure. Malgré quelques sueurs froides et quelques moments houleux, les bons côtés l'ont largement emporté sur les mauvais. Son pseudo « Salco » à lui tout seul résumait le personnage. Lorsque je lui demandai d'où il sortait un nom comme ça, il me répondit simplement :

« C'était mon pseudo en équipe de protection, mon capitaine. C'est le diminutif de "sale con".

— Ah oui. Ça te va très bien ! »

On éclata de rire.

Plutôt doué en informatique en plus, le Salco. Et consciencieux. En France nous avions des gendarmes spécialisés dans les domaines administratifs et j'avais un secrétariat assez étoffé à l'unité. Mais, en Afgha, il fallait tout mener de front, à effectif réduit. J'avais donc demandé à Salco d'être aussi mon chef secrétaire en OPEX. Il avait accepté cette charge supplémentaire. En ronchonnant, bien sûr, et sûrement en me maudissant intérieurement. Sa façon à lui de me démontrer sa loyauté !

Il me prépara donc le PowerPoint voulu. À 18 heures, le point de situation débuta au poste de commandement. La tension s'était encore accrue sur notre affaire. Paris s'était mis sur la fréquence, les comptes rendus étant entre-temps remontés sur « les talibans libérés par les gendarmes ». Mon tour vint enfin.

« Mon colonel, si vous me permettez, j'aimerais apporter quelques éléments d'éclairage par rapport à l'affaire qui nous occupe.

— Vas-y, Marshal, on t'écoute. »

Le colonel Renaud appelait tous les chefs par l'indicatif radio de leur unité. Je fis passer la première diapo.

« Tout d'abord, je tiens à faire un petit rappel. L'Afghanistan est un État souverain. Il est doté d'une police et d'une justice qui sont toutes les deux soumises à un code pénal. Vous en pensez ce que vous voulez, mais c'est un fait. La mission de la POMLT est bien d'aider et d'accompagner la police afghane dans ses actions administratives et judiciaires. En aucun cas on ne se substitue aux flics locaux. En d'autres termes, quand des prisonniers sont libérés après enquête de la police afghane, c'est sur instruction du procureur. Ils ne sont pas relâchés par la gendarmerie française mais par la justice afghane. On peut le regretter, mais c'est aussi un fait. J'apprécierais donc beaucoup de ne plus entendre que la POMLT a relâché qui que ce soit.

On peut bien sûr négocier, influencer, mais je ne vous ferai pas l'affront de vous rappeler la complexité du contexte local. Une fois la décision prise, tout nous échappe. Surtout quand on n'a aucun élément matériel objectif. Là aussi, laissez-moi être plus clair. Diapo suivante. »

Sur la deuxième diapo j'avais fait retranscrire les éléments du compte rendu qui avait mené à la sortie de FOB nocturne de mon unité, dans sa mission de force de réaction rapide judiciaire :

- des hommes jeunes ;
- vêtus de noir ;
- chaussés de baskets ;
- Tenue type du combattant insurgé.

« Ça, c'est le compte rendu qui parvient à la POMLT. À la vue de ces éléments, la POMLT, après avoir obtenu l'accord de son colonel, est sur les lieux en moins d'une heure avec des policiers afghans. Diapo suivante. »

Apparaît alors la photo de groupe des interpellés prise sur la FOB après le retour de mission.

« Ça, c'est la réalité. »

La photo parlait d'elle-même, nul besoin de commentaires. Un ramassis de pouilleux, certains visiblement très âgés, aucune tenue noire, pas une paire de baskets. Un silence gêné se fit dans la pièce. Je me tournai en souriant d'un air un peu narquois vers le colonel Renaud. Il éclata de rire.

« Ouais, bon, OK. Je vois ce que tu veux dire. »

L'affaire fut close et on n'en parla plus jamais. Y avait-il des insurgés dans le tas ? Peut-être. Probablement, même. Mais, malgré tous nos efforts, rien ne nous avait permis de le démontrer.

¹. Pour simplifier, le déploiement de l'armée française en opération extérieure obéit juridiquement au droit des conflits armés et aux différentes conventions internationales ratifiées par la France. En

fonction du type de conflit et du théâtre d'opérations, des règles d'engagement spécifiques s'appliquent. Ces règles diffèrent d'un pays à l'autre et celles des Américains, par exemple, n'étaient pas les mêmes que les nôtres, et ainsi de suite.

Journée noire

Puis ce fut la journée noire du 13 juillet. Nous étions sur un poste de police en bordure de Vermont, quelques kilomètres au nord de la FOB. Profitant du déploiement de forces lié au passage d'un convoi, les gars des actions civilo-militaires¹ avaient organisé ce jour-là une *shura*. Cette assemblée de notables devait permettre de faire le point sur l'état d'avancée de différents projets de développement dans la province, lancés par les Français et les Américains. Distribution de couvertures, amélioration du système d'irrigation, forage de puits, construction d'hôpitaux. Sans surprise, les distributions de couvertures étaient faites par les Français, et les constructions d'hôpitaux financées par les Américains. On a les moyens qu'on a. Environ quarante *maleks*, les sages à la barbe blanche, s'étaient rendus sur place à l'invitation des équipes CIMIC françaises et US.

Raptor était en charge de la sécurisation du rassemblement qui se tenait à Joybar, petit village de la vallée de Tagab situé au nord de la base, à peine distant d'un kilomètre. Les hommes du groupement de commandos parachutistes, les GCP, avaient été déployés à cette occasion et l'un de leurs groupes de combat se tenait à proximité de l'axe Vermont.

Branchés sur le réseau haut, nous suivions les événements à la radio, impatients de voir passer le convoi, synonyme d'une fin de mission que nous espérions rapide. C'est à 11 heures que tout bascula. On entendit une forte explosion, rapidement suivie d'un déchaînement de tirs de toute sorte.

D'initiative, je fais bloquer la route dans le sens nord-sud pour éviter à des civils de tomber sur la zone des combats. De longues minutes s'égrènent, qui nous semblent une éternité. Les comptes rendus radio sont imprécis, signe de la grande confusion qui doit régner sur place.

Sur notre poste, la tension grimpe en flèche. Je sens mes hommes à cran. Rien n'est pire que de ne pas savoir. Nous entendons que la QRF est envoyée en renfort à hauteur de Joybar. Nous sommes 2,5 kilomètres plus au nord, et le simple fait d'avoir entendu l'explosion aussi distinctement prouve qu'elle a été extrêmement puissante. Or les insurgés ne disposent d'aucune arme de cette catégorie. Nous nous perdons en conjectures. Biboul a le poste radio greffé à l'oreille et note fébrilement les comptes rendus qu'il parvient à comprendre. Les voix qui s'échappent de l'écouteur semblent choquées, sous le vernis professionnel de la procédure radio.

Enfin nous sommes rejoints par trois pick-ups de la police en provenance du sud. Le colonel Shah Agah, remplaçant de Pacha Gul et nouveau patron des policiers du district de Tagab, en descend, escorté par plusieurs de ses hommes qui ne le quittent pas d'une semelle. Après m'avoir salué, il s'entretient avec mon interprète puis se tourne vers moi.

« Marshal, le colonel dit qu'il présente ses condoléances. Plusieurs soldats français sont morts. Il s'agirait d'une attaque-suicide. Deux hommes sont arrivés sur une moto. Le passager est descendu, il a marché vers les soldats français et s'est fait exploser. »

Je blêmis instantanément. J'ai du mal à y croire, j'espère de toutes mes forces qu'il est mal renseigné. Au fond de moi pourtant, je sais déjà qu'il a dit vrai. Avec les précautions oratoires d'usage, je fais passer l'information à tous mes hommes sur notre réseau interne. J'ordonne aux mentors de ne plus s'exposer sur la route et de laisser les policiers afghans faire leur travail en les surveillant à distance. Un de mes VAB est placé de façon à pouvoir tirer à la mitrailleuse sur tout véhicule qui tenterait de forcer le

barrage. Aucun Afghan hormis nos policiers ne doit plus s'approcher de mes gendarmes.

En moi-même je pensais que l'ennemi avait réussi son coup. En plus des morts, ce qui venait de se produire aurait d'énormes conséquences sur notre rapport à la population locale. Pour nous protéger nous allions nous couper d'eux. Aucun Afghan ne pourrait plus s'approcher sans qu'on ne braque une arme sur lui en lui intimant l'ordre de soulever sa veste pour vérifier qu'il n'y cachait pas une ceinture d'explosifs. Fiers comme ils étaient, ils vivraient cela comme autant d'humiliations. Dans une guerre de contre-insurrection, où l'on cherche selon la formule consacrée à « gagner les cœurs et les esprits », c'était imparable.

Sans compter que le président de la République française, en visite surprise en Afghanistan justement la veille, avait annoncé officiellement le calendrier de retrait des forces françaises. Pour des raisons de politique interne, nous perdions définitivement le peu de confiance si chèrement acquis. Qui pouvait encore avoir envie de s'exposer en nous soutenant, après l'annonce de notre départ définitif du pays ? Ni les militaires afghans, ni les policiers, ni les miliciens, encore moins la population...

Le 13 juillet 2011 marqua une première bascule pour le mandat français.

Sur place, on commençait à y voir plus clair. La zone de l'explosion était sécurisée. Quelques tireurs embusqués talibans avaient été neutralisés et il n'y avait plus de combats. Une patrouille d'hélicoptères d'attaque français tournait au-dessus de la zone verte. Les blessés les plus graves étaient en cours d'évacuation par hélicoptère vers KAIA et l'hôpital militaire français. Le bilan provisoire faisait état de quatre morts français, appartenant tous les quatre au groupement des commandos parachutistes. Un cinquième était porté disparu. Il s'agissait d'un photographe du SIRPA, le service d'information et de relations publiques des armées. La veille sur la FOB,

nous avions fait sa connaissance. Il collectionnait les insignes d'unité et on lui en avait donné plusieurs de la gendarmerie. Dans la confusion, impossible de savoir s'il faisait partie des blessés déjà évacués ou s'il se trouvait sur la FOB. Un de ses appareils photo avait été retrouvé à bord d'un des blindés du commando para. Ce furent finalement les hommes de la QRF, au cours de leur macabre mission de ramassage des restes humains, qui purent déterminer qu'il avait été le plus proche du kamikaze quand ce dernier s'était fait exploser. On le sut grâce à l'un de ses tatouages.

Décrire notre état d'esprit à ce moment-là est tout bonnement impossible. Le schéma intellectuel et psychologique d'une attaque-suicide est totalement étranger au soldat français. Il est tellement à rebours de tout ce qui nous imprègne que l'on ne peut tout simplement pas comprendre. De cette incompréhension et de l'horreur brute des faits naissent une rage sourde et une haine de l'ennemi qu'il allait falloir canaliser.

Quelques heures plus tard nous sommes de retour sur la FOB. J'oblige mes hommes à faire tout ce que l'on fait d'habitude en retour de mission. Toujours les repères. Puis je les réunis et les laisse parler. Il me semble important qu'ils puissent exprimer ce qu'ils ressentent, et crever l'abcès de la rancœur avant que cela ne pourrisse de l'intérieur. Je prends la parole en dernier pour les recentrer, tout remettre en perspective. C'est justement parce que notre ennemi est capable de telles ignominies, en parant du terme de « martyr » cette barbarie qu'est une attaque-suicide, que nous devons continuer notre mission. Ajouter notre pierre à l'édifice en construction de l'État de droit afghan. Pour que nos camarades ne soient pas morts en vain. Je tire également les conséquences purement opérationnelles et tactiques de cette nouvelle donne et décide la mise en place de nouvelles procédures de travail, notamment pour les mentors. Nous n'allons plus nous exposer inutilement.

Le soir, le lieutenant-colonel Éric m'appelle au téléphone dans mon bureau. Il vient aux nouvelles et m'assurer de son soutien. Je suis heureux de l'entendre et de pouvoir à mon tour me décharger sur les épaules d'un autre d'une partie de ce qui me pèse et dont je ne peux m'ouvrir à mes hommes. La relation de confiance tissée durant la préparation avait aussi permis cela.

[1.](#) CIMIC : *civil-military cooperation*. Unité qui a en charge le lien avec les acteurs locaux et contribue à la reconstruction du pays.

L'embuscade

Sur la FOB avec nous se trouvaient des forces spéciales françaises. Au sein de ce détachement du commandement des opérations spéciales, il y avait un groupe de commandos, dévolu au *mentoring* d'une unité d'intervention de la police afghane. Parmi eux se trouvait F., un de mes cousins. Le hasard avait voulu que nous soyons projetés en même temps, sur la même base avancée. Nous avons vu arriver son unité et la verrons repartir. Assez logiquement au vu de leur emploi très spécifique, les forces spéciales, les FS, effectuaient la plupart du temps des séjours plus courts sur les théâtres d'opérations.

Petit mais carré, les épaules larges, F. avait les cheveux blonds plutôt longs qui tombaient en mèches devant ses yeux marrons. Sans oublier les longues pattes, symbole cher aux commandos. Une tête de beau gosse qui rayonnait de gentillesse sur un corps de colosse. Il inspirait immédiatement la sympathie.

L'exercice du commandement pouvait se révéler pesant et la solitude du chef bien réelle. Avoir un cousin à mes côtés pendant plusieurs mois a transformé mon quotidien. Nous discussions pendant des heures de l'Afghanistan, des opérations, de la présence française et du bien-fondé ou non de celle-ci, avant d'évoquer tout aussi longuement la famille.

Le lendemain de l'attentat-suicide, je sortis tôt au commissariat avec la POMLT pour m'entretenir avec le colonel Shah Agah et ses officiers et

tenter d'obtenir un maximum de renseignements sur l'attaque. Je ne me faisais guère d'illusions. La DGSE¹ m'avait remis une fiche sur Shah Agah au moment de sa prise de fonctions en remplacement de Pacha Gul. Les services l'estimaient mouillé jusqu'au cou avec l'insurrection et le soupçonnaient même d'avoir participé en personne à des embuscades contre des Français. Tel était l'homme avec lequel nous travaillions au quotidien, que j'étais censé conseiller et qui me serrait dans ses bras à m'étouffer chaque fois qu'il me voyait, à l'afghane, en me balançant de grandes claques dans le dos. Je me faisais souvent la réflexion que je n'aimerais pas être à sa merci. Il souriait tout le temps mais ses yeux restaient durs. Je pensais alors et je pense toujours qu'il aurait pu m'arracher les ongles ou me couper la gorge en conservant son sempiternel sourire...

À peine me suis-je installé dans son bureau ce matin du 14 juillet que Pierre vient me rejoindre, essoufflé.

« Arnaud, il y a une unité française en difficulté en entrée de vallée d'Alasay. C'est le groupe de ton cousin. »

Je m'excuse auprès de Shah Agah et sors précipitamment du bureau pour aller aux nouvelles. Biboul, qui reste en écoute radio permanente dès que nous quittons la FOB, est en mesure de m'en dire plus.

« Une unité de forces spéciales est sortie cette nuit pour tendre une embuscade à un groupe insurgé. Ils ont fait du bilan mais un truc a mal tourné. Il y a un mort. Le groupe a pu décrocher sous le feu et rejoindre le COP² Alasay. Raptor est en train de monter une opération pour aller les récupérer. »

Je réfléchis. Plus à l'est du commissariat, à l'extérieur de Tagab, sur la route qui mène à la vallée d'Alasay, se trouve un gros carrefour sur lequel est situé un poste de police, que nous appelons Alpha-Alpha³. Tenir ce carrefour permet de sécuriser l'axe en partie, ce qu'il nous arrive de faire lorsque des opérations sont menées en vallée d'Alasay. Je prends mon

téléphone et appelle le lieutenant-colonel Éric pour lui rendre compte de la situation. Je lui propose de me rendre sur AA avec des policiers pour tenir le carrefour afin de faciliter le passage aller-retour de la force de réaction rapide qui se tient en réserve d'intervention 24 heures sur 24, la QRF.

Après un moment d'hésitation, il accepte, en m'enjoignant la plus grande prudence. Je prends alors le combiné radio du réseau haut et m'annonce sur la fréquence.

« Marshal.

— Marshal ?

— Marshal, je me trouve au commissariat. Je suis en mesure de tenir AA pour faciliter le passage vers Alasay. Délai de mise en place : 30 minutes.

— Marshal, attendez. »

Suit un blanc de quelques minutes, que je mets à profit pour donner les ordres. Mes gendarmes commencent à se préparer. Ils sont tendus mais déterminés.

« Marshal ?

— Marshal.

— Marshal, négatif pour AA. La QRF quitte la FOB au plus vite et fera retour de même. On a des hélicos en appui. Merci pour la proposition.

— Marshal. »

La pression redescend mais les mâchoires restent serrées. Encore un mort français. Les gars sont déçus de ne pas pouvoir apporter leur aide à l'opération. Colère et frustration une fois de plus. Je demande à Pierre de remettre en place le dispositif sur le commissariat et reste avec Biboul pour suivre la progression de la QRF à la radio. Tout se déroulera comme prévu jusqu'au retour sur la FOB que nous avons regagnée peu après.

Vint le soir. Toutes les personnes disponibles convergèrent vers une tente-hangar aménagée durant la journée pour accueillir les cercueils de nos camarades. Ils étaient recouverts d'un drapeau tricolore. Au garde-à-vous,

nous écoutâmes le chef de corps, le colonel Renaud, lire son ordre du jour. Il sut trouver les mots justes et toucher nos cœurs. Enfin quelqu'un entonna *J'avais un camarade*, qui fut repris par des centaines de voix. L'armée rendait hommage à ses morts, et son cérémonial sobre et digne prenait tout son sens. La colère et la frustration se transformaient en détermination, le collectif abîmé par ses pertes se ressoudait. Les âmes s'élevaient. On pouvait faire son deuil.

Le schéma avait été le même pour les morts précédents. Mais c'était la première fois que nous faisions face à six cercueils en même temps. Les cinq de l'attentat-suicide de la veille plus celui du commando de F. Toute la nuit les corps des défunts, gardés par leurs camarades, seraient veillés sous la tente transformée pour l'occasion en chapelle ardente. La vraie chapelle n'était pas assez grande pour tous les recevoir.

Le lendemain, nous étions tous alignés le long du chemin qui menait de la tente à la zone de poser. Les cercueils avaient été placés chacun dans un VAB qui roulait au pas, précédé d'un soldat qui tenait un portrait du disparu et d'un autre portant un coussin sur lequel se trouvaient les médailles et le béret de nos camarades. Nous saluâmes au passage des VAB. Un Chinook se posa, dans lequel furent placés les cercueils. Il décolla, nous laissant un peu désemparés.

Lentement et sans mot dire, les gars regagnaient la zone-vie. L'ambiance était morose et je m'attachais à faire le tour des tentes pour discuter un peu avec chacun, avant de me rendre à la popote où un groupe s'agrégea rapidement avec lequel je pus longuement échanger.

Je me promis de repartir en opération dès le lendemain pour éviter à mes gendarmes de gamberger trop longtemps. J'allais rédiger les ordres quand mon cousin débarqua. Il était marqué. Je lui offris une bière et nous choisîmes une table devant la popote pour plus de tranquillité. Nous reparlâmes des événements de la journée.

À la suite d'un renseignement fiable sur le passage d'un groupe insurgé, les commandos étaient sortis pour l'attendre à proximité d'un point de passage obligé en entrée de vallée d'Alasay et avaient monté une embuscade. Le renseignement était bon et les FS engagèrent l'ennemi. L'effet de surprise était du côté des Français et de nuit les systèmes de vision nocturne dont ne disposaient pas les talebs donnaient l'avantage à nos troupes. Mais il y avait du monde dans le secteur et rapidement le lieu tenu par les Français fit aux insurgés le même effet qu'un pot de miel à des mouches. La situation se corsait et le groupe préparait son décrochage. Lors de l'embuscade, B., le tireur d'élite du groupe, appuyait ses camarades lorsqu'il fut atteint par une balle qui le tua sur le coup sous les yeux du groupe. C'est en portant son corps que F. et son groupe durent décrocher de leur position malgré l'encerclement presque complet. F. me raconta ensuite : « On a couru un kilomètre et demi en combattant et en portant le corps de B. Je n'ai jamais mieux compris qu'à ce moment-là à quoi servait notre entraînement physique si exigeant. »

Puis il se tut un long moment.

Il sortit ensuite une feuille de sa poche. C'était une feuille de chants. Le groupe était allé voir l'aumônier militaire catholique de la base et lui avait demandé de bien vouloir dire une messe pour le repos de l'âme de leur frère d'armes. Les offices n'étaient pas systématiques, tout dépendait de ce que chacun avait formulé comme intention en cas de décès. Tout le groupe des commandos y assista et une partie de mes gendarmes s'y joignit également. Ce fut un office sobre mais particulièrement beau et recueilli, qui vint très naturellement compléter le cérémonial militaire.

[1.](#) Direction générale de la sécurité extérieure.

[2.](#) *Combat outpost* : poste avancé.

[3.](#) AA.

« Tashaqor »

Au quotidien, notre travail avec les Afghans était compliqué pour de nombreuses raisons. L'une d'elles tenait aux différences de culture. Au cours de la préparation nous avons suivi des cours sur l'histoire du pays ainsi qu'une vague conférence sur « tout ce qu'il ne faut pas faire ». On y avait notamment appris qu'il ne fallait pas montrer ses semelles au cours d'une conversation, geste considéré comme particulièrement malpoli, voire insultant. Plus grave, utiliser sa main gauche pour boire ou manger. La main gauche étant la « main du diable », la nourriture ou la boisson deviennent donc impures lorsqu'elles sont portées à la bouche par ce biais-là. Manger debout ne se fait pas non plus. Interdit également de tapoter les têtes des petits enfants. Ne pas montrer de photos de famille, signe de faiblesse s'il en est. Et bien sûr, la fierté légendaire du peuple afghan impose de ne jamais refuser quoi que ce soit venant d'eux, sous peine de les vexer mortellement.

En somme on avait reçu une liste d'interdits, accompagnée d'une sévère mise en garde au cas où nous serait venue à l'esprit l'idée saugrenue de nous en affranchir. Tout cela n'était pas complètement faux en soi, mais ne tenait aucun compte de la réalité objective du terrain. Effectivement il était déjà arrivé que des soldats étrangers soient abattus par des paysans afghans chatouilleux. Après avoir pissé contre le mur d'une maison, par exemple. Mais le cas était rarissime, et on tue parfois en France pour un regard ou

une cigarette. Les Afghans n'étaient pas des barbares incultes et ils ne s'offusquaient pas que des étrangers ne respectent pas leurs coutumes à la lettre. Sensibles à nos efforts, tant que nos gestes, même malencontreux, ne visaient pas ouvertement et volontairement à les humilier, ils ne nous en tenaient aucune rigueur. En tout cas pas plus que nous Français vis-à-vis d'un Américain qui étalerait le foie gras comme du pâté ou mettrait des glaçons dans un grand cru classé de Saint-Emilion. Les Afghans commençaient en plus à avoir l'habitude de traiter avec des Occidentaux aux mœurs bizarres. Ils en souriaient plus qu'ils ne s'en formalisaient.

Cela m'avait tout de même valu, quinze jours après notre arrivée, une petite mésaventure. Nous nous trouvions dans un des postes de police répartis le long de Vermont. Le dispositif opérationnel était en place et les mentors travaillaient avec les policiers sous protection de la POMLT. Le soleil de plomb nous écrasait et je m'étais réfugié avec Biboul dans le container où vivaient les policiers, qui avait au moins le mérite de nous apporter un peu d'ombre à défaut d'une fraîcheur introuvable. Gentiment, un des policiers me proposa un verre de lait caillé. Me rappelant des injonctions de nos formateurs en France, j'acceptai à contrecœur pour ne pas risquer de vexer mon hôte. Il saisit alors une tasse d'une propreté douteuse et la plongea à pleines mains d'une propreté non moins douteuse dans une gamelle métallique posée à même le sol dans un coin du container surchauffé. Elle en ressortit pleine à ras bord et dégoulinante d'un lait caillé déjà chaud lui aussi. Le policier me la présenta fièrement, accompagnant son geste d'un sourire édenté.

« Tashaqor¹ », lui dis-je en lui rendant son sourire. La première gorgée faillit avoir raison de ma bonne volonté, mon fragile estomac d'Occidental se rebellant immédiatement contre le traitement qui lui était infligé. Biboul peinait à garder son sérieux, mais une bonne tasse de lait caillé le mit à la raison et ce fut à mon tour de le regarder avec un sourire en coin. Je savais

qu'en théorie il aurait fallu la boire le plus vite possible pour en être débarrassé, comme nous le recommandions à nos enfants quand ils n'aiment pas quelque chose. Mais je ne pus m'y résoudre et il me fallut une bonne demi-heure pour en venir à bout. Lorsqu'on m'en proposa une deuxième, je refusai poliment et l'incident diplomatique redouté n'eut pas lieu. Première démonstration du hiatus entre théorie et pratique.

Dans ce domaine heureusement, nous avions nos interprètes. Toutes les forces de la coalition sur le territoire afghan en employaient. La plupart du temps il s'agissait d'étudiants kaboulis, auxquels le pays n'offrait aucun débouché. Anglophones dans leur immense majorité, ils mettaient leurs connaissances au service des armées étrangères. Certains d'entre eux travaillaient masqués par crainte des représailles sur eux-mêmes ou leurs familles. Pour les talebs, en effet, ils étaient considérés comme des collabos. Nul doute aussi malheureusement qu'une partie d'entre eux renseignait l'ennemi, soit par idéologie, soit à cause de menaces les visant ou visant leurs proches. Quoi qu'il en soit, nous leur en disions toujours le moins possible sur les opérations à venir. Au fil du temps, bien entendu, la proximité, l'effort et le danger partagé finissaient par créer des liens forts. Plusieurs interprètes ont perdu la vie en servant l'armée française. L'un d'entre eux avait été tué aux côtés des soldats de Raptor dans l'attentat-suicide du 13 juillet.

Les Afghans étant la raison d'être de la POMLT, nous disposions d'interprètes de qualité au nombre de trois, engagés par le COMGEND à Kaboul. C'était beaucoup pour une si petite unité, mais c'était indispensable.

Nasir était le plus occidentalisé d'entre eux. Études supérieures à Kaboul, jeunesse préservée – autant qu'elle pouvait l'être dans ce pays – et possédant un excellent niveau d'anglais. Sympathique au demeurant, il

avait les défauts de ses qualités. C'était le moins investi des trois. Fan de rock, toujours scotché à un écran, il ne rêvait qu'émigration aux États-Unis et aurait probablement préféré travailler pour les Américains.

Plus sympathique était Massoud. Seul francophone de notre trinôme d'interprètes, c'était un joyeux drille. Curieux et bavard, il était aussi gai qu'étourdi. Amateur pour sa part du fameux lait caillé. Nous aimions bien l'avoir avec nous pour les sorties.

Mais le plus investi, le plus attachant, c'était Shiraz. Shiraz venait d'un milieu plus modeste que les deux autres et avait passé son enfance à Kaboul dans un des nombreux quartiers pauvres qui émaillent la ville. Pour l'anglais, il était entièrement autodidacte et mettait la même volonté au quotidien que celle dont il avait fait preuve dans l'apprentissage de cette langue. Cette volonté sous-tendait véritablement chacune de ses actions. Physiquement, c'était un tout petit bonhomme particulièrement frêle. Cela sautait encore plus aux yeux lorsqu'il était revêtu du casque et du gilet pare-balles que leur contrat leur imposait lorsqu'ils sortaient de la FOB avec nous – sous peine de ne pas être assurés en cas de pépin. Son seul et unique défaut : il dégageait en permanence une puissante odeur corporelle, mélange de crasse et de transpiration et ce malgré nos multiples messages plus ou moins subliminaux et cadeaux de gels douche fortement et chimiquement aromatisés. Dans un VAB surchauffé, cela devenait carrément intenable. Je profitais lâchement de mon statut de chef pour le placer systématiquement dans un autre que le mien. En revanche, il passait avec nous la majeure partie de ses journées et se portait volontaire pour toutes les missions. Durant ses quelques jours de repos lorsqu'il rentrait à Kaboul, il était visiblement triste de partir et tout joyeux de revenir. Ce fut le seul des trois qui pleura à la fin de notre mandat.

Peu de temps après notre arrivée, j'avais réuni les interprètes un début d'après-midi sous la tente-popote et leur avais exposé autour d'une boisson

fraîche ce que j’attendais d’eux. En anglais, Massoud le comprenant à défaut de le parler correctement.

« Les gars, c’est simple, je vous demande de traduire mes propos le plus fidèlement possible. Cela étant dit, vous n’êtes pas des perroquets. Si vous estimez que ce que je dis peut être mal compris ou vexer mon interlocuteur, n’hésitez pas à tourner ça convenablement. Il n’y aura aucune malice ni mauvaise intention de ma part, seulement de la maladresse que vous serez du coup à même de rattraper. De même, tout ce que vous entendez et qui est susceptible de nous intéresser, dites-le moi si vous le voulez bien, je suis preneur de tout renseignement. *You’re part of the team, guys!* »

On discuta plus longuement de chacun d’eux et de leurs expériences respectives. Ils sortirent ravis de cet échange d’une grosse demi-heure. C’était *a priori* la première fois qu’un commandant de POMLT prenait la peine de leur exposer en détail ses attentes. Comme tout le monde, ils avaient besoin de considération. Par principe, nous ne leur dévoilions jamais à l’avance nos opérations, ni rien d’opérationnel qu’ils n’avaient impérativement besoin de connaître. Ils le savaient et pour ma part je me doutais que cela les affectait. Il était pourtant hors de question d’agir autrement. Finalement, je trouvai un baume efficace contre cette blessure d’amour-propre en les instituant nos professeurs de *pachto*, une des deux langues officielles de l’Afghanistan avec le *farsi*. Une fois par semaine, un ou plusieurs d’entre eux s’exprimait face à toute la POMLT rassemblée sous la tente-popote, afin de tenter de nous inculquer des rudiments de leur langue et de leur culture. Un système gagnant-gagnant où chacun trouvait son compte. Je confesse que le rythme hebdomadaire est resté un vœu pieux, mais à la guerre comme à la guerre.

Heureusement pour nous, en terme d’impairs et d’incompréhension culturelle, il y avait les Américains qui nous battaient à plate couture. Nous travaillions parfois avec la PRT, la *Provincial Reconstruction Team*. Cette

unité était l'équivalent US de nos actions civilo-militaires. Il leur arrivait de se joindre à nous pour rendre visite aux cadres de la police au commissariat. Je les ai vus là-bas enchaîner erreur sur erreur, avec pour conséquence de se faire cordialement détester des Afghans. Les soldats américains que nous côtoyions ne quittaient jamais leur casque ni leur frag, même au sein d'une zone sécurisée par des alliés, pas même dans un bâtiment au cœur du vaste terrain du commissariat. Pire, ils gardaient scotchées sur le nez leurs sempiternelles lunettes de soleil, tout en vous parlant. Ils vous serraient la main en conservant leurs gants. Bref, toute leur attitude transpirait l'orgueil, que les Afghans traduisaient immédiatement comme étant du mépris. Le fait qu'ils soient riches et distribuent beaucoup d'argent n'arrangeait rien, bien au contraire. On en veut toujours secrètement à celui qui nous fait l'aumône. À côté d'eux nous étions, nous Français, les rois de l'acculturation.

Qu'on ne se méprenne pas. Les Américains étaient bons et même très bons. Ils allaient au feu sans sourciller. Ils pouvaient enchaîner des mandats de douze mois en Irak puis de quinze en Afgha, ou l'inverse. La plupart respiraient la sympathie. Le chef de la PRT avec qui j'ai souvent échangé était un homme cultivé, un réserviste qui dans le civil était professeur d'histoire. Mais leur pays est si vaste, leur histoire si récente et leur puissance si énorme qu'ils étaient tout simplement incapables de se rendre compte de l'image qu'ils renvoyaient. En fait, ils s'en foutaient, n'imaginant pas une seule seconde que quoi que ce soit dans leur comportement puisse être mal considéré. Après tout, à part nous, tout le monde n'a-t-il pas envie d'être Américain ?

J'ai souvent repensé depuis à nos interprètes. Un an plus tard, à l'occasion d'un troisième séjour en Afghanistan, j'eus même la surprise d'avoir Massoud au téléphone. Il ne fut pas moins étonné que moi lorsqu'il comprit à qui il avait affaire. Il entamait des démarches pour obtenir un visa pour la

France. J'ai cherché et trouvé les bons interlocuteurs auprès du commandement de la gendarmerie. Je n'ai plus jamais eu de nouvelles depuis lors.

On a pu lire à l'occasion dans la presse l'histoire de ces interprètes auprès des forces françaises. Le parallèle qui fut parfois dressé entre leurs mésaventures et l'affaire des harkis en Algérie m'a toujours semblé exagéré. Leur nombre était bien plus restreint, l'Afghanistan n'a jamais été un département français et aucun interprète n'a combattu sous l'uniforme français. Il n'en demeure pas moins vrai que certains d'entre eux ont perdu la vie en nous servant et que tous étaient conscients des risques qu'ils assumaient personnellement et qu'ils faisaient potentiellement prendre à leurs familles par les représailles talibanes auxquelles ils les exposaient. Je ne dispose d'aucun chiffre fiable, mais je crois savoir que la France aurait pu faire plus et plus vite pour ces fidèles qui demandaient à rejoindre la communauté nationale.

[1.](#) Merci.

Les cow-boys

Une opération se montait en vallée d'Alasay. Cette vallée qui faisait face à la FOB était considérée à juste titre comme un nid d'insurgés. Nous y avions quelques postes avancés tenus par des troupes afghanes accompagnées d'OMLT, nos homologues de l'armée de Terre. La grosse différence entre eux et nous était qu'eux vivaient au milieu du bataillon afghan qu'ils mentoraient. Pour cette opé, nous en profiterions pour nous rendre sur Alpha-Bravo¹, un poste de police situé à un carrefour de routes en amont de la vallée. D'une pierre, deux coups. On épargnait à nos camarades une mauvaise surprise par leurs arrières et on visitait un poste exposé que l'on avait moins l'occasion d'inspecter. C'était aussi l'occasion pour les gens des actions civilo-militaires, les CIMIC, d'effectuer avec nous leur première sortie depuis l'attentat-suicide contre la *shura* qu'ils avaient organisée. Près d'AB résidait en effet un ancien chef du National Directorate of Security, le NDS, le service de renseignements afghan. Il avait beau avoir cessé son activité, son réseau officieux restait imposant. Il demeurait incontournable.

AB se situait presque en entrée de vallée, plein est par rapport à la FOB. Je disposais deux groupes tournés vers l'ouest et la zone verte, faisant donc face à la base que l'on pouvait apercevoir au loin accrochée à son flanc de montagne. Le troisième et dernier prenait en enfilade une route venant du sud en provenance de la vallée voisine, celle de Bedraou. Après avoir

installé mon dispositif et vérifié les emplacements des groupes, je laissais Pierre à la manœuvre et accompagnais avec Biboul les CIMIC chez leur hôte. Comme d'habitude avec les Afghans, on fut extrêmement bien reçu.

Enfoncés dans d'énormes coussins moelleux après les salutations d'usage, nous laissons les CIMIC conduire leur entretien. L'ex-patron du NDS est petit, gros et enturbanné, agrémenté d'une magnifique et longue barbe blanche. Il hérite immédiatement du surnom d'Atchoum. La conversation est assez vite interrompue par des rafales d'armes automatiques. Elles ne semblent avoir aucun effet sur Atchoum qui continue à disserter sans montrer le moindre intérêt pour les coups de feu. Les premiers comptes rendus me parviennent dans l'oreillette. Les tirs proviennent apparemment de la zone boisée autour du *wadi*, pile entre la FOB et nous.

Les coups de feu se sont tus le temps que je rejoigne mes hommes, en l'occurrence le groupe situé sur les hauteurs dans un petit fortin face à la FOB. Sannex, solide gaillard que j'ai choisi pour être un des trois chefs de groupe, me rend compte de la situation. Du moins de ce que l'on peut en déduire. Les policiers sont nerveux et crient « Taleb, taleb ! » en désignant les bosquets. Je fais remonter ces informations par la radio. Je sens une certaine incrédulité à l'autre bout sur mon analyse des positions insurgées. Un détachement de paras tient le pont de Tagab et fait face au sud et à la vallée de Bedraou. Si ma vision des choses est la bonne, des talibans arrivent du nord et vont leur tomber sur le dos. Le silence dure et se fait lourd.

Il est rompu d'un seul coup par plusieurs explosions qui soulèvent des monceaux de poussière autour des VAB de nos camarades du pont de Tagab. Des tirs d'armes légères et d'armes automatiques leur succèdent immédiatement. Nous sommes encore aux premières loges. Une fois de plus également, nous ne pouvons qu'observer. On ne voit pas l'ennemi, faire ouvrir le feu à l'aveugle est exclu au risque de tirs fratricides ou de

dommages collatéraux. De nouveau aussi le sentiment de frustration est présent et pesant. Nous voulons aider nos camarades et c'est impossible. Les combats ont baissé en intensité mais se poursuivent de manière plus sporadique. Malgré le fracas impressionnant des échanges de tir et des explosions, personne parmi les nôtres n'est blessé ni aucun véhicule endommagé. Un léger bourdonnement nous fait lever la tête.

Ce sont les Kiowa qui entrent dans la danse. Petits hélicoptères d'attaque américains, leurs pilotes de la *First Cav* ont la réputation d'être des cow-boys. Nous constatons très vite qu'elle n'est pas usurpée. Il faut avoir été soldat, il faut avoir été engagé dans un combat pour comprendre ce que l'on ressent à l'arrivée d'hélicoptères amis. Le cœur se dilate, une joie animale éclaire les visages. Maintenant les talebs n'ont qu'à bien se tenir. Les machines volent en rond au-dessus de la zone et donnent de précieuses indications sur les mouvements ennemis. L'un d'eux nous survole de si près qu'on jurerait pouvoir toucher le pilote en tendant la main. Il nous fait d'ailleurs un pouce levé en souriant crânement. Ce gars-là porte un Stetson sur la tête ! Rapidement, ils font plus que donner du renseignement et participent pleinement à la fête en vidant leurs paniers de roquettes. Un des pilotes tire même au M16 par la fenêtre de son hélico ! Enfin, dernier cadeau avant de décrocher, à court de munitions, ils lancent un fumigène sur le dernier regroupement insurgé, en restant quelques secondes en vol stationnaire au-dessus. Les anges de la mort partis, il faut moins d'une minute aux mortiers français pour entrer en action en alignant leurs tirs sur la fumée.

Affaire réglée, croyions-nous. Je reste quand même sur le poste avec le groupe de Sannex. Durant une demi-heure il n'y a plus aucun tir et nous pensons déjà que c'en est fini pour aujourd'hui. Soudain un coup claqué, fort et près. Un seul, mais je vois les policiers plonger au sol ainsi qu'un de mes gendarmes qui était posté en hauteur derrière un empilement de sacs

remplis de terre bien tassée. Le temps d'essayer de comprendre ce qui se passe, le silence se rétablit et plus aucun coup de feu ne retentit. Personne ne voit rien. Cadet, le jeune gendarme qui s'est jeté à terre, me fait son rapport. Très pâle, il semble choqué.

« Mon capitaine, j'ai entendu la balle claquer à mes oreilles. »

L'attitude des policiers prouvait la véracité de ses dires. Eux qui étaient habituellement très détendus en toute circonstance semblaient pris de panique et répétaient sans cesse « Taleb, taleb ». Je rendis compte à la radio et ce fut la dernière action du jour. Le reste de l'opération se déroula sans anicroche majeure, si ce n'est quelques prises à partie en vallée d'Alasay qui n'eurent heureusement aucune conséquence.

Le soir au débriefing, le colonel Renaud me fit une remarque ironique.

« Alors, les gendarmes, on veut sa part de médailles ? »

Personne ne croyait à notre histoire. Dans un haussement d'épaules, je répétais ce qui nous était arrivé.

« Pensez ce que vous voulez, mon colonel, il y a eu un seul coup et il était bien dirigé contre nous. C'est bizarre, d'ailleurs, parce qu'avec nos flics on est quand même plutôt protégés d'habitude. Et puis ça faisait le bruit d'une arme lourde. »

Quelques sourires moqueurs plus tard, l'affaire semblait enterrée. Le soir autour d'une bière, Cadet fulminait.

« C'est des cons ! Je sais ce que je dis, j'ai pas menti, mon capitaine !

— Je sais, Cadet, je te crois. »

Le lendemain était un vendredi, le « *day off* » pour les Afghans. Pas d'opération pour nous, du coup, mais une journée de repos et de remise en condition. Dans l'après-midi on entendit un tir. Un seul coup, très fort. Suivi d'un autre quelques minutes plus tard. On releva la tête les deux fois avant de reprendre nos activités en haussant les épaules.

Mais, au débriefing du soir au PC, on eut droit à une projection vidéo du Weapon Intelligence Team, le WIT. L'équipe WIT a pour mission première de réaliser les analyses techniques et tactiques de premier niveau sur des IED, les engins explosifs improvisés ennemis, relevés sur le terrain. Sa compétence s'étend toutefois à tous les types d'armes en fonction du besoin. Elle est composée d'un chef d'équipe de l'arme du génie, d'un technicien en identification criminelle de la gendarmerie prévôtale et d'un spécialiste des engins explosifs.

Au-dessus de la FOB se déployait autant que le permettait la météo un ballon en forme de mini-dirigeable, retenu au sol par un fil et bardé de caméras. Le successeur des ballons d'observation de la bataille de Fleurus et de la guerre de Sécession ! Des *contractors*² américains en assuraient le fonctionnement et la veille au profit des autorités militaires de la FOB. L'une de ces caméras avait enregistré la scène qui nous était projetée. On y discernait deux hommes cheminant plus ou moins courbés à l'abri derrière des murs en torchis à quelques centaines de mètres de la FOB. Un zoom puissant permit de voir de plus près l'arme que le premier d'entre eux portait à l'épaule.

Il s'agissait de la copie pakistanaise bon marché d'un vieux fusil de tireur d'élite soviétique. Elle tirait des balles de 7,62, des cartouches de gros calibre avec plus de poudre que dans leur version standard, afin de pouvoir atteindre les 800 à 1 000 mètres.

Le chef d'équipe WIT se tourna vers le colonel Renaud.

« Mon colonel, c'est l'arme qui a tiré sur la FOB aujourd'hui. C'est aussi très probablement l'arme qui a tiré sur les gendarmes hier. Ça colle : gros calibre, coup par coup. Vous noterez qu'il n'y a pas de lunette grossissante sur le fusil. On a de la chance. »

Bon prince, le colonel Renaud se tourna vers moi en opinant du chef avec un petit rictus. Je jubilais intérieurement tout en essayant de n'en rien laisser paraître et d'avoir le triomphe modeste. Je ne supportais pas que l'on

fasse passer mes gendarmes pour des menteurs avides de médailles, même sur le ton de l'humour. Je ne m'attendais pas à une revanche aussi rapide, complète et publique ! Satisfaction personnelle un peu mesquine, sans doute. Il n'empêche, ça faisait du bien...

Ce sniper nous ennuya longtemps sur la FOB, tirant parfois plusieurs coups par jour espacés d'une heure ou deux. Nous n'avons eu de son fait qu'un seul blessé léger à déplorer. Un soldat qui faisait son footing dans la base fut blessé au bras par un éclat de béton projeté par la balle venant s'écraser contre un mur. Un peu comme un moustique, on n'y pensait que quand on l'entendait, mais il contribuait à rendre plus pesante l'ambiance sur la base. C'était notre lieu de repos entre deux opérations et nous aspirions à y vivre le plus sereinement possible !

Un jour que nous jouions aux cartes attablés devant la tente-popote au retour d'un opé, une énorme détonation nous fit tous sursauter. Un des chars de la cavalerie parachutiste qui s'était positionné sur la zone de poser hélicos juste au-dessus de nous venait de tirer un obus par-dessus nos têtes ! Une explosion se fit entendre quelques secondes plus tard, signifiant que l'obus avait atteint le sol, immédiatement suivie d'une autre. Le sniper, repéré par la section de garde, venait de terminer sa carrière d'emmerdeur sous un obus de 105 mm et un missile Milan³. C'était cher payé pour un seul homme, mais c'était aussi indéniablement la bonne solution !

Les renseignements nous avaient entre-temps appris qu'il s'agissait d'un tireur d'élite « *free-lance* », venu des zones tribales du Pakistan en voisin pour renforcer l'insurrection durant l'été. Ce qui expliquait d'ailleurs au passage pourquoi il nous avait visés avec Cadet et les policiers afghans : il n'était pas partie prenante dans les arrangements locaux entre la police et les talibans...

- [1.](#) AB. Les militaires ne sont pas très forts pour faire original dans ces cas-là...
- [2.](#) Civils contractuels.
- [3.](#) Missile anti-char filoguidé.

Cadet

J'avais l'immense avantage de disposer d'un téléphone fixe dans mon bureau, dont la ligne était une ligne militaire. Son numéro était un numéro français, parisien pour être précis, ce qui permettait des appels illimités grâce à notre box depuis la France. Quasiment tous les jours je pouvais donc parler à mon épouse et avoir des nouvelles de la famille.

La seule fois où cela me porta préjudice fut un soir où, à la question de savoir comment s'était passée ma journée, je répondis :

« Super. J'appelle un peu tard, on vient de fêter l'anniversaire de Disiz. C'était très sympa !

— ...

— Allô ?

— Tu te fous de ma gueule ?

— Mais pas du tout, chérie ! Rassure-toi, c'était très *soft*, comme d'habitude. »

Mon cerveau tournait en surmultipliée pour tenter de percer le mystère. Qu'est-ce que j'avais bien pu dire ou faire ?

« Il est donc né le 28 mai ? C'est rigolo, elle me dit quelque chose, cette date.

— ... Oh pardon, chérie ! Bon anniversaire ! Je me suis un peu perdu dans les jours, euh... »

L'énorme gaffe. Celle que je ne souhaite à personne. La honte absolue.

Aujourd'hui encore le rouge me monte au front à l'évocation de cette scène.

Je faisais toujours très attention à ce que je racontais au téléphone, ne dévoilais rien ou bien le moins possible des dangers auxquels nous étions exposés et dédramatisais au maximum. Il était arrivé que je sois au téléphone avec le secrétariat de l'unité en France à l'instant précis où un obus tombait sur la FOB. À l'autre bout du fil, ils avaient entendu le sifflement et l'explosion. Il m'avait fallu raccrocher en urgence et, conformément à la procédure, rejoindre à quelques mètres de là avec toute l'unité un abri constitué de « U » renversés en béton, jusqu'à la fin de l'alerte, diffusée sur la base par haut-parleur. Sans nouvelles depuis l'explosion, le secrétariat avait parlé un peu trop et toutes les familles s'étaient inquiétées pour rien. Ce soir-là, rien à voir. Une conversation apaisée comme la plupart du temps. En cet été 2011, les infos à la télé étaient bien assez anxiogènes comme ça.

Il était tard néanmoins, aux alentours de minuit et tout le monde était couché. J'adorais ces moments de calme et de relative solitude sur la FOB. J'en profitais généralement pour fumer une clope en regardant le ciel. Dans ce pays et à cette altitude, les nuits d'été étaient magnifiques, les pleines lunes grosses comme le poing. Un nombre d'étoiles incroyable, pas de pollution lumineuse. Et pour cause : le bourg de Tagab n'avait pas l'électricité la nuit, les insurgés coupaient les antennes-relais des opérateurs de téléphonie portable pour que leurs déplacements nocturnes ne puissent être suivis, et de notre côté pour éviter les tirs d'obus les lumières étaient éteintes sur la FOB – nous ne nous déplaçons qu'avec des lampes de poche à filtre rouge, dont la lueur était plus discrète. Il n'y avait pas un bruit quand je sortis et seule la lune éclairait la base de sa lueur blafarde. J'entendis alors un bruit bizarre en provenance de la tente-popote, à côté du container qui me servait de bureau. Intrigué, j'allai voir. C'est alors que j'aperçus Cadet, assis ou plutôt avachi par terre, le dos contre le container du bureau

face à la popote. Il se tenait là la tête entre les mains. Je remarquai également de petites taches sombres au sol ainsi que sur le poteau central en bois délimitant l'entrée de la tente. Cadet y avait visiblement asséné de violents coups de tête. Les taches, c'était du sang.

Cadet était un de mes tous jeunes gendarmes de l'escadron. Un beau gosse brun, habituellement souriant et sympathique. Un étourdi qu'il fallait souvent secouer, mais un jeune homme réellement attachant. C'était aussi un de mes chouchous, car il avait fait comme moi ses études au Prytanée Militaire de La Flèche, dans la Sarthe. Je m'amusais à le favoriser ouvertement pour de petites choses ou à le complimenter de façon exagérée en public. L'effet était garanti et généralement immédiat !

« Et nous alors, mon capitaine ?! », récriminaient les autres.

— Quoi, vous ? Vous n'êtes pas des anciens de La Flèche, que je sache ? »

Ça lui valait de se faire gentiment chahuter.

Pas d'humour ce soir-là. Je restai interdit quelques secondes, me demandant quoi faire. Il ne m'avait pas remarqué. Je me suis finalement assis par terre à côté de lui et j'ai entouré ses épaules de mon bras, sans rien dire. Il resta longtemps sans parler puis releva la tête.

« Désolé pour le spectacle, mon capitaine...

— T'inquiète. Tu veux me dire ce qui t'arrive ? »

Il venait de se faire larguer par sa copine, alors qu'il fondait de grands espoirs sur cette relation. En plein milieu de l'OPEX, c'était moche. C'était aussi et surtout la goutte d'eau qui faisait déborder le vase.

Cadet était l'infirmier de la POMLT. Ancien pompier, déjà très calé en secourisme, il s'était porté volontaire pour des formations plus poussées dans le domaine, particulièrement en sauvetage au combat. Il prenait son rôle très à cœur. À ma demande, il nous faisait régulièrement quelques

instructions à base de rappels sur les gestes élémentaires en cas de blessures par balle. Son temps de repos, il le passait à l'infirmierie de la FOB pour filer un coup de main. C'était courageux de sa part, mais je me suis rendu compte trop tard que ça lui mettait une pression supplémentaire. Il y voyait trop souvent des horreurs. Soldats français ou afghans, insurgés, civils, femmes et surtout enfants. Des malades, des blessés et des morts. Les enfants, on ne s'habitue jamais. Les cris, les grands yeux qui appellent au secours et souvent l'impuissance.

Pour couronner le tout, le choc de la balle du sniper pakistanais passée tout près se faisait encore ressentir.

J'ai retiré mon bras tout en restant assis à côté de lui et nous sommes restés silencieux. Au bout d'un moment il a commencé à parler. Longuement. Je me contentais de l'écouter vider son sac. Un dialogue a fini par s'instaurer. Cadet était déjà plus apaisé. Je ne me souviens plus vraiment de ce que je lui ai dit. Probablement beaucoup de banalités. Le thème central, face à toutes ces épreuves, a fini par tourner autour du sens de la vie. L'OPEX avec ses dangers possédait généralement cette vertu : elle recentrait sur l'essentiel et obligeait à se pencher sur les questions existentielles et le fameux « Pourquoi ? ».

Pris d'une inspiration subite, je lui demandai :

« Veux-tu que nous allions prier à la chapelle ? »

Il me regarda, surpris. Quelques secondes d'hésitation, puis un « oui » bien franc. C'est ce que nous avons fait. Il y avait une belle petite chapelle en bois sur la FOB, nantie d'un clocher et de sa cloche qui appelait les fidèles à la messe. C'était toujours touchant de l'entendre résonner, perdus dans une vallée afghane. Les offices y étaient beaux, simples et apaisants. Il y avait du monde, probablement pour les raisons évoquées plus haut.

La chapelle était dédiée au bienheureux Charles de Foucauld, saint-cyrien plus ou moins débauché qui, après avoir traversé le Maroc alors interdit aux

chrétiens, avait finalement consacré sa vie aux Touaregs en ermite dans le désert, après une conversion aussi complète que fulgurante. Elle restait ouverte jour et nuit. Nous nous y sommes retrouvés seuls et au calme.

Quelques prières puis du silence. La lumière rouge derrière l'autel apportait la paix.

Cadet a fini par se lever et nous avons regagné les tentes de la POMLT. Je l'ai raccompagné devant la sienne et nous nous sommes serré la main.

« Merci, mon capitaine.

— Merci à toi, pour ta confiance. Essaie de dormir. »

Raptor

L'été s'avancait et les opérations se compliquaient. La pression insurgée se faisait plus forte. Comme toujours l'été, bien sûr. Mais l'annonce du retrait français par le président doublée d'un calendrier de retour n'avait rien arrangé. Ce retrait décidé pour de pures raisons de politique intérieure et d'opinion publique eut pour nous des répercussions particulièrement fortes.

Sur nos relations avec les Afghans tout d'abord, déjà pas simples. Tous ceux qui s'étaient engagés à nos côtés vivaient cela assez mal. Ils ne nous en voulaient pas personnellement, mais tout de même. Pour la population et plus encore pour les forces de sécurité, armée comme police, la confiance difficilement acquise – si tant est qu'elle l'ait jamais vraiment été – était rompue.

Sur nous-mêmes ensuite. Nous sentions bien que le travail était loin d'être terminé et que nous n'aurions pas le temps. À quoi bon continuer à risquer sa peau pour un combat perdu d'avance ?

Sur les insurgés enfin, qui y voyaient à juste titre une victoire majeure. Ils avaient fait basculer l'opinion publique française et allaient ainsi se retrouver seuls face à une population fatiguée par des années de guerre et des forces de sécurité nationales loin d'être à niveau et déjà exsangues.

Les morts français au combat pesaient lourd dans la balance. Pour reprendre l'initiative, le *battle-group* Raptor allait mener une grosse opération offensive censée marquer les esprits et nous redonner un peu

d'air. Aucune participation policière à l'opé qui se ferait donc sans nous et débiterait de nuit pour la mise en place.

Le matin de l'opération, je suis réveillé en sursaut à l'aube par un coup de fil du poste de commandement qui me convoque avec effet immédiat. Le temps d'enfiler un treillis et je me retrouve à prendre les consignes. Raptor, suivi pour l'occasion par la journaliste Patricia Allémonière, est tombé sur du dur. Les forces sont au contact depuis déjà quelques heures et se retrouvent fixées, incapables ou presque de manœuvrer. Toutes les troupes combattantes sont injectées en renfort dans la bataille, la FOB se vide. Nous sommes la dernière unité opérationnelle à y être présente.

Je propose la mise à disposition de la POMLT pour assurer la défense de la base. Tout, sauf rester inactifs. En liaison avec Xavier, le capitaine major de camp, je donne les ordres de mise en place de mes VAB, déployés afin de riposter à un « coup de main » ennemi contre la FOB.

Les combats font rage. En vol stationnaire au-dessus de la base, un hélicoptère d'attaque français, le Tigre, tire ses obus de 30 mm sur des positions ennemies. Un hélicoptère américain d'évacuation sanitaire se pose de façon incroyable au plus près des combats pour extraire un blessé grave et le mort français de cette journée. Il s'agit d'un lieutenant du commando parachutiste, Valéry Tholy. Celui-là même qui venait de relever le lieutenant Thomas Gauvin, tué avec son groupe dans l'attentat-suicide du 13 juillet... Il me reste quelques hommes qui tournent en rond, le visage grave. Je les envoie en renfort auprès du corps médical à l'infirmerie. Ce fut une journée très dure. Raptor finit par rentrer sur la base, après un décrochage compliqué sous le feu ennemi. Nous venions de vivre la deuxième bascule du mandat. Patricia Allémonière, blessée durant les combats, témoignait face caméra pansement au menton et bras en écharpe, du courage des soldats français. La France redécouvrait qu'en Afghanistan c'était une guerre « pour de vrai ».

À compter de ce jour, les sorties furent réduites à la portion congrue. Tous les ordres d'opération devaient être validés à Paris, refusés dans la plupart des cas. Les talibans en profitèrent pour affirmer leur contrôle sur la zone et plus que jamais nous étions le village gaulois encerclé. Chaque convoi logistique nécessitait la mise en place d'un lourd dispositif tout le long de l'axe Vermont, qui se faisait régulièrement accrocher. Ce qui n'était quelques semaines auparavant qu'une opération de routine devint une opération majeure et à risque. Nous avions perdu l'initiative et donc l'ascendant.

Dehors, les postes de police, les postes avancés et ceux des milices ALP étaient régulièrement attaqués. Lorsqu'il n'y avait pas de Français avec eux pour guider les tirs ou les hélicoptères, nous nous contentions d'un maigre appui d'obus éclairants depuis la FOB quand ça se passait de nuit. À l'exception notable d'une fois où je fus réveillé en sursaut d'une sieste bienvenue en début d'après-midi par une énorme explosion qui fit trembler toute la base. Sorti en trombe du container qui nous servait de chambre à Pierre et moi, je vis un énorme panache de fumée s'élever à quelques centaines de mètres. Depuis que nous ne sortions quasiment plus, les insurgés étaient devenus très confiants. Trop, même. Jusqu'à attaquer en plein jour sous nos yeux. Un poste de miliciens ALP proche de la base venait d'en faire les frais. L'attaque terminée, une colonne de talibans remontait tranquillement en plein milieu du *wadi* asséché. On aurait dit les nains de Blanche-Neige, rentrant du boulot en file indienne et en sifflotant, kalach et fusil-mitrailleur négligemment jetés en travers de l'épaule. Ils ignoraient que l'œil du Mordor, sous la forme des caméras de notre ballon américain, s'était braqué sur eux. Après s'être assuré qu'il s'agissait bien de combattants ennemis, le PC avait ordonné la neutralisation. Une patrouille d'avions de chasse américains fut appelée à la rescousse. Les GBU, bombes aériennes guidées de haute précision, leur tombèrent dessus avant même

qu'on entende le sifflement caractéristique des avions.

Sur la FOB, tout le monde rongait son frein. Si les premiers jours de repos forcé avaient fait du bien, assez rapidement la perspective d'une inaction prolongée finit par peser sur les nerfs. Pour les compagnies de combat cela devint vite véritablement problématique. Les hommes y sont jeunes et ont besoin d'action. Sympathiques, certes, mais pas que des enfants de chœur. Il fallait tenir et occuper les centaines de parachutistes bloqués et entassés sur la base. Il y eut quelques bagarres sur fond d'alcoolisation. Très vite, le colonel Renaud, chef de corps, reprit les choses en main. Il décréta un footing obligatoire très tôt le matin par unité, ordonna aux cadres de réaliser des séances d'instruction, voire de préparer aux examens techniques les sous-officiers et les militaires du rang comme si nous étions en France. Sauvetage au combat, instruction au tir, aux transmissions, à la tactique, tout y passait.

La discipline reprit le dessus mais le cœur n'y était plus.

Pour moi, c'était plus facile. D'abord, mon unité était plus petite et les éventuels problèmes à sa mesure. Mes hommes souffraient eux aussi de la situation, mais c'étaient tous des cadres. Je n'avais pas de jeunes militaires du rang, que des sous-officiers. C'était une des spécificités de la gendarmerie. L'âge moyen y était plus élevé, la maturité par conséquent plus forte.

Et puis nous avions nos policiers afghans. Non seulement nous pouvions les faire venir par groupes sur la FOB pour peaufiner leur instruction, mais le commissariat étant si proche, les sorties nous étaient autorisées pour nous y rendre. À défaut de partir en opération avec eux, le simple fait de monter des missions quasi-quotidiennes pour y aller permettait d'occuper sainement et utilement la journée.

Quant aux quelques journées vraiment vides, en plus de grosses séances

de tir et d'instruction diverses, j'ai fait le tour de la FOB pour démarcher mes camarades parachutistes afin de bénéficier pour la POMLT d'une présentation de leurs missions et de leurs moyens. C'est ainsi que nous avons pu tirer au mortier de 120 mm, rouler dans des chars ou en véhicule blindé de combat de l'infanterie, mais aussi nous faire présenter tout le matériel des équipes de renseignement ou des forces spéciales. Il fallait à tout prix tuer le temps. Jusqu'à réaliser une instruction avec des chiens d'attaque. Le jeune Shiraz, notre interprète, surmonta sa peur des chiens, qui semble commune à tous les Afghans, et enfila un manchon sur son bras gauche avant qu'un énorme malinois aux crocs saillants lui soit lâché dessus.

Malgré tout, les journées traînaient en longueur et nous garderions de cette fin de mandat un goût d'inachevé.

Dernière sortie

Le mandat s'achevait et déjà plusieurs unités encadrantes avaient été relevées. Il y avait de plus en plus de nouvelles têtes sur la FOB. Ça sentait la fin. À quelques jours du départ, cinq gendarmes de la POMLT suivante nous rejoignirent en précurseurs de leur unité, à l'instar de ce que nous avions fait nous-mêmes six mois plus tôt. L'arrivée des premiers de nos successeurs, signe annonciateur de notre proche départ, fut une vraie joie. Passation de consignes, transmission des archives, présentation de la FOB et de nos principaux interlocuteurs, tout y passa. Il en résulta une accélération certaine du temps pour nous tous. L'ambiance était excellente et les soirées animées.

Comme tous les détachements sur le départ, nous avons organisé une fête sous la forme d'un gigantesque barbecue. Beaucoup de monde était invité et beaucoup de monde avait répondu présent. Ce n'est pas sans émotion que je prononçai le discours d'adieu et procédai à la traditionnelle remise des cadeaux. Le colonel Renaud, qui consacrait habituellement une petite demi-heure aux festivités de départ des unités quittant la FOB, nous fit l'honneur de rester deux heures parmi nous en portant le T-shirt noir floqué « gendarmerie » dans le dos, que nous avons fait broder à son indicatif radio, « Rapace », à côté de l'insigne de la POMLT « Marshal ». Et voir un colonel de parachutistes porter un T-shirt de la gendarmerie, ça n'a pas de prix !

Arriva enfin le moment tant attendu de la dernière sortie. Moment fort mais angoissant. Au fond de lui, chacun se demandait si la dernière ne serait pas celle de trop et espérait que tout se passe bien. Les gars en parlaient entre eux à voix basse. Comme si le dire à voix haute pouvait porter malheur. Vieille superstition du soldat.

« Tu imagines s'il nous arrive quelque chose ? Ça serait vraiment trop con ! »

Les histoires les plus folles circulaient sur des unités à qui il était prétendument arrivé des horreurs lors de leur dernière sortie, voire sur le trajet qui les emmenait à l'avion du retour. Il n'y avait rien à faire pour lutter contre ce phénomène, à part avoir l'air serein et détendu et éclater de rire à l'évocation de tout ça.

Avec le changement de mandat, les convois logistiques s'étaient multipliés entre les FOB et Kaboul. Cela nous avait d'ailleurs permis de faire de nouveau quelques belles opérations. Rien ne permettait de prime abord de distinguer cette mission des précédentes que nous venions de mener. À part que c'était la dernière. Les cinq précurseurs furent pleinement intégrés dans la préparation et dans la mission elle-même, bien qu'avec un rôle d'observateurs. Le patron de la future POMLT monta dans mon VAB. Briefing, demande d'autorisation de sortie de la FOB, départ.

« Direction plein nord, point à atteindre *check-point* 65, itinéraire par la MSR Vermont, formation dans l'ordre ANP, VAB Charlie, Bravo, puis Alpha. Que saint Michel, patron des paras, et sainte Geneviève, patronne de la gendarmerie, nous protègent pour cette dernière. En avant ! »

Le convoi s'ébranla lentement. Et rien ne se passa comme prévu.

Nous avons à peine parcouru deux kilomètres qu'un message radio nous parvint :

« Marshal, suspicion d'IED sur votre position prévue de stationnement au

check-point 65. En attendant le feu vert des démineurs, portez-vous sur le prochain point d'appui véhicule à 600 mètres au nord-ouest de votre position. »

Les points d'appui véhicule, ou PAV, étaient des regroupements de blindés mis en place en début d'opération sur les hauteurs à l'ouest de la MSR Vermont, sur les contreforts de la montagne. Ils offraient des vues dégagées sur la zone verte et permettaient de délivrer des feux sur d'éventuelles positions insurgées.

Je donne mes ordres et rapidement nous quittons Vermont pour commencer à grimper le long de la montagne. Alors que le VAB de tête va atteindre le point d'appui véhicules, mon propre VAB a des hoquets et s'arrête soudainement sans plus un bruit. Le pilote essaye en vain de le redémarrer. Il commence à reculer tout seul en suivant la pente, entraîné par son poids. D'un coup de volant adroit le pilote réussit à le placer en travers pour stopper la descente. Problème : nous présentons le flanc à la zone verte, cible parfaite au beau milieu de la montagne pelée, à distance de tir. Le troisième VAB s'est arrêté lui aussi un peu derrière nous. Je vérifie que toutes les mitrailleuses sont tournées vers la zone dangereuse. Le pilote me confirme la panne. Après avoir rapidement organisé la manœuvre dans ma tête, je donne mes ordres sur le réseau radio interne :

« Marshal. Nous sommes en panne avec Bravo. Alpha, vous allez venir nous remorquer jusqu'au *compound* situé à 200 mètres au sud. Nous serons protégés derrière ses murs épais. Alpha et Bravo, dès que possible, débarquez tous des VAB à part les tireurs 12,7 et mettez-vous en protection derrière le blindage. Charlie, à partir du PAV, restez moteur tournant et nous appuyez. En cas de prise à partie, tir riposte, et venez *fissa* nous récupérer pour nous ramener au PAV. »

Pendant ce temps, Biboul remplit son message de dépannage préformaté. Vingt minutes plus tard, le message envoyé, nous sommes les deux VAB à

l'abri derrière le *compound*, l'un tracté par l'autre. Je fais rejoindre Charlie, le troisième blindé, pour rester en unité constituée.

Le message de demande de dépannage est immédiatement traité par le poste de commandement. Ils vont profiter du passage d'un convoi logistique vers Tagab pour nous faire prendre en charge par des mécaniciens. Effectivement, arrivé à notre hauteur, le convoi stoppe, un VAB s'en détache et vient jusqu'à nous.

« Mes respects, mon capitaine, on a dix minutes, pas une de plus. Soit on arrive à dépanner et vous repartez, soit c'est impossible et on vous tractera jusqu'au convoi pour un retour sur FOB. »

Le diagnostic tombe en moins de cinq minutes : arbre de direction cassé en deux, irréparable sur le terrain. Fin de mission pour la POMLT. J'ai bien pensé à regrouper tout le monde dans deux VAB, mais n'en ai pas le droit. Pour manœuvrer correctement et faire face à toute éventualité, la POMLT doit rester à 3 VAB, un par groupe. Le blindé des mécanos prend la place de mon VAB de tête. Ils remplacent l'élingue qui a servi à nous remorquer par une barre rigide plus adaptée et nous reprenons la route, en sens inverse. Sentiments mêlés de soulagement et de frustration. Le convoi dans lequel nous sommes intégrés comporte un vingtaine de véhicules, camions logistiques et leur escorte de blindés. Nous sommes les derniers du convoi, à l'exception d'un VAB d'escorte qui ferme la marche.

Le réseau haut de commandement crépite.

« Possible regroupement insurgé à hauteur de Joybar. Ils vont probablement tenter de s'en prendre au convoi. »

Après avoir accusé réception, je transmets le message à mes gendarmes. Les premiers coups de feu claquent quelques minutes plus tard, à l'endroit indiqué. Le convoi est pris à partie. Immédiatement, toutes les 12,7 ouvrent le feu en direction de la zone verte. Sauf celles des gendarmes. Nous ne voyons pas l'ennemi, ce qui en soi n'est pas bien grave. Tirer dans sa direction l'amène à devoir baisser la tête et l'empêche d'ajuster son tir. Ce

qui retient mes tireurs d'ouvrir le feu d'initiative, c'est que l'armée afghane est déployée le long de l'axe Vermont entre nous et l'ennemi et s'occupe déjà de la riposte. Ouvrir le feu présente de trop gros risques de tirs fratricides. Par-dessus nos têtes, un PAV de l'armée afghane qui n'a pas les mêmes scrupules tire sans discontinuer depuis les hauteurs de la *Koh-e-Sofi*. Ça crépite de partout. Je suis en trappe arrière côté zone verte. Je prends deux secondes le temps de me retourner pour regarder mon successeur dans la deuxième trappe. Il me sourit largement et lève le pouce de sa main libre, l'autre restant sur l'arme, prête à tirer. Ancien du GIGN, il lui en faut plus pour être impressionné. À cet instant une explosion se produit à une quinzaine de mètres à côté de nous. La roquette de RPG-7 n'est pas tombée loin. Enfin, le convoi passé, les coups de feu cessent. Dix minutes plus tard nous sommes en sécurité sur la FOB.

Les gars étaient surexcités. Tout le monde parlait en même temps et s'apostrophait d'un groupe à l'autre. Pour une dernière sortie, ce fut une sacrée dernière sortie. Une belle apothéose. Dans le regard de mes hommes, je lisais de la joie et de la fierté. Joie d'avoir fini les six mois de mission, fierté du devoir accompli. Soulagement d'être en vie et entiers. Bonheur à la perspective du proche retour.

Le SAS

Les deux jours restants furent consacrés aux rangements, au nettoyage et à l'administratif. Enfin, tout fut terminé. Nous ressentions un sentiment étrange, mélange de joie et d'une certaine appréhension à quitter ce qui avait été notre vie durant six longs mois. La vie en OPEX en zone de guerre crée une atmosphère particulière. Outre le fameux sentiment de plénitude, la sensation de vivre vraiment, il se formait aussi une camaraderie et une cohésion extrêmement fortes. Il allait falloir quitter tout ça pour tenter de se réadapter à la vie normale en France.

Nous étions le 23 octobre 2011, jour de la finale de la coupe du monde de rugby. Les Bleus affrontaient les All Blacks. Manque de chance, l'hélicoptère Chinook qui venait nous chercher pour nous emmener jusqu'à Bagram devait poser peu de temps après le coup d'envoi. Heureusement, la POMLT était juste à côté de la zone de poser. Nos sacs étaient rangés le long du terrain. Personne ne parlait beaucoup. Il pleuvait. L'hélico fut retardé à plusieurs reprises, ce qui nous permit d'assister au match par bribes. Nous décollerions avant de connaître le score final. Pas plus mal quand on connaît la suite !

Et puis soudain il fut là. Nous embarquâmes. Tout le monde retenait son souffle. Au moment où les roues quittèrent le sol, explosion de joie à bord. On rentrait à la maison.

À Bagram, en débarquant, nous croisâmes deux colonnes de soldats qui

attendaient pour prendre notre place à bord. Ils étaient vêtus de neuf et mal fagotés, l'air bravache et anxieux à la fois. Nous passâmes sans rien dire. Ils nous mangeaient des yeux. Chacun son tour.

Les retrouvailles avec le lieutenant-colonel Éric et tous les autres gendarmes, de Nijrab, de Tora et de Mahmud-e-Raqi, furent un bon moment. Mais ça ne se mélangeait encore que timidement. Chacun racontait ses guerres. Comme à l'aller, nous dormîmes en chambre individuelle de 500 et mangeâmes à l'ordinaire US. Orgie de burgers et de hot-dogs.

« Mon capitaine, on n'a pas envie d'aller à Chypre. La plaisanterie a assez duré, on veut rentrer chez nous !

— Pas le choix, les gars. Après tout ce n'est que pour trois jours. Je vous avais prévenus, ça sert à rien de gueuler. Et puis tous ceux qui y sont passés ont trouvé ça génial.

— ... »

Avec l'Afgha, l'armée française renouait avec la guerre sur une période de plusieurs années. Très vite, la nécessité d'une transition entre les montagnes afghanes et la France, entre la mission et les retrouvailles avec les familles, apparut indispensable. Trop de problèmes au retour, un choc trop brutal et mal accompagné.

Du coup, il avait été décidé de créer un « sas de décompression ». Un temps envisagé en France, ce qui était une mauvaise idée, le séjour fut organisé à Chypre, ce qui en était une excellente. Mandat après mandat, l'armée améliorait son offre de service, pour le plus grand bonheur de tous. Beaucoup de moyens étaient consentis et ce n'était franchement pas du luxe.

Pour autant, au moment d'y aller, personne n'en voulait. Chacun n'aspirait qu'à une seule chose une fois la mission terminée : rentrer chez soi. D'où la mauvaise humeur de mes gendarmes. Que je partageais sans

pouvoir l'admettre à haute voix.

Pour couronner le tout, il fallait nous cacher aux yeux de la population de touristes qui profitaient tranquillement de l'hospitalité chypriote. On embarquait donc à Bagram dans la soirée pour poser entre 1 et 2 heures du matin à l'aéroport international de Lanaca, à Chypre.

Une fois débarqués, il restait une bonne heure de bus pour rejoindre l'hôtel dans la ville de Paphos. Beaucoup s'étaient endormis dans l'avion et le brusque réveil ainsi que la perspective du trajet en bus n'avaient pas amélioré leur humeur.

« Mon capitaine, je vous le dis comme je le pense, ça fait vraiment chier ! C'est une vaste connerie !

— C'est ça, les gars, c'est ça. La connerie, c'est de gueuler contre quelque chose que vous ne pouvez pas changer, auprès de quelqu'un qui ne peut rien y faire et se trouve dans la même galère. Mais si ça peut vous soulager... », répondis-je un peu sèchement, de fort méchante humeur moi aussi.

Je n'étais pas loin de penser comme eux. S'ensuivit la route, l'arrivée à destination, la prise en compte des clés de chambre et la déambulation nocturne dans l'hôtel endormi, à la recherche de la chambre que nous allions partager à deux. Je me retrouvai avec Pierre, mon adjoint.

Tout changea en pénétrant dans la chambre. Elle était vaste, les draps étaient doux et frais sur de vrais lits *king size* et il y avait une baie vitrée qui donnait sur un balcon. En ouvrant les fenêtres, un air doux nous caressa le visage, plein d'une senteur iodée mélangée à de puissants parfums de fleurs. Surtout, on entendait le ressac. Le rythme régulier des rouleaux qui s'abattaient sur la plage... Quel contraste.

Pendant que Pierre prenait sa douche, je fumais une clope au balcon, complètement déphasé mais ressentant physiquement le relâchement de la tension. Le ciel étoilé scintillait, magnifique. La température idéale. Et aucun coup de feu pour perturber le silence, seulement brisé par le bruit des

vagues. Une certaine idée du bonheur...

La nuit fut courte, nous étions attendus à 8 heures pour le petit-déjeuner. En jogging, s'il vous plaît. L'hôtel de luxe dans lequel nous nous trouvions accueillait aussi des touristes, qu'il ne fallait pas choquer par nos tenues guerrières. Quitter le treillis, symbole du combat, participait également de la transition que l'on voulait nous permettre de vivre ici. Les premiers mandats à faire le sas avaient eu la chance d'être en civil. Malheureusement pour nous, il y avait eu trop d'histoires. Certains en avaient profité pour échapper à la vigilance des nombreux cadres en se fondant dans la masse des touristes. D'autres avaient fait le mur pour se rendre en ville. La rencontre nocturne dans les rues de Paphos entre des milis plus ou moins avinés et des touristes ou autochtones qui ne l'étaient pas moins n'avait pas laissé que de bons souvenirs. Jogging, donc.

Je pris l'ascenseur pour me rendre au petit-déjeuner. À l'intérieur se trouvait une jeune femme avec une poussette, dans laquelle reposait un bébé à peine âgé de quelques mois. L'entendant lui parler en français, je me permis d'engager la conversation.

« Bonjour, Madame. Excusez mon indiscrétion, mais quel âge a votre bébé ? C'est un garçon ? »

Touchée comme toutes les mères lorsque l'on porte de l'intérêt à leur progéniture, elle me répondit de bonne grâce.

« C'est bien un garçon, en effet, il a cinq mois. »

Sans l'avoir vue venir, une vague d'émotion me submergea et je lui répondis d'une voix tremblante, dans un sourire baigné de larmes :

« C'est aussi l'âge de mon fils que je n'ai jamais vu ! »

Elle me regardait maintenant d'un air bizarre et je me rendis compte de l'incongruité de la situation. Un inconnu en jogging dans l'ascenseur d'un hôtel qui pleure en souriant, évoquant d'une voix mal ajustée son fils qu'il

n'a jamais vu...

« Excusez-moi et ne vous inquiétez pas, je suis militaire et je rentre tout juste... ». Je n'eus pas l'occasion de continuer. Entre-temps l'ascenseur s'était arrêté. Visiblement pas convaincue par ma tentative d'explication – bredouillée avec toujours autant d'émotion dans la voix –, elle tira machinalement la poussette vers elle dans un geste protecteur et profita de l'ouverture des portes pour disparaître à toute allure avec son bébé en jetant à intervalles réguliers des coups d'œil inquiets derrière elle. Je lui avais tout simplement fait peur et m'étais surtout rarement senti aussi honteux. Au bout de quelques secondes j'éclatai de rire tout seul, en me disant que les trois jours à Paphos seraient finalement vraiment nécessaires et bienvenus.

« Alors, les gars, qui veut rentrer tout de suite en France ? », lançai-je dans un sourire à la cantonade. Ceux qui avaient été les plus vindicatifs baissaient pudiquement les yeux, les autres se marraient ouvertement.

« Ça ira, mon capitaine. Maintenant qu'on est là... »

La vue du buffet continental pantagruélique et les tables dressées sur la terrasse fleurie avec vue sur la mer venaient miraculeusement d'avoir raison des dernières réticences et de réconcilier tout le monde avec le sas. Après avoir été répartis en petits groupes, on nous dota tous de T-shirts de couleur vive. Remise de l'emploi du temps, dans lequel j'eus la satisfaction de trouver un vrai équilibre entre les activités et le temps libre.

Pour mon groupe, début en douceur par un atelier « sophrologie ». Des moniteurs militaires spécialisés nous attendaient dans une salle de sport bien pourvue en tapis de sol moelleux. Passés les premiers inévitables fous rires (« Fermez les yeux, vous êtes allongé dans la mousse moelleuse, à côté d'un petit ruisseau qui coule doucement... »), tout le monde finit par se prendre au jeu. Le résultat fut impressionnant. Je n'ai jamais plus dénigré cette discipline dont l'évocation m'avait toujours fait sourire en coin – c'était pour les mous du genou – et que l'on appelle en langage mili les

TOPP, pour « techniques d'optimisation du potentiel personnel ».

Après un plantureux déjeuner, on nous guida vers un embarcadère, entre gendarmes. Tous les gens de l'escadron de Marmande étaient rassemblés ! Un moteur de bateau qui démarrait pétarada soudainement juste à côté de nous. Comme des coups de feu. Instantanément, nous nous raidîmes tous. Personne ne se jeta au sol mais certains en eurent visiblement la tentation, et je pris conscience de la tension encore accumulée et du travail qu'il restait à accomplir avant de pouvoir nous retrouver en France auprès de nos familles.

Au bout de la jetée, le piège à touristes par excellence : un immense bateau pirate, dans lequel on nous fit tous embarquer. À bord, l'équipage était aux petits soins pour nous. Dès les amarres larguées, on nous servit des petits fours et un ersatz de champagne. Je m'accoudai au bastingage et profitai de la vue et de la douceur de l'air. Au bout d'un moment une musique s'éleva, accompagnée d'une voix mélodieuse. Je me retournai pour constater qu'il n'y avait plus personne autour de moi. Intrigué, je grimpai l'escalier pour monter sur le pont supérieur. Spectacle attendrissant : tous les gendarmes étaient là, assis par terre, en train de regarder une Anglaise accorte et court vêtue qui reprenait au micro de vieux tubes du siècle précédent. Un sourire béat flottait sur les visages. Au bout d'une heure de cabotage le long des côtes chypriotes, on atteignit une petite crique. Le bateau jeta l'ancre et nous nageâmes pendant une heure. Concours de plongeon depuis le pont du bateau, puis retour au port en musique.

Ce furent trois journées surréalistes. La transition était rude et nous étions complètement déphasés. Mais rude, ça l'aurait été de toute façon, et là au moins nous restions entre nous, accompagnés et guidés.

Le premier soir je retrouvai Rodolphe, un de mes lieutenants à l'escadron de Marmande qui commandait en France le peloton d'intervention de l'unité. Pour l'Afgha, il était parti en tant qu'adjoint à la POMLT de Nijrab.

Nous nous apprécions beaucoup et il était temps de débriefer la mission. On s'installa en terrasse avec quelques-uns des sous-offs. Le personnel de l'hôtel avait pour consigne d'arrêter de nous servir de l'alcool à partir de 23 heures. Avec nos superbes survêtements, difficile de faire croire que nous ne faisons pas partie du groupe des militaires... La consigne était logique et visait à combattre les abus. Il n'était pas moins logique que nous cherchions par tous les moyens à nous en affranchir. Certains de mes gendarmes avaient déjà trouvé la parade. Ils avaient sympathisé avec de jeunes touristes représentantes de la gent féminine, qui allaient commander pour eux. Je fermais les yeux sur ces pratiques douteuses, sachant pouvoir compter sur les gars. L'autodiscipline fonctionnait à plein et les plus fatigués étaient raccompagnés discrètement jusqu'à leur chambre sans scandale. Pour nous, ce fut plus simple. Rodolphe nous dit de l'attendre à table, ponctuant son propos d'un clin d'œil goguenard. Cinq minutes plus tard il réapparaissait avec une bouteille de whisky sous sa veste, qui fut immédiatement planquée sous la table basse. Il ne nous restait plus qu'à commander du Coca pour pouvoir lancer dans de bonnes conditions la thérapie de groupe. Chacun y allait de ses impressions, souvenirs et remarques. Une excellente soirée et une très bonne façon de ressouder les liens entre cadres de la même unité qui avaient été séparés durant six mois. Jusqu'à ce que nous soyons interrompus.

« Je vous ai vu, mon lieutenant. » Celui qui s'exprimait ainsi était un capitaine, tout juste arrivé de France avec pour mission de nous encadrer pendant le sas. Lui-même n'avait jamais mis les pieds en Afgha.

« Plaît-il ?

— Je suis le capitaine X et je vous ai vu cacher votre bouteille de whisky. C'est interdit et je vous demande de me la remettre. »

Rodolphe eut un sourire carnassier et se tourna vers moi. Je m'étais promis de ne jamais jouer à l'ancien ni mettre en avant les six mois écoulés. Je dus rompre ma promesse même pas 24 heures après avoir quitté le

terrain.

« Écoute, camarade, on s'est gérés tout seuls comme des grands pendant six mois et là on décompresse tranquillement. Je sais que tu fais ton boulot mais il n'y a ici que des cadres et tout le monde se tient bien. Tu as ma parole que tu n'auras aucun problème avec nous. Sauf à continuer à venir nous faire chier. Alors t'es gentil, tu retournes jouer avec tes stylos et tu nous oublies. »

Je lui donnai mon grade et mon nom « au cas où ».

Après un bug de quelques secondes il tourna les talons et s'en alla. Directement vers notre chef le lieutenant-colonel Éric, qui se tenait à quelques mètres. Et qui l'envoya balader à son tour, plus poliment que moi *a priori*. On n'en entendit plus parler. Je retournerais en Afghanistan un an plus tard et retrouverais ce capitaine sur le terrain au cœur d'une zone exposée. C'était en fait un très bon gars, nous nous étions juste rencontrés au mauvais endroit au mauvais moment.

La nuit fut réparatrice, tout autant que la journée du lendemain. On eut le droit à une visite de la ville de Paphos et de quelques belles mosaïques mises à jour longtemps auparavant. En dehors de ce volet touristique, ce fut une journée consacrée aux psys et à la préparation du retour.

Un topo de grande qualité nous fut présenté, fruit du retour d'expérience des dernières OPEX. « Voilà ce à quoi vous pourrez être confrontés en arrivant chez vous. » Et de nous dérouler différentes situations compliquées, la façon de les éviter ou de les prendre en compte et de les surmonter si jamais elles survenaient malgré tout.

« Vous avez été absents six mois, ne cherchez pas à tout reprendre en main. Votre famille a appris à vivre sans vous, l'équilibre chèrement acquis va être à nouveau chamboulé par votre retour. C'est compliqué pour tout le monde, n'imaginez pas un seul instant revenir intégralement à la situation *ante*. Vos enfants ont grandi, vos conjoints ont changé. Soyez souples,

communiquiez, restez calmes et laissez le temps au temps. » « Qui a des ados ? » « Qui a eu un bébé pendant l'OPEX ? » Chaque question était suivie de conseils pratiques, illustrés par des cas concrets. Tout était mis en œuvre pour que le retour se passe dans les meilleures conditions possibles. L'idéal aurait été de pouvoir tous consulter un psychologue individuellement, mais nous étions évidemment trop nombreux. Le choix fait par les armées était donc le suivant : les unités profiteraient d'une séance collective sans leurs chefs. Ces derniers quant à eux bénéficieraient d'une séance individuelle eu égard aux responsabilités tenues, ainsi que d'un bref retour global et anonyme sur l'état d'esprit de l'unité. À nous les chefs, il était aussi demandé si l'un ou l'autre de nos soldats mériterait d'être reçu individuellement. Le système ainsi mis en place était sain et fonctionnait bien. Le tout entrecoupé de sport, baignades, sophrologie encore. Un massage du dos également, très bienvenu. Du moins pour ceux qui avaient de la chance lorsque le cerbère de l'accueil désignait la masseuse. Ou le masseur. Une épique soirée karaoké à l'hôtel, enfin. J'espère d'ailleurs que les touristes qui avaient des réservations en période de relève d'unités et côtoyaient ainsi les militaires français en sas de décompression bénéficiaient d'une ristourne... On était sympas, mais sûrement un peu lourds, surtout à dix dans le jacuzzi.

Le troisième soir on renfila le treillis, entre-temps lavé et repassé, avant d'embarquer à nouveau de nuit dans l'avion tant attendu. L'avion du retour.

Retour

On finit enfin par atterrir. Comme c'était un mandat de la brigade para dont les régiments sont en garnison dans le sud de la France, ce fut l'aéroport de Bordeaux en lieu et place de Roissy-Charles-de-Gaulle, pour notre plus grand bonheur. Lors de mon premier séjour au pays de l'insolence, il m'avait fallu au retour plus de temps pour faire Paris-Toulouse en véhicule militaire hors d'âge que pour faire Kaboul-Paris.

La France. Grâce au sas de Chypre le contraste était moins sévère, mais retrouver son pays après six mois d'Afghanistan permettait de relativiser beaucoup des défauts que nous lui trouvions avant de partir. Nous vivons dans un pays de cocagne et ne nous en rendons plus compte.

Nous avons posé tôt le matin. Quelques gendarmes restés en base arrière à l'escadron nous attendaient. Le temps de récupérer les sacs et nous embarquions dans les mêmes gros bus bleus de la gendarmerie qu'à l'aller. Mon adjoint resté en France avait eu une sympathique attention et était venu me chercher avec ma voiture de service. Nous prîmes la tête du convoi après un dernier au revoir à nos camarades de l'escadron de Bouliac et au lieutenant-colonel Éric. Direction Marmande, la caserne où nous logions et où attendaient nos familles. Une heure d'autoroute avant d'atteindre la sortie. Une unité motocycliste partageait notre caserne, dont le chef, contacté depuis l'Afgha, avait gentiment accepté de nous mettre à disposition une escorte moto à partir du péage. Ils nous ouvrirent donc la route toutes sirènes hurlantes sur les derniers kilomètres de notre périple.

J'en profitai pour sortir de la poche de poitrine de mon treillis un petit rectangle vert pâle qui ne m'avait pas quitté. Les sages-femmes avaient posé sur un morceau de papier cartonné le tout petit pied droit de Baudouin après l'avoir recouvert d'encre noire, dans les minutes suivant sa venue au monde. Cette empreinte, je l'avais reçue plus d'un mois après sa naissance, avec la première lettre contenant une clé USB pleine de photos de famille et bien sûr de Baudouin. Nous n'avions pas Internet sur la base. Le courrier entre la France et la FOB mettait beaucoup de temps, entre quatre et six semaines en fonction des aléas des convois logistiques. Je m'amusais à me demander comment était le pied de Baudouin aujourd'hui, par rapport à l'empreinte que l'on m'avait glissée dans l'enveloppe. Avait-il beaucoup grandi ?

Nos cœurs battent plus fort, mélange de joie profonde mêlée d'appréhension. Comment cela va-t-il se passer ? Mon épouse de son côté avec l'aide de mon adjoint a organisé un petit-déjeuner pour les autres conjointes concernées et tous les enfants. C'est plus facile de patienter et de tromper l'angoisse à plusieurs. Les enfants confectionnent pancartes et banderoles frappées d'un « bienvenue les papas ! » et autres messages d'amour.

Prévenus de la progression du convoi, ils sont tous en place pour notre arrivée, cinquante mètres après le portail d'entrée, dans la cour de la caserne. Dans mes souvenirs, il fait beau. On coupe les sirènes à l'entrée de la caserne et on passe devant les familles. D'un regard avide je cherche les miens et crois les apercevoir l'espace d'un trop court instant.

Le temps pour le bus de se garer et pour nous de descendre de voiture, voilà mes deux petites filles de six et trois ans, Clotilde et Guillemette, déguisées en princesse, qui courent vers moi et se jettent dans mes jambes. Je m'agenouille et les yeux soudain brouillés de larmes je les embrasse en

leur parlant d'une voix brisée. Nous l'avions fait et nous étions tous revenus. Du coin de l'œil je vois ma femme approcher. Je me redresse mais n'ose pas encore regarder franchement dans sa direction. Elle porte un petit paquet emmitouflé dans une couverture blanche.

Finalement je la regarde en souriant, l'air un peu perdu, les filles toujours dans les pattes. Je l'embrasse et me décide enfin à écarter tout doucement la couverture pour découvrir le petit visage rond mangé par de grands yeux bleus de mon fils. Cinq mois après sa naissance, je faisais enfin la connaissance de Baudouin.

DANS LA MÊME COLLECTION

Curzio Malaparte
La Volga naît en Europe

Winston Churchill
La Guerre du Malakand

Curzio Malaparte
Viva Caporetto !

Brice Erbland
Dans les griffes du Tigre

Maréchal Soult
Mémoires. Espagne et Portugal

John Steinbeck
Dépêches du Vietnam

Rudyard Kipling
La France en guerre

Arthur Conan Doyle
Visite sur les trois fronts

Élise Rida Musomandera
Le Livre d'Élise

Dino Buzzati
Chroniques de la guerre sur mer

Alain
Lettres aux deux amies

Ernst Jünger
Sur les otages

Winston Churchill
La Guerre du fleuve (Soudan)

Carlo Salsa
Tranchées. Confidences d'un soldat d'infanterie

Martha Gellhorn
La Guerre de face

Stratis Myrivilis
La Vie dans la tombe. Le livre de la guerre

David Galula
Pacification en Algérie

H. G. Wells
La Guerre et l'Avenir

Pauline Maucort
La Guerre et après...
Guillaume Ancel,
Vent glacial sur Sarajevo
Jorge Ricardo Masetti
Avec Fidel et le Che
François Malye
Camp Beauregard
Guillaume Ancel
Rwanda, la fin du silence
John Steinbeck
Bombes larguées. Histoire d'un équipage de bombardier
Eugene B. Sledge
Frères d'armes
André Hébert
Jusqu'à Raqqa. Avec les Kurdes contre Daech
Evelyn Waugh
Journal de guerre (1939-1945)
Oriana Fallaci
La Vie, la guerre et puis rien
Hubert Germain
Espérer pour la France
Entretiens avec Marc Leroy
P.-H. Aubry, B. Dorigny, M. Hamann, S. Laitselart,
P.-H. de Lastours, C. Launay, Th.-M. Miailhaes,
V. Olivier, N. Ponticelli
La Lune est claire. La Légion étrangère au combat, 2008-2018
Steven Moore
Et plus on restait là-bas
Guillaume Ancel
Un casque bleu chez les Khmers rouges
Arturo Pérez-Reverte
Territoire comanche

Observation



Préparation de mission



Patrouille dans le bazar



Détection d'engin explosif improvisé avant de débarquer du VAB



Rencontre



Steph et les enfants



Visite à un malek



Vue sur le pont de Tagab



Cette édition électronique du livre

Adieu Tagab

de Arnaud Pellabeuf

a été réalisée le 13 mai 2022

par [Flexedo](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN 978-2-251-45309-5).



Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.



z-library.sk

z-lib.gs

z-lib.fm

go-to-library.sk



[Official Telegram channel](#)



[Z-Access](#)



<https://wikipedia.org/wiki/Z-Library>